DEC 11 1929

e Année. N° 22. 15 Novembre 1929.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
n Giraudoux . . .	*Amphitryon 38.* — I.	241
rnard Grasset. . .	*Psychologie de l'Immortalité*	261
bé de Véri	*Souvenirs de l'année 1778*	277
seph Conrad. . . .	*La Ligne d'ombre* (fin)	307
rnand de Brinon .	*L'Expérience de M. Daladier.*	359
Drieu La Rochelle.	*Une femme à sa fenêtre.* — II	374
arcel Lucain. . . .	*Finances et Majorité* (fin)	415
* *.	*La Revue de Paris en 1829*	444
lette	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	454
bert Flament . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris.*	460

MARCEL THIÉBAUT : Autour de Mérimée.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainement***

New-York

par PAUL MORAND

L'Assassin

par MAURICE GENEVOIX

Le Voyageur

par EDMOND JALOUX

Le Protestantisme dans le Monde

par JOHN VIÉNOT

Les Premiers temps de la Littérature chrétienne

par CAMILLE JULLIAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Ententes industrielles

par LOUIS MARLIO

AMPHITRYON 38

ACTE PREMIER

Une terrasse près d'un palais.

SCÈNE PREMIÈRE

JUPITER, MERCURE.

JUPITER. — Elle est là, cher Mercure!

MERCURE. — Où cela, Jupiter?

JUPITER. — Tu vois la fenêtre éclairée, dont la brise remue le voile. Alcmène est là! Ne bouge point. Dans quelques minutes, tu pourras peut-être voir passer son ombre.

MERCURE. — A moi cette ombre suffira. Mais je vous admire, Jupiter, quand vous aimez une mortelle, de renoncer à vos privilèges divins et de perdre une nuit au milieu de cactus et de ronces pour apercevoir l'ombre d'Alcmène, alors que de vos yeux habituels vous pourriez si facilement percer les murs de sa chambre, pour ne point parler de son linge.

JUPITER. — Et toucher son corps de mains invisibles pour elle, et l'enlacer d'une étreinte qu'elle ne sentirait pas!

MERCURE. — Le vent aime ainsi et il n'en est pas moins, autant que vous, un des principes de la fécondité.

JUPITER. — Tu ne connais rien à l'amour terrestre, Mercure!

MERCURE. — Vous m'obligez trop souvent à prendre figure d'homme pour l'ignorer. A votre suite, parfois, j'aime une femme. Mais, pour l'aborder, il faut lui plaire, puis la déshabiller, la rhabiller; puis, pour obtenir de la quitter, lui déplaire... C'est tout un métier...

JUPITER. — J'ai peur que tu n'ignores les rites de l'amour humain. Ils sont rigoureux; de leur observation seule naît le plaisir.

MERCURE. — Je connais ces rites.

JUPITER. — Tu la suis d'abord, la mortelle, d'un pas étoffé et égal aux siens, de façon à ce que tes jambes se déplacent du même écart,

d'où naît dans la base du corps le même appel et le même rythme.

MERCURE. — Forcément, c'est la première règle.

JUPITER. — Puis, bondissant, de la main gauche tu presses sa gorge, où siègent à la fois les vertus et la défaillance, de la main droite tu caches ses yeux, afin que les paupières, parcelle la plus sensible de la peau féminine, devinent à la chaleur et aux lignes de la paume ton désir d'abord, puis ton destin et ta future et douloureuse mort, — car il faut un peu de pitié pour achever la femme.

MERCURE. — Deuxième prescription; je la sais par cœur.

JUPITER. — Enfin, ainsi conquise, tu délies sa ceinture, tu l'étends, avec ou sans coussin sous la tête, suivant la teneur plus ou moins riche de son sang.

MERCURE. — Je n'ai pas le choix; c'est la troisième et dernière règle.

JUPITER. — Et ensuite, alors, que fais-tu? Qu'éprouves-tu?

MERCURE. — Ensuite? Ce que j'éprouve? Vraiment rien de particulier, tout à fait comme avec Vénus!

JUPITER. — Alors pourquoi viens-tu sur la terre?

MERCURE. — Comme un vrai humain, par laisser-aller. Avec sa dense atmosphère et ses gazons, c'est la planète où il est le plus doux d'atterrir et de séjourner, bien qu'évidemment ses métaux, ses essences, ses êtres sentent fort, et que ce soit le seul astre qui ait l'odeur d'un fauve.

JUPITER. — Regarde le rideau! Regarde vite!

MERCURE. — Je vois. C'est son ombre...

JUPITER. — Non. Pas encore. C'est d'elle ce que ce tissu peut prendre de plus irréel, de plus impalpable. C'est l'ombre de son ombre!

MERCURE. — Tiens, la silhouette se coupe en deux! C'était deux personnes accolées! Ce n'était pas du fils de Jupiter que cette ombre était grosse, mais simplement de son mari! Car c'est lui, du moins je l'espère pour vous, ce géant qui s'approche et qui l'enlace encore!

JUPITER. — Oui, c'est Amphitryon, son seul amour.

MERCURE. — Je comprends pourquoi vous renoncez à votre vue divine, Jupiter. Voir l'ombre du mari accoler l'ombre de sa femme est évidemment moins pénible que de suivre leur jeu en chair et en couleur!

JUPITER. — Elle est là, cher Mercure, enjouée, amoureuse.

MERCURE. — Et docile, à ce qu'il paraît.

JUPITER. — Et ardente.

MERCURE. — Et comblée, je vous le parie.

JUPITER. — Et fidèle.

MERCURE. — Fidèle au mari, ou fidèle à soi-même, c'est là la question.

JUPITER. — L'ombre a disparu. Alcmène s'étend sans doute, dans sa langueur, pour s'abandonner au chant de ces trop heureux rossignols!

MERCURE. — N'égarez pas votre jalousie sur ces oiseaux, Jupiter. Vous savez parfaitement le rôle désintéressé qu'ils jouent dans l'amour des femmes. Pour plaire à celles-là, vous vous êtes déguisé parfois en taureau, jamais en rossignol. Non, non, tout le danger réside dans la présence du mari de cette belle blonde!

JUPITER. — Comment sais-tu qu'elle est blonde?

MERCURE. — Elle est blonde et rose, toujours rehaussée au visage par du soleil, à la gorge par de l'aurore, et là où il le faut par toute la nuit.

JUPITER. — Tu inventes, ou tu l'as épiée?

MERCURE. — Tout à l'heure, pendant son bain, j'ai simplement repris une minute mes prunelles de dieu... Ne vous fâchez pas. Me voici myope à nouveau.

JUPITER. — Tu mens! Je le devine à ton visage. Tu la vois! Il est un reflet, même sur le visage d'un dieu, que donne seulement la phosphorescence d'une femme. Je t'en supplie! Que fait-elle?

MERCURE. — Je la vois, en effet...

JUPITER. — Elle est seule?

MERCURE. — Elle est penchée sur Amphitryon étendu. Elle soupèse sa tête en riant. Elle la baise, puis la laisse retomber, tant ce baiser l'a alourdie! La voilà de face. Tiens, je m'étais trompé! Elle est toute, toute blonde.

JUPITER. — Et le mari?

MERCURE. — Brun, tout brun, la pointe des seins abricot.

JUPITER. — Je te demande ce qu'il fait.

MERCURE. — Il la flatte de la main, ainsi qu'on flatte un jeune cheval... C'est un cavalier célèbre d'ailleurs.

JUPITER. — Et Alcmène?

MERCURE. — Elle a fui, à grandes enjambées. Elle a pris un pot d'or, et, revenant à la dérobée, se prépare à verser sur la tête du mari une eau fraîche... Vous pouvez la rendre glaciale, si vous voulez.

JUPITER. — Pour qu'il s'énerve, certes non!

MERCURE. — Ou bouillante.

JUPITER. — Il me semblerait ébouillanter Alcmène, tant l'amour d'une épouse sait faire de l'époux une part d'elle-même.

MERCURE. — Mais enfin que comptez-vous faire avec la part d'Alcmène qui n'est pas Amphitryon?

JUPITER. — L'étreindre, la féconder!

MERCURE. — Mais par quelle entreprise? La principale difficulté, avec les femmes honnêtes, n'est pas de les séduire, c'est de les amener dans des endroits clos.

JUPITER. — Quel est ton plan?

MERCURE. — Plan humain ou plan divin?

JUPITER. — Et quelle serait la différence?

MERCURE. — Plan divin : l'élever jusqu'à nous, l'étendre sur des nuées, lui laisser reprendre, après quelques instants, lourde d'un héros, sa pesanteur.

JUPITER. — Je manquerais ainsi le plus beau moment de l'amour d'une femme.

MERCURE. — Il y en a plusieurs? Lequel?

JUPITER. — Le consentement.

MERCURE. — Alors prenez le moyen humain : entrez par la porte, passez par le lit, sortez par la fenêtre.

JUPITER. — Elle n'aime que son mari.

MERCURE. — Empruntez la forme du mari.

JUPITER. — Il est toujours là. Il ne bouge plus du palais. Il n'y a pas plus casanier, si ce n'est les tigres, que les conquérants au repos!

MERCURE. — Éloignez-le. Il est une recette pour éloigner les conquérants de leur maison.

JUPITER. — La guerre?

MERCURE. — Faites déclarer la guerre à Thèbes.

JUPITER. — Thèbes est en paix avec tous ses ennemis.

MERCURE. — Faites-lui déclarer la guerre par un pays ami... Ce sont des services qui se rendent, entre voisins... Ne vous faites pas d'illusion... Nous sommes des dieux... Devant nous, l'aventure humaine se cabre et se stylise. Le sort exige beaucoup plus de nous sur la terre que des hommes. Il nous faut au moins amonceler par milliers les miracles et les prodiges, pour obtenir d'Alcmène la minute que le plus maladroit des amants mortels obtient par des grimaces... Faites surgir un homme d'armes qui annonce la guerre... Lancez aussitôt Amphitryon à la tête de ses armées, prenez sa forme et prêtez-moi, dès son départ, l'apparence de Sosie pour que j'annonce discrètement à Alcmène qu'Amphitryon feint de partir, mais reviendra passer la nuit au palais... Vous voyez. On nous dérange déjà. Cachons-nous... Non, ne faites pas de nuée spéciale, Jupiter! Ici-bas nous avons, pour nous rendre invisible aux créanciers, aux jaloux, même aux soucis, cette grande entreprise démocratique, — la seule réussie, d'ailleurs, — qui s'appelle la nuit.

SCÈNE DEUXIÈME

SOSIE. LE TROMPETTE. LE GUERRIER.

SOSIE. — C'est toi, le trompette de jour?

LE TROMPETTE. — Si j'ose dire, oui. Et toi, qui es-tu? Tu ressembles à quelqu'un que je connais.

SOSIE. — Cela m'étonnerait, je suis Sosie. Qu'attends-tu? Sonne!

LE TROMPETTE. — Que dit-elle, votre proclamation?

SOSIE. — Tu vas l'entendre.

LE TROMPETTE. — C'est pour un objet perdu?

SOSIE. — Pour un objet retrouvé. Sonne, te dis-je!

LE TROMPETTE. — Tu ne penses pas que je vais sonner sans savoir de quoi il s'agit?

SOSIE. — Tu n'as pas le choix, tu n'as qu'une note à ta trompette.

LE TROMPETTE. — Je n'ai qu'une note à ma trompette, mais je suis compositeur d'hymnes.

SOSIE. — D'hymnes à une note? Dépêche-toi. Orion paraît.

LE TROMPETTE. — Orion paraît, mais, si je suis célèbre parmi les trompettes à une note, c'est qu'avant de sonner, ma trompette à la bouche, j'imagine d'abord tout un développement musical et silencieux, dont ma note devient la conclusion. Cela lui donne une valeur inattendue.

SOSIE. — Hâte-toi, la ville s'endort.

LE TROMPETTE. — La ville s'endort, mais mes collègues, je te le répète, en enragent de jalousie. On m'a dit qu'aux écoles de trompette ils s'entraînent uniquement désormais à perfectionner la qualité de leur silence. Dis-moi donc de quel objet perdu il s'agit, pour que je compose mon air muet en conséquence.

SOSIE. — Il s'agit de la paix.

LE TROMPETTE. — De quelle paix?

SOSIE. — De ce qu'on appelle la paix, de l'intervalle entre deux guerres! Tous les soirs Amphitryon ordonne que je lise une proclamation aux Thébains. C'est un reste des habitudes de campagne. Il a remplacé l'ordre du jour par l'ordre de nuit. Sur les manières diverses de se protéger des insectes, des orages, du hoquet. Sur l'urbanisme, sur les dieux. Toutes sortes de conseils d'urgence. Ce soir, il leur parle de la paix.

LE TROMPETTE. — Je vois. Quelque chose de pathétique, de sublime? Écoute.

SOSIE. — Non, de discret.

(*Le trompette porte la trompette à sa bouche, bat de la main une mesure légère, et enfin, sonne.*)

SOSIE. — A mon tour maintenant!

LE TROMPETTE. — C'est vers les auditeurs qu'on se tourne, quand on lit un discours, non vers l'auteur.

SOSIE. — Pas chez les hommes d'État. D'ailleurs, là-bas ils dorment tous. Pas une seule lumière. Ta trompette n'a pas porté.

LE TROMPETTE. — S'ils ont entendu mon hymne muet, cela me suffit...

SOSIE, *déclamant.* — O Thébains! Voici la seule proclamation que vous puissiez entendre dans vos lits, et sans qu'il soit besoin de vous tirer du sommeil! Mon maître, le général Amphitryon, veut vous parler de la paix... Quoi de plus beau que la paix? Quoi de plus beau qu'un général qui vous parle de la paix? Quoi de plus beau qu'un général qui vous parle de la paix des armes dans la paix de la nuit?

LE TROMPETTE. — Qu'un général?

SOSIE. — Tais-toi.

LE TROMPETTE. — Deux généraux.

(*Dans le dos même de Sosie, gravissant degré par degré l'escalier qui mène à la terrasse, surgit et grandit un guerrier géant, en armes.*)

SOSIE. — Dormez, Thébains! Il est bon de dormir sur une patrie

que n'éventrent point les tranchées de la guerre, sur des lois qui ne sont pas menacées, au milieu d'oiseaux, de chiens, de chats, de rats qui ne connaissent pas le goût de la chair humaine. Il est bon de porter son visage national, non pas comme un masque à effrayer ceux qui n'ont pas le même teint et le même poil, mais comme l'ovale le mieux fait pour exposer le rire et le sourire. Il est bon, au lieu de reprendre l'échelle des assauts, de monter vers le sommeil par l'escabeau des déjeuners, des dîners, des soupers, de pouvoir entretenir en soi sans scrupule la tendre guerre civile des ressentiments, des affections, des rêves!... Dormez! Quelle plus belle panoplie que vos corps sans armes et tout nus, étendus sur le dos, bras écartés, chargés uniquement de leur nombril... Jamais nuit n'a été plus claire, plus parfumée, plus sûre... Dormez.

LE TROMPETTE. — Dormons.

(*Le guerrier gravit les derniers degrés et se rapproche.*)

SOSIE, *tirant un rouleau et lisant.* — Entre l'Ilissus et son affluent, nous avons fait un prisonnier, un chevreuil venu de Thrace... Entre le mont Olympe et le Taygète, par une opération habile, nous avons fait sortir des sillons un beau gazon, qui deviendra le blé, et lancé sur les seringas deux vagues entières d'abeilles. Sur les bords de la mer Égée, la vue des flots et des étoiles n'oppresse plus le cœur, et dans l'Archipel, nous avons capté mille signaux de temples à astres, d'arbres à maisons, d'animaux à hommes, que nos sages vont s'occuper des siècles à déchiffrer... Des siècles de paix nous menacent... Maudite soit la guerre...!

(*Le guerrier est derrière Sosie.*)

LE GUERRIER. — Tu dis?

SOSIE. — Je dis ce que j'ai à dire : Maudite soit la guerre!

LE GUERRIER. — Tu sais à qui tu le dis?

SOSIE. — Non.

LE GUERRIER. — A un guerrier!

SOSIE. — Il y a différentes sortes de guerre!

LE GUERRIER. — Pas de guerriers... Où est ton maître?

SOSIE. — Dans cette chambre, la seule éclairée.

LE GUERRIER. — Le brave général! Il étudie ses plans de bataille?

SOSIE. — Sans aucun doute. Il les lisse, il les caresse.

LE GUERRIER. — Quel grand stratège...

SOSIE. — Il les étend près de lui, à eux colle sa bouche.

LE GUERRIER. — C'est la nouvelle théorie. Porte-lui ce message à l'instant! Qu'il s'habille! Qu'il se hâte! Ses armes sont en état?

SOSIE. — Un peu rouillées, accrochées du moins à des clous neufs.

LE GUERRIER. — Qu'as-tu à hésiter?

SOSIE. — Ne peux-tu attendre demain? Jusqu'à ses chevaux se sont couchés, ce soir. Ils se sont étendus sur le flanc, comme des humains, si grande est la paix. Les chiens de garde ronflent au fond de la niche, sur laquelle perche un hibou.

GUERRIER. — Les animaux ont tort de se confier à la paix humaine!

SOSIE. — Écoute. De la campagne, de la mer résonne partout ce murmure que les vieillards appellent l'écho de la paix.

LE GUERRIER. — C'est dans ces moments-là qu'éclate la guerre!

SOSIE. — La guerre!

LE GUERRIER. — Les Athéniens ont rassemblé leurs troupes et passé la frontière.

SOSIE. — Tu mens, ce sont nos alliés!

GUERRIER. — Si tu veux. Nos alliés, donc, nous envahissent. Ils prennent des otages. Ils les supplicient. Réveille Amphitryon!

SOSIE. — Si j'avais à ne le réveiller que du sommeil et non du bonheur! Ce n'est vraiment pas de chance : le jour de la proclamation sur la paix!

LE GUERRIER. — Personne ne l'a entendue. Va, et toi demeure. Sonne ta trompette...

(*Sosie sort.*)

LE TROMPETTE. — Il s'agit de quoi?

LE GUERRIER. — De la guerre!

LE TROMPETTE. — Je vois. Quelque chose de pathétique, de sublime?

LE GUERRIER. — Non, de jeune (*Le trompette sonne. Le guerrier est penché sur la balustrade et crie.*)

LE GUERRIER. — Réveillez-vous Thébains! Voici la seule proclamation que vous ne puissiez entendre endormis! Que tous ceux dont les corps sont forts et sans défaut s'isolent à ma voix de cette masse suante et haletante confondue dans la nuit. Levez-vous! Prenez vos armes! Ajoutez à votre poids cet appoint de métal pur qui seul donne le vrai alliage du courage humain. Ce que c'est? C'est la guerre.

LE TROMPETTE. — Ce qu'ils crient!

LE GUERRIER. — C'ést l'égalité, c'est la liberté, la fraternité : c'est la guerre! Vous tous, pauvres, que la fortune a injustement traités, venez vous venger sur les ennemis! Vous tous, riches, venez connaître la suprême jouissance, faire dépendre le sort de vos trésors, de vos joies, de vos favorites, du sort de votre patrie! Vous, joueurs, venez jouer votre vie! Vous, jouisseurs impies, la guerre vous permet tout, d'aiguiser vos armes sur les statues même des dieux, de choisir entre les lois, entre les femmes! Vous, paresseux, aux tranchées : la guerre est le triomphe de la paresse. Vous, hommes diligents, vous avez l'intendance. Vous, qui aimez les beaux enfants, vous savez qu'après les guerres un mystère veut qu'il naisse plus de garçons que de filles, excepté chez les Amazones... Ah! j'aperçois là-bas, dans cette chaumière, la première lampe que le cri de la guerre ait allumée... Voilà la seconde, la troisième, toutes s'allument. Premier incendie de la guerre, le plus beau, qui incendie la ligne des familles. Levez-vous, rassemblez-vous. Car qui oserait préférer à la gloire d'aller pour la patrie souffrir de la faim, souffrir de la soif, s'enliser dans les boues, mourir, la perspective de rester loin du combat, dans la nourriture et la tranquillité...

LE TROMPETTE. — Moi.

LE GUERRIER. — D'ailleurs ne craignez rien. Le civil s'exagère les dangers de la guerre. On m'affirme que se réalisera enfin cette fois ce dont est persuadé chaque soldat au départ pour la guerre : que, par un concours divin de circonstances, il n'y aura pas un mort et que tous les blessés le seront au bras gauche, excepté les gauchers. Formez vos compagnies!... C'est là le grand mérite des patries, en réunissant les êtres éparpillés, d'avoir remplacé le duel par la guerre. Ah! que la paix se sent honteuse, elle qui accepte pour la mort les vieillards, les malades, les infirmes, de voir que la guerre n'entend livrer au trépas que des hommes vigoureux, et parvenus au point de santé le plus haut où puissent parvenir des hommes... C'est cela : Mangez, buvez un peu, avant votre départ... Ah! qu'il est bon à la langue le restant de pâté de lièvre arrosé de vin blanc, entre l'épouse en larmes et les enfants qui sortent du lit un par un, par ordre d'âge, comme ils sont sortis du néant! Guerre, salut!

LE TROMPETTE. — Voilà Sosie!

LE GUERRIER. — Ton maître est prêt?

SOSIE. — Il est prêt. C'est ma maîtresse qui n'est pas tout à fait prête. Il est plus facile de revêtir l'uniforme de la guerre que celui de l'absence.

LE GUERRIER. — Elle est de celles qui pleurent?

SOSIE. — De celles qui sourient. Mais les épouses guérissent plus facilement des larmes que d'un tel sourire. Les voilà...

LE GUERRIER. — En route!

SCÈNE TROISIÈME

ALCMÈNE, AMPHITRYON.

ALCMÈNE. — Je t'aime, Amphitryon.

AMPHITRYON. — Je t'aime, Alcmène.

ALCMÈNE. — C'est bien là le malheur! Si nous avions chacun un tout petit peu de haine l'un pour l'autre, cette heure en serait moins triste.

AMPHITRYON. — Il n'y a plus à nous le dissimuler, femme adorée, nous ne nous haïssons point.

ALCMÈNE. — Toi, qui vis près de moi toujours distrait, sans te douter que tu as une femme parfaite, tu vas enfin penser à moi dès que tu seras loin, tu le promets?

AMPHITRYON. — J'y pense déjà, chérie.

ALCMÈNE. — Ne te tourne pas ainsi vers la lune. Je suis jalouse d'elle. Quelles pensées prendrais-tu, d'ailleurs, de cette boule vide?

AMPHITRYON. — De cette tête blonde, que vais-je prendre?

ALCMÈNE. — Deux frères : le parfum et le souvenir... Comment! tu t'es rasé? On se rase maintenant pour aller à la guerre! Tu comptes paraître plus redoutable, avec la peau poncée?

AMPHITRYON. — J'abaisserai mon casque. La Méduse y est sculptée.

ALCMÈNE. — C'est le seul portrait de femme que je te permette.

Oh! tu t'es coupé, tu saignes! Laisse-moi boire sur toi le premier sang de cette guerre... Vous buvez encore votre sang, entre adversaires?

AMPHITRYON. — A notre santé mutuelle, oui.

ALCMÈNE. — Ne plaisante pas. Abaisse plutôt ce casque, que je te regarde avec l'œil d'un ennemi.

AMPHITRYON. — Apprête-toi à frémir!

ALCMÈNE. — Que la Méduse est peu effrayante, quand elle regarde avec tes yeux!... Tu la trouves intéressante, cette façon de natter ses cheveux?

AMPHITRYON. — Ce sont des serpents taillés en plein or.

ALCMÈNE. — En vrai or?

AMPHITRYON. — En or vierge, et les cabochons sont deux émeraudes.

ALCMÈNE. — Méchant mari, comme tu es coquet avec la guerre! Pour elle les bijoux, les joues lisses. Pour moi, la barbe naissante, l'or non vierge! Et tes jambières, en quoi sont-elles?

AMPHITRYON. — En argent. Les nielles, de platine.

ALCMÈNE. — Elles ne te serrent pas? Tes jambières d'acier sont bien plus souples pour la course.

AMPHITRYON. — Tu as vu courir des généraux en chef?

ALCMÈNE. — En somme, tu n'as rien de ta femme sur toi! Tu ne t'habillerais pas autrement, pour un rendez-vous! Avoue-le, tu vas combattre les Amazones. Si tu mourais au milieu de ces excitées, cher époux, on ne trouverait sur toi rien de ta femme, aucun souvenir, aucune marque... Quelle vexation pour moi!... Je vais te mordre au bras, avant ton départ... Quelle tunique portes-tu, sous ta cuirasse?

AMPHITRYON. — L'églantine, avec les galons noirs.

ALCMÈNE. — Voilà donc ce que j'aperçois à travers les joints, quand tu respires et qu'ils s'ouvrent, et qui te fait cette chair d'aurore!... Respire, respire encore, et laisse-moi entrevoir ce corps rayonnant au fond de cette triste nuit... Tu restes encore un peu, tu m'aimes?

AMPHITRYON. — Oui, j'attends mes chevaux.

ALCMÈNE. — Relève un peu ta Méduse. Essaie-la sur les étoiles. Regarde, elles n'en scintillent que mieux. Elles ont de la chance. Elles s'apprêtent à te guider.

AMPHITRYON. — Les généraux ne lisent pas leur chemin dans les étoiles.

ALCMÈNE. — Je sais. Ce sont les amiraux... Laquelle choisis-tu, pour que nos yeux se portent sur elle, demain et chaque soir, à cette heure de la nuit? Même s'ils me parviennent par une aussi lointaine et banale entremise, j'aime tes regards.

AMPHITRYON. — Choisissons!... Voici Vénus, notre amie commune.

ALCMÈNE. — Je n'ai pas confiance en Vénus. Tout ce qui touche mon amour, j'en aurai soin moi-même.

AMPHITRYON. — Voici Jupiter, c'est un beau nom!

ALCMÈNE. — Il n'y en a pas une sans nom?

AMPHITRYON. — Cette petite là-bas, appelée par tous les astronomes l'étoile anonyme.

ALCMÈNE. — Cela aussi est un nom... Laquelle a lui sur tes victoires? Parle-moi de tes victoires, chéri... Comment les gagnes-tu? Dis à ton épouse ton secret! Tu les gagnes en chargeant, en criant mon nom, en forçant cette barrière ennemie au delà de laquelle seulement se retrouve tout ce qu'on a laissé derrière soi, sa maison, ses enfants, sa femme?

AMPHITRYON. — Non, chérie.

ALCMÈNE. — Explique!

AMPHITRYON. — Je les gagne par l'enveloppement de l'aile gauche avec mon aile droite, puis par le sectionnement de leur aile droite entière par mes trois quarts d'aile gauche, puis par des glissements répétés de ce dernier quart d'aile, qui me donne la victoire.

ALCMÈNE. — Quel beau combat d'oiseaux! Combien en as-tu gagné, aigle chéri?

AMPHITRYON. — Une, une seule.

ALCMÈNE. — Cher époux, auquel un seul triomphe a valu plus de gloire qu'à d'autres une vie de conquêtes! Demain cela fera deux, n'est-ce pas? Car tu vas revenir, tu ne seras pas tué!

AMPHITRYON. — Demande au destin.

ALCMÈNE. — Tu ne seras pas tué! Ce serait trop injuste. Les généraux en chef ne devraient pas être tués.

AMPHITRYON. — Pourquoi?

ALCMÈNE. — Comment, pourquoi? Ils ont les femmes les plus belles, les palais les mieux tenus, la gloire. Tu as la plus lourde vaisselle d'or de Grèce, chéri. Une vie humaine n'a pas à s'envoler sous ce poids... Tu as Alcmène!

AMPHITRYON. — Aussi penserai-je à Alcmène pour mieux tuer mes ennemis.

ALCMÈNE. — Tu les tues comment?

AMPHITRYON. — Je les atteins avec mon javelot, je les abats avec ma lance, et je les égorge avec mon épée, que je laisse dans la plaie...

ALCMÈNE. — Mais tu es désarmé après chaque mort d'ennemi comme l'abeille après sa piqûre!... Je ne vais plus dormir, ta méthode est trop dangereuse!... Tu en as tué beaucoup?

AMPHITRYON. — Un, un seul.

ALCMÈNE. — Tu es bon! c'était un prince, un général?

AMPHITRYON. — Non. Un simple soldat.

ALCMÈNE. — Tu es modeste! Tu n'as pas de ces préjugés qui même dans la mort isolent les gens par caste... Lui as-tu laissé une minute, entre la lance et l'épée, pour qu'il te reconnaisse et comprenne à quel honneur tu daignais ainsi l'appeler?

AMPHITRYON. — Oui, il regardait ma Méduse, lèvres sanglantes d'un pauvre sourire respectueux.

ALCMÈNE. — Il t'a dit son nom, avant de mourir?

AMPHITRYON. — C'était un soldat anonyme. Ils sont un certain nombre comme cela; c'est juste le contraire des étoiles.

ALCMÈNE. — Pourquoi n'a-t-il pas dit son nom! Je lui aurais élevé un monument dans le palais. Toujours son autel aurait été pourvu d'offrandes et de fleurs. Aucune ombre aux enfers n'aurait été plus choyée que le tué de mon époux... Ah! cher mari, je me réjouis que tu sois l'homme d'une seule victoire, d'une seule victime. Car peut-être es-tu l'homme d'une seule femme... Ce sont tes chevaux!... Embrasse-moi...

AMPHITRYON. — Non, les miens vont l'amble. Mais je peux t'embrasser quand même. Doucement, chérie, ne te presse pas trop fort contre moi. Tu te ferais mal. Je suis un mari de fer.

ALCMÈNE. — Tu me sens, à travers ta cuirasse?

AMPHITRYON. — Je sens ta vie et ta chaleur. Par tous les joints où peuvent m'atteindre les flèches, tu m'atteins. Et toi?

ALCMÈNE. — Un corps aussi est une cuirasse. Souvent, étendue dans tes bras même, je t'ai senti plus lointain et plus froid qu'aujourd'hui.

AMPHITRYON. — Souvent aussi, Alcmène, je t'ai pressée plus triste et plus désolée contre moi. Et cependant je partais pour la chasse, et non pour la guerre... Voilà que tu souris!... On dirait que cette annonce subite de la guerre t'a soulagée de quelque angoisse?

ALCMÈNE. — Tu n'as pas entendu, l'autre matin, sous notre fenêtre, cet enfant pleurer? Tu n'as pas vu là un sinistre présage?

AMPHITRYON. — Le présage commence au coup de tonnerre dans le ciel serein, et encore avec l'éclair triple.

ALCMÈNE. — Le ciel était serein, et cet enfant pleurait... Pour moi c'est le pire présage.

AMPHITRYON. — Ne sois pas superstitieuse, Alcmène! Tiens-t'en aux prodiges officiels. As-tu rencontré un griffon? une licorne?

ALCMÈNE. — Non. Tout ce que j'ai rencontré, c'est un chien perdu, mais j'ai vu dans ses yeux un brouillard que n'effaçait aucune caresse.

AMPHITRYON. — Ta servante a-t-elle donné naissance à une fille cousue et palmée?

ALCMÈNE. — Non, mais mon cœur se serrait, des larmes coulaient de mes yeux au moment où je croyais rire... J'avais la certitude qu'une menace terrible planait au-dessus de notre bonheur... Grâce à Dieu, c'était la guerre, et j'en suis presque soulagée, car la guerre au moins est un danger loyal, et j'aime mieux les ennemis à glaives et à lances. Ce n'était que la guerre!

AMPHITRYON. — Que pouvais-tu craindre, à part la guerre? Nous avons la chance de vivre jeunes sur une planète encore jeune, où les méchants n'en sont qu'aux méchancetés primaires, aux viols, aux parricides, aux incestes... Nous sommes aimés ici... La mort nous trouvera tous deux unis contre elle... Que pouvait-on bien menacer autour de nous?

ALCMÈNE. — Notre amour. Je craignais que tu ne me trompes. Je te voyais dans les bras des autres femmes.

AMPHITRYON. — De toutes les autres?

ALCMÈNE. — Une ou mille, peu importe. Tu étais perdu pour Alcmène. L'offense était la même.

AMPHITRYON. — Tu es la plus belle des Grecques.

ALCMÈNE. — Aussi n'était-ce pas les Grecques que je craignais. Je craignais les déesses et les étrangères.

AMPHITRYON. — Tu dis?

ALCMÈNE. — Je craignais d'abord les déesses. Quand elles naissent soudain du ciel ou des eaux, roses sans fard, nacrées sans poudre, avec leurs jeunes gorges et leurs regards de ciel, et qu'elles vous enlacent soudain de chevilles, de bras plus blancs que la neige et plus puissants que des leviers, il doit être bien difficile de leur résister, n'est-ce pas?

AMPHITRYON. — Pour tout autre que moi, évidemment!

ALCMÈNE. — Mais, comme tous les dieux, elles se vexent d'un rien, et veulent être aimées. Tu ne les aimais pas.

AMPHITRYON. — Je n'aimais pas non plus les étrangères.

ALCMÈNE. — Elles t'aimaient. Elles aiment tout homme marié, tout homme qui appartient à une autre, fût-ce à la science ou à la gloire. Quand elles arrivent dans nos villes, avec leurs superbes bagages, les belles à peu près nues sous leur soie ou leur fourrure, les laides portant arrogamment leur laideur comme une beauté parce que c'est une laideur étrangère, c'en est fini, dans l'armée et dans l'art, de la paix des ménages. Car le goût de l'étranger agit plus puissant sur un homme que le goût du foyer. Comme un aimant, les étrangères attirent sur elles les pierres précieuses, les manuscrits rares, les plus belles fleurs, et les mains des maris. Et elles s'adorent elles-mêmes, car elles restent étrangères à elles-mêmes. Voilà ce que je redoutais pour toi, cher époux, quand j'étais harcelée par tous ces présages! Je craignais tous les noms de saisons, de fruits, de plaisirs prononcés par un accent nouveau, je craignais tous les actes de l'amour touchés d'un parfum ou d'une hardiesse inconnue : je craignais une étrangère. Or, c'est la guerre qui vient, presque une amie. Je lui dois de ne pas pleurer devant elle.

AMPHITRYON. — O Alcmène, femme chérie, sois satisfaite. Lorsque je suis auprès de toi, tu es mon étrangère, et tout à l'heure, dans la bataille, je te sentirai mon épouse. Attends-moi donc sans crainte. Je serai bientôt revenu, et ce sera pour toujours. Une guerre est toujours la dernière des guerres. Celle-ci est une guerre entre voisins : elle sera donc brève. Nous vivrons heureux dans notre palais, et quand l'extrême vieillesse sera là, j'obtiendrai d'un dieu pour la prolonger qu'il nous change en arbres, comme Philémon et Baucis.

ALCMÈNE. — Cela t'amusera de changer de feuilles chaque année?

AMPHITRYON. — Nous choisirons des feuillages toujours verts, le laurier me va bien.

ALCMÈNE. — Et nous vieillirons, et l'on nous coupera, et l'on nous brûlera?

AMPHITRYON. — Et les cendres de nos branches et de nos écorces se mêleront!

ALCMÈNE. — Alors autant unir dès la fin de notre vie humaine les cendres de nos chairs et de nos os!

(*On entend le pas des chevaux.*)

AMPHITRYON. — Cette fois, ce sont eux... Il faut partir.

ALCMÈNE. — Qui, eux? Ton ambition, ton orgueil de chef, ton goût du carnage et de l'aventure?

AMPHITRYON. — Non, simplement Elaphocéphale et Hypsipila, mes chevaux.

ALCMÈNE. — Alors, pars! J'aime mieux te voir partir sur ces croupes débonnaires.

AMPHITRYON. — Tu ne me dis rien d'autre!

ALCMÈNE. — N'ai-je pas tout dit? Que font les autres épouses?

AMPHITRYON. — Elles affectent de plaisanter. Elles tendent votre bouclier en disant : — Reviens dessus ou dessous. Elles vous crient : — N'aie d'autre peur que de voir tomber le ciel sur ta tête! Ma femme serait-elle mal douée pour les mots sublimes?

ALCMÈNE. — J'en ai peur. Trouver une phrase qui irait moins à toi qu'à la postérité, j'en suis bien incapable. Tout ce que je peux te dire, ce sont ces paroles qui meurent doucement sur toi en te touchant : Amphitryon, je t'aime, Amphitryon, reviens vite. D'ailleurs il n'y a plus beaucoup de place dans les phrases quand on a prononcé d'abord ton nom, il est si long...

AMPHITRYON. — Mets le nom à la fin. Adieu, Alcmène.

ALCMÈNE. — Amphitryon! (*Elle reste un moment accoudée, pendant que le bruit des pas des chevaux s'éloigne; puis se retourne et veut aller vers la maison. Mercure, déguisé en Sosie, l'aborde.*)

SCÈNE QUATRIÈME

ALCMÈNE, MERCURE *en Sosie.*

MERCURE. — Alcmène, ma maîtresse.

ALCMÈNE. — Que veux-tu, Sosie?

MERCURE. — J'ai un message pour vous, de la part de mon maître.

ALCMÈNE. — Que dis-tu? Il est encore à portée de la voix.

MERCURE. — Justement. Personne ne doit entendre... Mon maître me charge de vous dire, premièrement qu'il feint de partir avec l'armée, deuxièmement qu'il reviendra cette nuit même, dès qu'il aura donné ses ordres. L'état-major campe à quelques lieues à peine, la guerre semble devoir être bénigne, et tous les soirs Amphitryon fera ce voyage, qu'il faut tenir secret...

ALCMÈNE. — Je ne te comprends pas, Sosie.

MERCURE. — Mon maître me charge de vous dire, princesse, qu'il feint de partir avec l'armée...

ALCMÈNE. — Que tu es bête, Sosie! Comme tu sais peu ce que doit

être le secret. Il faut feindre de l'ignorer ou de ne pas l'entendre, dès qu'on le connaît.

MERCURE. — Très bien, maîtresse.

ALCMÈNE. — D'ailleurs vraiment je n'ai pas compris un mot de ce que tu disais.

MERCURE. — Il faut veiller, princesse, et attendre mon maître, car il me charge de vous dire...

ALCMÈNE. — Tais-toi, s'il te plaît, Sosie. Je vais dormir... (*Elle sort. Mercure fait signe à Jupiter et l'amène sur la scène.*)

SCÈNE CINQUIÈME

JUPITER *en Amphitryon.* MERCURE *en Sosie.*

MERCURE. — Vous les avez entendus, Jupiter?

JUPITER. — Comment, Jupiter? Je suis Amphitryon!

MERCURE. — Ne croyez pas m'y tromper, on devine le dieu à vingt pas.

JUPITER. — C'est la copie exacte de ses vêtements.

MERCURE. — Il s'agit bien de vêtements! D'ailleurs, sur le chapitre vêtements aussi, vous vous trompez. Regardez-les. Vous sortez des ronces, et ils n'ont aucune éraflure. Je cherche en vain sur eux cet élan vers l'usure et vers l'avachissement qu'ont les tissus des meilleures marques le jour où on les étrenne. Vous avez des vêtements éternels. Je suis sûr qu'ils sont imperméables, qu'ils ne déteignent pas, et que, si une goutte d'huile tombe sur eux de la lampe, elle ne fera aucune tache. Ce sont là les vrais miracles pour une bonne ménagère comme Alcmène, et elle ne s'y trompera pas. Tournez-vous.

JUPITER. — Que je me tourne?

MERCURE. — Les hommes, comme les dieux, s'imaginent que les femmes ne les voient jamais que de face. Ils s'ornent de moustaches, de poitrines plastronnantes, de pendentifs. Ils ignorent que les femmes feignent d'être éblouies par cette face étincelante mais épient de toute leur sournoiserie le dos. C'est au dos de leurs amants, quand ceux-ci se lèvent ou se retirent, au dos qui ne sait pas mentir, affaissé, courbé, qu'elles devinent leur veulerie ou leur fatigue. Vous avez un dos plus avantageux qu'une poitrine! Il faut changer cela!

JUPITER. — Les dieux ne se tournent jamais. D'ailleurs il fera nuit, Mercure.

MERCURE. — C'est à savoir. Il ne fera pas nuit si vous gardez ainsi sur vous-même le brillant de votre divinité. Jamais Alcmène ne reconnaîtrait son mari en ce ver luisant humain.

JUPITER. — Toutes mes autres maîtresses s'y sont trompées.

MERCURE. — Aucune, si vous voulez m'en croire. Avouez que vous-même n'étiez pas fâché de vous révéler à elles, par quelque exploit, ou par un de ces accès de lumière qui rendent votre corps translucide et épargnent les lampes à huile et leurs ennuis.

JUPITER. — Un dieu aussi peut se plaire à être aimé pour lui-même.

MERCURE. — Je crains qu'Alcmène ne vous refuse ce plaisir. Tenez-vous à la forme de son mari.

JUPITER. — Je m'y tiendrai d'abord, et je verrai ensuite. Car tu ne saurais croire, cher Mercure, les surprises que réserve une femme fidèle. Tu sais que j'aime exclusivement les femmes fidèles. Je suis dieu aussi de la justice, et j'estimais qu'elles avaient droit à cette compensation, et je dois te dire aussi qu'elles y comptaient. Les femmes fidèles sont celles qui attendent du printemps, des lectures, des parfums, des tremblements de terre, les révélations que les autres demandent aux amants. En somme, elles sont infidèles à leurs époux avec le monde entier, excepté avec les hommes. Alcmène ne doit pas faire exception à cette règle. Je remplirai d'abord l'office d'Amphitryon, de mon mieux, mais bientôt, par des questions habiles sur les fleurs, sur les animaux, sur les éléments, j'arriverai à savoir lequel hante son imagination, je prendrai sa forme... et serai ainsi aimé pour moi-même... Mes vêtements vont, maintenant?

MERCURE. — C'est votre corps entier qui doit être sans défaut... Venez là, à la lumière, que je vous ajuste votre uniforme d'homme... Plus près, je vois mal.

JUPITER. — Mes yeux sont bien?

MERCURE. — Voyons vos yeux... Trop brillants... Ils ne sont qu'un iris, sans cornée, pas de soupçon de glande lacrymale; — peut-être allez-vous avoir à pleurer; — et les regards, au lieu d'irradier des nerfs optiques, vous arrivent d'un foyer extérieur à vous à travers votre crâne... Ne commandez pas au soleil vos regards humains. La lumière des yeux terrestres correspond exactement à l'obscurité complète dans votre œil. Même les assassins n'ont là que deux veilleuses... Vous ne preniez pas de prunelles, dans vos précédentes aventures?

JUPITER. — Jamais, j'ai oublié... Comme ceci, les prunelles?

MERCURE. — Jamais vous n'estimerez assez terne et opaque la matière humaine. Non, non, pas de phosphore... Changez ces yeux de chat! On voit encore vos prunelles au travers de vos paupières quand vous clignez... Mettez-leur un fond. On ne peut se voir dans ses yeux-là.

JUPITER. — L'aventurine ne ferait pas mal, avec ses reflets d'or?

MERCURE. — A la peau maintenant!

JUPITER. — A ma peau?

MERCURE. — Trop lisse, trop douce, votre peau... C'est de la peau d'enfant. Il faut une peau sur laquelle le vent ait trente ans soufflé, qui ait trente ans plongé dans l'air et dans la mer, bref qui ait son goût, car on la goûtera. Les autres femmes ne disaient rien, en constatant que la peau de Jupiter avait goût d'enfant?

JUPITER. — Leurs caresses n'en étaient pas plus maternelles.

MERCURE. — Cette peau-là ne ferait pas deux voyages... Et resserrez un peu votre sac humain, vous y flottez!

JUPITER. — C'est que cela me gêne... Voilà que je sens mon cœur battre, mes artères se gonfler, mes veines s'affaisser... Je me sens

devenir un filtre, un sablier de sang... L'heure humaine bat en moi à me meurtrir. J'espère que mes pauvres hommes ne souffrent pas cela...

MERCURE. — Le jour de leur naissance et le jour de leur mort.

JUPITER. — Très désagréable, de se sentir naître et mourir à la fois.

MERCURE. — Ce ne l'est pas moins, par opération séparée.

JUPITER. — As-tu maintenant l'impression d'être devant un homme?

MERCURE. — Pas encore. Ce que je constate surtout, devant un homme, devant un corps vivant d'homme, c'est qu'il change à chaque seconde, qu'incessamment il vieillit. Jusque dans ses yeux, je vois la lumière vieillir. C'est cette floraison et ce déclin sans suspens qui prête, vous le savez bien, un peu de charme à vos amours. La preuve en est que, dès que vous n'aimez plus une maîtresse, vous vous arrangez pour la rendre immortelle.

JUPITER. — Les bijoux se cassent, les robes s'usent. C'est tout ce que je peux leur offrir d'éternel, l'éternité.

MERCURE. — Soyez sûr qu'en cela vous n'abuserez pas Alcmène. Soyez sûr que, penchée sur Amphitryon, elle suit anxieusement ce combat que le jour et la nuit ne se livrent que sur la peau humaine, et elle sait, chaque fois qu'elle l'embrasse, qu'il reçoit en même temps, par derrière, le baiser d'une rivale avec laquelle elle se trouvera un matin face à face, la mort.

JUPITER. — Essayons. Et, pour m'y habituer, je me répète : je vais mourir, je vais mourir....

MERCURE. — Oh! Oh! un peu vite. Je vois vos cheveux pousser, vos ongles s'allonger, vos rides se creuser... Là, là, plus lentement, ménagez vos ventricules. Vous vivez en ce moment de la vie d'un chien ou d'un chat.

JUPITER. — Comme cela?

MERCURE. — Les battements trop espacés maintenant. C'est le rythme des poissons... Là... là... voilà ce galop moyen, cette amble, auquel Amphitryon reconnaît ses chevaux et Alcmène le cœur de son mari...

JUPITER. — Tes dernières recommandations?

MERCURE. — Évitez justement tout geste solennel auquel l'univers, moins facile à duper que les hommes et vous reconnaissant, risquerait de trop réagir, froncement de sourcil ou bras levé. Et votre cerveau?

JUPITER. — Mon cerveau?

MERCURE. — Oui, votre cerveau... Il convient d'y remplacer d'urgence les notions divines par les humaines... Que pensez-vous? Que croyez-vous? Quelles sont vos vues de l'univers, maintenant que vous êtes homme?

JUPITER. — Mes vues de l'univers? Je crois que cette terre plate est toute plate, que l'eau est simplement de l'eau, que l'air est simplement de l'air, la nature la nature, et l'esprit l'esprit... C'est tout?

MERCURE. — Avez-vous le désir de séparer vos cheveux par une raie et de les maintenir par un fixatif?

JUPITER. — En effet, je l'ai.

MERCURE. — Avez-vous l'idée que vous seul existez, que vous n'êtes sûr que de votre propre existence?

JUPITER. — Oui. C'est même curieux d'être ainsi emprisonné en soi-même.

MERCURE. — Avez-vous l'idée que vous pourrez mourir un jour?

JUPITER. — Non. Que mes amis mourront, pauvres amis, hélas oui! Mais pas moi.

MERCURE. — Avez-vous oublié toutes celles que vous avez déjà aimées?

JUPITER. — Moi? Aimer? Je n'ai jamais aimé personne! Je n'ai jamais aimé qu'Alcmène.

MERCURE. — Très bien! Et ce ciel, qu'en pensez-vous?

JUPITER. — Ce ciel, je pense qu'il est à moi, et beaucoup plus depuis que je suis mortel que lorsque j'étais Jupiter! Et ce soleil, je pense qu'il est bien petit, et la terre immense, et je me sens soudain plus beau qu'Apollon, plus brave et plus capable d'exploits amoureux que Mars, et, pour la première fois, je me crois, je me vois, je me sens vraiment maître des dieux.

MERCURE. — Alors vous voilà vraiment homme!... Allez-y!

(*Mercure diparaît.*)

SCÈNE SIXIÈME

ALCMÈNE *à son balcon.* JUPITER *en Amphitryon.*

ALCMÈNE, *bien réveillée.* — Qui frappe là? Qui me dérange, dans mon sommeil?

JUPITER. — Un inconnu que vous aurez plaisir à voir.

ALCMÈNE. — Je ne connais pas d'inconnus.

JUPITER. — Un général.

ALCMÈNE. — Que font les généraux à errer si tard sur les routes? Ils sont déserteurs? Ils sont vaincus?

JUPITER. — Ils sont vaincus par l'amour.

ALCMÈNE. — Voilà ce qu'ils risquent en s'attaquant à d'autres qu'à des généraux! Qui êtes-vous?

JUPITER. — Je suis ton amant.

ALCMÈNE. — C'est à Alcmène que vous parlez, non à sa chambrière. Je n'ai pas d'amant... Pourquoi ce rire?

JUPITER. — Tu n'as pas tout à l'heure ouvert avec angoisse la fenêtre, et regardé dans la nuit?

ALCMÈNE. — Je regardais la nuit, justement. Je peux te dire comment elle est : douce et belle.

JUPITER. — Tu n'as pas, il y a peu de temps, d'un vase d'or, versé de l'eau glacée sur un guerrier étendu.

ALCMÈNE. — Ah! elle était glacée!... Tant mieux... C'est bien possible....

JUPITER. — Tu n'as pas, devant le portrait d'un homme, murmuré : Ah! si je pouvais, tant qu'il sera absent, perdre la mémoire!

ALCMÈNE. — Je ne m'en souviens pas. Peut-être....

JUPITER. — Tu ne sens pas, sous ces jeunes étoiles, ton corps s'épanouir et ton cœur se serrer en pensant à un homme, qui est peut-être d'ailleurs, je l'avoue, très stupide et très laid?

ALCMÈNE. — Il est très beau, et trop spirituel. Et en effet, j'ai du miel dans la bouche quand je parle de lui. Et je me souviens du vase d'or. Et c'était lui que je voyais dans les ténèbres. Et qu'est-ce que cela prouve?

JUPITER. — Que tu as un amant. Et il est là.

ALCMÈNE. — J'ai un époux, et il est absent. Et personne ne pénétrera dans ma chambre que mon époux. Et lui-même, s'il déguise ce nom, je ne le reçois pas.

JUPITER. — Jusqu'au ciel se déguise, à l'heure où nous sommes.

ALCMÈNE. — Homme peu perspicace, si tu crois que la nuit est le jour masqué, la lune un faux soleil, si tu crois que l'amour d'une épouse peut se déguiser en amour du plaisir.

JUPITER. — L'amour d'une épouse ressemble au devoir. Le devoir à la contrainte. La contrainte tue le désir.

ALCMÈNE. — Tu dis? Quel nom as-tu prononcé là?

JUPITER. — Celui d'un demi-dieu, celui du désir.

ALCMÈNE. — Nous n'aimons ici que les dieux complets. Nous laissons les demi-dieux aux demi-jeunes filles et aux demi-épouses.

JUPITER. — Te voilà impie, maintenant?

ALCMÈNE. — Je le suis parfois plus encore, car je me réjouis qu'il n'y ait pas dans l'Olympe un dieu de l'amour conjugal. Je me réjouis d'être une créature que les dieux n'ont pas prévue... Au-dessus de cette joie, je ne sens pas un dieu qui plane, mais un ciel libre. Si donc tu es un amant j'en suis désolée, mais va-t-en... Tu as l'air beau et bien fait pourtant, ta voix est douce. Que j'aimerais cette voix, si c'était l'appel de la fidélité et non celui du désir! Que j'aimerais m'étendre en ces bras, s'ils n'étaient pas un piège qui se refermera brutalement sur une proie! Ta bouche aussi me semble fraîche et ardente. Mais elle ne me convaincra pas. Je n'ouvrirai pas ma porte à un amant. Qui es-tu?

JUPITER. — Pourquoi ne veux-tu pas d'amant?

ALCMÈNE. — Parce que l'amant est toujours plus près de l'amour que de l'aimée. Parce que je ne supporte ma joie que sans limites, mon plaisir que sans réticence, mon abandon que sans bornes. Parce que je ne veux pas d'esclave et que je ne veux pas de maître. Parce qu'il est mal élevé de tromper son mari, fût-ce avec lui-même. Parce que j'aime les fenêtres ouvertes et les draps frais.

JUPITER. — Pour une femme, tu sais vraiment les raisons de tes goûts. Je te félicite! Ouvre-moi!

ALCMÈNE. — Si tu n'es pas celui près de qui je m'éveille le matin et que je laisse dormir dix minutes encore, d'un sommeil pris sur la

frange de ma journée, et dont mes regards purifient le visage avant le soleil et l'eau pure; si tu n'es pas celui dont je reconnais à la longueur et au son de ses pas s'il se rase ou s'habille, s'il pense ou s'il a la tête vide; celui avec lequel je déjeune, je dîne et je soupe; celui dont le souffle, quoi que je fasse, devance toujours mon souffle d'un millième de seconde : si tu n'es pas celui que je laisse chaque soir endormir dix minutes avant moi, d'un sommeil volé au plus vif de ma vie, afin qu'au moment même où il pénètre dans les rêves je sente son corps bien chaud et vivant, qui que tu sois, je ne t'ouvrirai point! Qui es-tu?

JUPITER. — Il faut bien me résigner à le dire. Je suis ton époux.

ALCMÈNE. — Comment, c'est toi, Amphitryon! Tu n'as pas réfléchi, en revenant ainsi, combien ta conduite était imprudente?

JUPITER. — Personne au camp ne la soupçonne.

ALCMÈNE. — Il s'agit bien du camp! Ne sais-tu pas à quoi un mari s'expose quand il apparaît à l'improviste, après avoir annoncé son voyage?

JUPITER. — Ne plaisante pas.

ALCMÈNE. — Tu ne sais pas que c'est l'heure où les bonnes épouses reçoivent dans leurs bras moites leur petit ami, pantelant de gloire et de peur?

JUPITER. — Tes bras sont vides, et plus frais que la lune.

ALCMÈNE. — Je lui ai donné le temps de fuir, par notre bavardage. Il est présentement sur la route de Thèbes, maugréant et jurant, car il a pris sa tunique déroulée dans ses jambes nues.

JUPITER. — Ouvre à ton époux.

ALCMÈNE. — Alors tu penses ainsi entrer parce que tu es mon époux. As-tu des cadeaux? As-tu des bijoux?

JUPITER. — Tu te vendrais pour des bijoux?

ALCMÈNE. — A mon mari? Avec délices. Mais tu n'en as pas.

JUPITER. — Je vois bien qu'il faut que je reparte.

ALCMÈNE. — Reste! Reste! A une condition pourtant. Une condition absolue.

JUPITER. — Et que veux-tu?

ALCMÈNE. — Que nous prononcions, devant la nuit, les serments que nous n'avons jamais faits que de jour. Depuis longtemps j'attendais cette occasion. Je ne veux pas que ce beau mobilier des ténèbres, astres, brise, et noctuelles, s'imagine que je reçois ce soir un amant. Célébrons notre mariage nocturne, à l'heure où se consomment tant de fausses noces. Commence! Tu refuses?

JUPITER. — Prononcer des serments sans prêtres, sans autel, dans le vide de la nuit, à quoi bon!

ALCMÈNE. — C'est sur les vitres qu'on grave les mots ineffaçables. Obéis, ou prends garde.

JUPITER. — Si tu savais comme les humains paraissent pitoyables aux dieux, Alcmène, à déclamer leurs serments et brandir ces foudres sans tonnerre!

ALCMÈNE. — S'ils font de beaux éclairs de chaleur, c'est tout ce qu'ils demandent. Lève le bras, et parle.

JUPITER. — Que je lève le bras?

ALCMÈNE. — Oui, solennellement, l'index plié.

JUPITER. — L'index plié? Mais c'est le serment le plus solennel et celui par lequel Jupiter évoque les fléaux de la terre.

ALCMÈNE. — Plie ton index, ou pars.

JUPITER. — Voilà... Contenez-vous, goudrons célestes. Sauterelles et cancers, au temps. C'est cette enragée de petite Alcmène qui me force à lever le bras.

ALCMÈNE. — Je t'entends, chéri. Veille bien, pendant que tu y es, à ce que la lune ne s'arrête et à ce que la mer ne se dessèche. Commences-tu, oui ou non?

JUPITER. — Il le faut bien... Moi, Amphitryon, fils et petit-fils des généraux passés, père et aïeul des généraux futurs, agrafe indispensable dans la ceinture de la guerre et de la gloire!

ALCMÈNE. — Moi, Alcmène, dont les parents sont disparus, dont les enfants ne sont pas nés, pauvre maillon présentement isolé de la chaîne humaine.

JUPITER. — Je jure de faire en sorte que la douceur du nom d'Alcmène survive aussi longtemps que le fracas du mien.

ALCMÈNE. — Je jure d'être fidèle à Amphitryon, mon mari, ou de mourir!

JUPITER. — De mourir! Tu es folle, Alcmène! Pourquoi attirer la mort là où elle n'a que faire! Remplace ce mot mourir. Il a tant de synonymes, même heureux. Ne dis pas mourir!

ALCMÈNE. — C'est dit...

JUPITER. — Je t'en supplie, Alcmène.

ALCMÈNE. — C'est dit... Et maintenant, Amphitryon, trêve de paroles. La cérémonie est finie. Monte vite! Que tu as été peu simple, ce soir! Je t'attendais, la porte était ouverte, tu avais juste à la pousser. Qu'as-tu? Tu hésites? Tu veux peut-être que je t'appelle amant? Jamais, te dis-je.

JUPITER. — Il faut vraiment que j'entre, Alcmène? Vraiment tu le désires?

ALCMÈNE. — Je l'ordonne, cher amour.

JEAN GIRAUDOUX

(*A suivre.*)

PSYCHOLOGIE DE L'IMMORTALITÉ

Toute l'explication de l'homme tient en ceci qu'il ne peut accepter de finir. — Que la vie lui apprenne de très bonne heure qu'il est mortel, ce n'est point la preuve qu'il s'en accommode. « Se savoir mortel » n'est, en effet, pour l'homme normal, qu'une notion, qui sans doute s'impose à son intelligence, mais ne saurait modifier son instinct. Il ne semble même pas exagéré de dire qu'un homme ne peut vivre que dans la mesure où il se sent immortel. Et, à ce propos, m'apparaît l'inconséquence de ces moralistes qui accablent l'homme sous le poids de sa légèreté, lui faisant un grief de se comporter comme s'il était éternel. Que ne doit donc pas l'homme, en effet, — de ses actes les plus simples à ses plus grandes entreprises — à cette soi-disant légèreté, c'est-à-dire à la faculté qu'il possède de s'illusionner sur sa durée!

Je sais bien que de hautes morales parviennent, sans détourner l'homme de la vie, à le pénétrer à tout moment de la menace qui pèse sur sa personne, voire à lui faire envisager la mort comme le terme souhaité de ses efforts; mais c'est au prix d'une espérance qui n'est autre que l'immortalité elle-même. Seuls, de rares esprits, par des détours de leur sensibilité, inconnus du commun des hommes, prétendent accepter sans révolte que la mort soit le terme absolu de toute existence individuelle; encore ne parviennent-ils, selon nous, pour échapper à des croyances qu'ils se plaisent à traiter d'illusions, qu'à se pénétrer d'illusions qui leur sont particulières.

***

Si ce « besoin de durer » résiste ainsi à tout ce que l'intelligence de l'homme peut comprendre, à tout ce que sa raison le contraint de subir, c'est qu'il n'a pas sa source dans l'intelligence de l'homme, qu'il n'est pas né d'un concept et qu'un autre concept ne saurait le réduire; c'est que l'homme le tient de cet instinct, sur lequel son intelligence n'a pas de prise, disons le mot : de sa nature animale. Bien plus : le besoin de durer m'apparaît comme la forme consciente de cette défense de l'individu, impartie par la Nature à tout être vivant. Fonction chez les végétaux, instinct chez les animaux, persévérer dans l'être est la loi même de la vie. Comment donc l'homme y pourrait-il échapper? Et comment, dès lors que son instinct est de durer, ne lui serait-il pas contraire de finir?

Immortalité, instinct de l'homme : il y a déjà, je le crains, dans le simple rapprochement de ces mots, de quoi choquer le plus grand nombre. L'homme exerce depuis si longtemps les plus hautes facultés de son intelligence sur ce thème de l'immortalité, que les concepts auxquels il croit être parvenu dans cet ordre lui apparaissent comme des créations spontanées de son esprit. Aussi ne lui est-il pas facile d'admettre qu'il y ait été conduit par un besoin de sa nature animale. Il semblera même sacrilège à certains qu'on tente de l'établir, comme s'il devait en découler pour l'homme une sorte de déchéance, plus exactement comme si c'était là nier sa personne. Il n'en est rien cependant. Lier un comportement de l'homme à son instinct, ce n'est pas plus nier sa personne, que ce n'est nier l'instinct de l'animal de rattacher cet instinct aux lois de la vie.

On prétend si peu ici méconnaître les lois propres à la personne humaine, que l'on s'y propose précisément d'observer comment, sur un point essentiel, la personne de l'homme répond aux exigences de son instinct et, d'abord, comment elle les entend; car c'est là pour l'homme, avant tout chose, question d'entendement, la Nature ayant négligé de s'adresser à son intelligence pour l'asservir à ses lois.

***

Ce n'est pas d'ailleurs la seule intelligence de l'homme qu'il apparaît que la Nature ait négligée, en édictant les lois de la vie, mais sa personne même, plus exactement son individu. Ne pouvant accepter cette indifférence de la Nature envers sa personne et contraint néanmoins de la subir, l'homme n'eut, semble-t-il, d'autre issue que de ne la point reconnaître. Pour mieux dire, son entendement, pressé à la fois par les besoins de sa personne et par un instinct qui la dépassait, devint en quelque sorte le complice de sa personne, en prétendant la substituer aux buts véritables de la Nature, que son instinct lui imposait.

Chacun se rappelle les accents du poète, conjurant ce qui demeure de garder au moins l'empreinte de son être fugitif. Est-il plus émouvant témoignage de la révolte de l'homme contre l'indifférence de la Nature et de l'erreur où il est conduit par les exigences de sa personne? Opposer ce que le temps épargne au rapide passage de l'homme, n'est-ce pas se refuser à reconnaître que ce sont des feuilles nouvelles qui poussent à chaque printemps? n'est-ce pas proprement confondre avec les lois de la vie les besoins de l'individu? L'homme est éternel comme la Nature, ou, plus simplement, aucune raison n'apparaît pour que l'espèce humaine soit plus menacée qu'une autre de finir. C'est ainsi, par la seule confusion de sa personne et de son espèce, que l'homme peut envier à la Nature ses éternels rajeunissements.

***

Que la durée soit la loi même de la vie, qui donc le pourrait mettre en doute? Comment nier que l'instinct de l'animal ne tende qu'à la perpétuité de l'espèce? Sans doute, c'est par la satisfaction de l'individu que la Nature atteint ses buts; mais la satisfaction de l'individu n'est pas son but. Il fallait l'homme pour y prétendre. — Ce faisant, d'ailleurs, l'homme obéit proprement aux lois de sa personne, c'est-à-dire, en fin de compte, à la Nature qui les édicta; il semble ainsi que la Nature l'ait elle-même contraint à la détourner de ses buts.

Comment la personne de l'homme fut conduite à ces détournements : c'est proprement ici notre dessein de le rechercher. Nous n'avons d'autre ambition que de montrer, en dehors de toute affirmation métaphysique, quelles clartés jette sur la psychologie de l'homme, sur ses erreurs et sur ses chagrins, — cette résistance de sa personne aux véritables desseins de la Nature.

***

Déjà le vieux Lucrèce voyait dans la satisfaction de l'individu le moyen dont use la Nature pour atteindre ses buts de perpétuité : c'est par un hymne au plaisir, principe de toute vie, qu'il inaugure son explication du monde. « Vénus!... Tous les êtres vivants brûlent de te suivre partout où tu les entraînes... » Dans cette invocation à une déesse protectrice, Lucrèce fixait la plus haute loi de la vie. C'est, en effet, par la seule poursuite des satisfactions que leur instinct réclame, que les êtres vivants servent les desseins de la Nature, ou, mieux, c'est la loi même de leur individu qui les contraint à assurer la perpétuité de l'espèce.

Il semblerait que l'homme dût ressentir comme une tromperie l'utilisation de sa personne à des fins qui la dépassent. Mais ce n'est point avec cette clarté que lui apparaissent les véritables desseins de la Nature, ou, pour mieux dire, ces desseins, s'ils contraignent son instinct, ne furent pas imposés à son entendement. L'homme est enclin, tout au contraire, à se croire lui-même la fin de la Nature, par le seul besoin qu'il en a; et il lui faut les désillusions que lui dispense la vie, pour qu'il renonce à son erreur. Aussi, avant que l'observation des autres espèces ne l'ait éclairé sur la sienne, ce n'est pas d'une tromperie, mais proprement d'une injustice qu'il est porté à accuser la Nature.

***

Il suffit de se pencher sur l'enfance pour mesurer les exigences de l'homme instinctif ou, plus exactement, pour qu'apparaisse ce droit, qu'il s'attribue, d'être satisfait. Car c'est vraiment comme un droit que l'enfant poursuit la satisfaction

de ses besoins; et c'est ainsi à une injustice qu'il attribue ses déboires, dès qu'il en peut prendre conscience.

Sans nous attarder ici à rechercher dans l'instinct de l'enfant ce qui déjà ne s'explique que par le souci de perpétuité de la Nature, contentons-nous de dégager de la seule observation de l'enfance, telle qu'elle s'offre aux moins pénétrants, ce besoin de durer qui commande l'instinct de l'homme, avant que la notion du « raisonnable » ne l'ait obscurci. Ce que l'homme appelle le raisonnable n'est, en effet, que l'ensemble des renoncements auxquels le contraint la vie, ou mieux, c'est le voile qu'il voudrait jeter sur les besoins qu'il ne peut satisfaire, pour mettre sa personne à l'abri de trop cruelles réalités.

Être à l'abri, et du seul danger dont l'homme ne puisse supporter la menace, la mort : avec quelle clarté n'apparaît-il pas que c'est la supplication de l'enfance, et qu'à cela se ramène son appel éperdu à la protection! La réalité de la mort est inacceptable pour l'enfant : aucun raisonnement ne pourrait là venir à bout de sa révolte. C'est proprement qu'ils mettent en fuite ce danger, qu'exige l'enfant de ceux à qui son instinct en prête la puissance.

Qu'on ne dise pas que de telles craintes et de telles exigences sont choses exceptionnelles chez l'enfant : elles sont choses naturelles et inévitables. Si certains croient y avoir échappé, c'est uniquement qu'il leur fut épargné de ressentir la menace qui pèse sur toute vie, alors que leur instinct n'aurait pu en supporter le choc.

***

L'enfant n'est d'ailleurs pas complètement dupe des mots par lesquels on l'assure que sa personne n'est pas menacée; mais il doit sentir confusément qu'il n'a là rien d'autre à obtenir que des mots. Peut-être même n'éprouve-t-il que le besoin de transporter la responsabilité du malheur qui pourrait lui advenir sur ceux qui, selon lui, ont le devoir de l'écarter. Il semble qu'il ne trouve ainsi l'apaisement qu'en s'abandonnant à ceux dont il dépend, après leur avoir confié la charge de ses craintes. On pencherait à le croire en observant par

quel autre abandon, très voisin, l'enfant parvient à s'apaiser lui-même, quand il a pris conscience qu'il ne peut attendre d'aucun être la sécurité qu'exige sa personne.

Ce n'est point, en effet, par la seule compréhension des lois de la vie que l'enfant s'achemine vers cet apaisement ou, mieux, vers cette acceptation à quoi l'homme se croit parvenu, mais proprement par un abandon à ces lois inéluctables, du même ordre que l'abandon du premier âge à la loi du père. Et, sans prétendre ici que la religion de l'homme n'ait d'autre origine que la contrainte, où il est, de s'abandonner, — comment ne pas observer, au passage, qu'en s'en remettant à la Providence du soin de pourvoir à ses besoins, c'est sa personne elle-même que l'homme livre à qui détient le pouvoir d'en disposer?

***

Nous ne voulons pas ici nous étendre sur ce moyen, le seul, offert à l'homme pour accepter l'inévitable, et qui consiste dans l'abandon de son être à une autorité qu'il ne peut réduire. Mais, observant ce moyen dans le temps de l'enfance, et sous la forme de l'abandon au père, nous ne pouvions manquer de mettre en lumière qu'il s'agit là d'une adhésion à laquelle participe quelque chose de l'ordre du cœur. Cet abandon au père, dont tous d'ailleurs ne sont pas capables, serait ainsi le premier de ces renoncements, ou, plus exactement, de ces dons que la Nature suggère à la personne de l'homme, pour l'accommoder à sa loi. Car, nous le verrons, la Nature ne tient pas seulement sous sa contrainte l'instinct de l'homme; elle impose, en quelque sorte, ses desseins à sa personne même, en ne lui permettant de trouver de satisfactions véritables que dans la soumission à leur accomplissement.

***

Sans doute, ce n'est point au temps de l'enfance que la Nature demande à la personne de l'homme les plus durs renoncements. Ses desseins sur l'espèce se ramenant, dans

le premier âge, à la défense et au développement de l'individu, la Nature paraît même la complice de l'enfant dans toutes les exigences de sa personne. Pour mieux dire, des deux instincts qui servent ses buts de perpétuité : instinct de défense de l'individu et instinct de procréation, le premier seulement se manifeste dans l'enfance; et les desseins de la Nature semblent alors se confondre avec les besoins de l'individu. Mais cet instinct de défense de l'individu — ou mieux, la forme humaine de cet instinct — apparaît au temps de l'enfance avec une telle clarté, que c'est en ce temps qu'il faut l'observer si l'on veut mesurer quelles exigences de sa personne l'homme est obligé de plier aux desseins de la Nature.

On peut presque dire que tout l'enfant n'est que défense de son être; et par là, il ne faut pas entendre seulement que l'enfant poursuit, sans pouvoir s'en laisser détourner, les satisfactions qui répondent à la conservation et au développement de son être physique, mais proprement qu'à partir du moment où il distingue sa personne de ce qui l'entoure, le besoin de la faire triompher parle plus haut que tous ses besoins particuliers, qui souvent ne lui sont que des prétextes. Le mot « caprice » fut même inventé pour désigner les cas où ces prétextes ne peuvent être découverts.

Il ne saurait apparaître plus clairement que c'est aux lois mêmes de sa personne, et non à quelque sentiment acquis ou à une prétention qui en serait née, que l'homme doit d'être attaché à sa personne, au point que son instinct le porte à exiger comme un droit qu'elle ne soit jamais menacée. Si ce « besoin d'immortalité » ne se manifeste dans toute son ampleur qu'au temps de l'enfance, c'est uniquement qu'alors, n'ayant pas perdu tout espoir de le satisfaire, l'homme ne se refuse pas à le révéler.

***

L'homme, ainsi donc, déjà en ce temps de l'enfance — alors que la Nature ne semble cependant lui imposer d'autre but que lui-même et n'avoir d'autre souci que la durée de son individu — se trouve contraint de supporter la menace qui pèse sur sa personne.

Mais c'est après avoir engagé notre instinct dans les voies de la création que la Nature paraît le plus exigeante. Il semble qu'elle attende ainsi que nous soyons prêts à servir par nos créations ses buts de perpétuité pour nous révéler que notre personne y est étrangère et qu'il n'est d'autre issue pour elle que de les partager. C'est même proprement alors de notre aptitude à partager le souci de la Nature que dépend pour chacun de nous cette autre aptitude que nous appelons le bonheur. Le bonheur de l'homme se confondrait ainsi, selon nous, avec le goût qu'il prend à servir, par ses créations, les desseins de perpétuité de la Nature; et l'apparente vocation de certains à l'infortune n'aurait d'autre origine que leur révolte impuissante contre ces desseins.

***

Ne devrions-nous pas ici renoncer à être entendus de ceux à qui la Nature fit la grâce de les plier doucement à sa loi? Comment ceux-là reconnaîtraient-ils un ordre que l'on puisse enfreindre dans le besoin qu'ils éprouvent de transmettre la vie qui leur fut prêtée et dans leur attachement aux créations que leur inspira l'amour? Se sentant proprement perpétués par les existences issues de leur personne, ils reportent, leur semble-t-il, spontanément sur ces existences les préoccupations qui ne les attachaient auparavant qu'à eux-mêmes.

Les privilégiés, à qui devint ainsi naturel de s'oublier dans leurs créations, sont, il est vrai, mal préparés à comprendre les tragiques résistances de certains à d'inévitables renoncements. Bien moins facilement encore, les pourra-t-on convaincre que ces résistances de la personne se rattachent à sa prétention de retenir la durée.

Pour si déraisonnable cependant qu'apparaisse à notre réflexion une telle prétention, elle n'en répond pas moins à l'instinct le plus profond de notre nature. Mais la vie et l'éducation ont tôt fait d'enfouir cet instinct sous leurs contraintes et ce n'est qu'à grand'peine que nous parvenons à l'en dégager. Sans doute en coûte-t-il trop à notre orgeuil de le reconnaître, après avoir dû si tôt et pour toujours renoncer à le satisfaire.

***

C'est, en effet, dès notre premier âge, et ainsi bien avant d'avoir engagé notre instinct dans les voies de la création, que, par une longue suite d'abandons, qu'elle demande à notre personne, la Nature nous prépare aux renoncements de l'homme créateur. A peine l'enfant a-t-il le sentiment de sa personne, que ses impérieuses exigences se heurtent aux refus de la Nature; et il importe déjà à son bonheur, sinon qu'il comprenne, du moins qu'il éprouve qu'il s'userait en vain dans la révolte, et qu'il doit renoncer à certaines satisfactions. Or, ne voyant alors dans ce qui l'entoure, êtres ou choses, que des biens offerts à sa jouissance, dont la possession ne saurait lui être qu'injustement disputée et que d'ailleurs il distingue mal de lui-même, — l'enfant ressent toute privation comme une atteinte à l'intégrité de sa personne. Aussi, pencherions-nous à croire qu'en se soumettant aux premières contraintes de la vie, c'est déjà vers l'acceptation de sa fin qu'il s'achemine, c'est même proprement à sa personne qu'il croit renoncer, ne pouvant en ce temps que confondre sa personne et son règne souverain.

L'aptitude de l'homme aux renoncements que lui demande la vie, voire au suprême abandon de son être, se rattacherait donc à ses plus anciens comportements. Étrange privilège, certes, que ce sentiment de la personne qu'ainsi la Nature ne nous confère que pour suspendre notre bonheur à l'abandon que, dès nos premiers jours, nous lui devons faire de tous les droits qui nous y semblent attachés!

***

Il importe ici de faire apparaître le rôle prépondérant du cœur dans les renoncements de l'homme. « Renonce à tes exigences » est un ordre qui ne saurait fléchir sa personne. « Abandonne-moi tes exigences » est une offre qui peut toucher son cœur .

« Abandonne-moi tes exigences », qu'est-ce d'autre à tout prendre que l'appel de l'amour? Et comment déjà ne pas reconnaître dans l'abandon que fait l'enfant de sa sécurité

à ceux dont la protection lui semble due, la première réponse de son cœur?

Nous ne croyons pas diminuer l'amour en fixant ainsi sa lointaine origine dans ce besoin du premier âge d'être protégé. Aussi bien, d'ailleurs, n'est-ce point tant dans la protection qui lui est assurée par ceux dont il dépend, que l'enfant trouve l'apaisement, que dans la confiance qu'il met en eux ou, mieux, dans l'abandon qu'il leur fait de sa personne avec la charge de ses craintes et de ses aspirations. Il semblerait même que, dès ce premier abandon, l'enfant dût éprouver qu'il ne saurait s'alléger de ses besoins qu'en déposant le fardeau de sa personne.

Or, qui donc ne conviendrait que ce poids trop lourd de sa personne reste, à travers toute la vie de l'homme, le grand mobile de son cœur, et qu'ainsi l'homme est conduit à l'abandon de sa personne, par l'excès même des besoins qui l'attachent à elle!

***

C'est proprement en nous animant de ce besoin d'abandonner notre personne que la Nature prétendit répondre aux exigences sous lesquelles elle la fit ployer. Pour mieux dire, elle s'en remit à l'amour du soin de nous répondre et de nous faire supporter sa propre indifférence. Mais comme ce n'est point à notre intelligence que s'adresse la réponse de l'amour, encore faut-il que la Nature nous fasse la grâce de l'entendre et de nous en contenter.

Par quelles circonstances contraires, certains furent-ils privés de cette grâce et demeurèrent-ils condamnés à dresser contre la Nature leur personne impuissante, sans en pouvoir faire l'abandon? Ce n'est pas ici notre dessein de le rechercher. Il nous suffisait de mettre en lumière qu'il ne fût pas donné à l'homme par la Nature d'autre moyen d'échapper à la tyrannie des besoins dont elle accabla sa personne, que l'abandon à l'amour de sa personne elle-même — et que c'est aux premiers temps de l'homme que remonte la faculté qu'il en a.

Pour si lié cependant que soit ainsi à la satisfaction de notre personne l'abandon que nous en faisons à l'amour,

cet abandon, ou, plus exactement, le besoin que nous en éprouvons n'en est pas moins l'origine et la condition de ce transfert sur nos créations de préoccupations qui ne nous attachaient auparavant qu'à nous-mêmes. Il n'est, selon nous, jusqu'au suprême sacrifice de notre personne qui ne tire sa source de l'excès même des exigences de notre personne et de notre besoin d'en déposer le fardeau.

C'est ainsi par les chemins de notre propre satisfaction que la Nature nous conduit jusqu'à l'oubli de nous-mêmes et qu'elle parvient, pourrait-on dire, à nous faire partager, avec son indifférence à l'égard de notre personne, la complaisance qu'elle réserve à nos créations.

***

Le moment paraît venu de nous expliquer sur ces créations de l'homme, à quoi, on le voit, se ramènent, en ce qui le concerne, les préoccupations de la Nature. Hâtons-nous d'abord de dire que nous ne pouvons ici que confondre, sous ce même vocable de « créations », les existences issues de notre être physique, témoignages de cette puissance de l'être appelée sexualité et les divers témoignages par lesquels tend à s'affirmer la personne, et qui, au reste, ne se limitent point à ceux auxquels on réserve le nom de créations de l'esprit.

Créer, c'est l'acte même de la vie, son affirmation, sa contrainte; ou mieux, c'est la puissance que la Nature confia à toute vie, pour la réalisation de ses plans éternels. Nous ne saurions donc ici séparer l'instinct qui porte notre être physique à transmettre la vie et le besoin de notre personne de s'affirmer par ses créations. Aussi bien, d'ailleurs, l'observation des troubles qui viennent à l'homme par la rencontre de son instinct de procréation et de ce besoin de s'imposer qui anime sa personne nous confirmera que ces deux contraintes ont la même source ou, plus exactement, que ce ne sont là que les deux aspects de ce triomphe de l'individu par lequel la Nature poursuit son propre triomphe.

***

Ce n'est point en nous prévalant de quelque intuition métaphysique que nous rattachons ainsi au seul souci de perpétuité de la Nature aussi bien le triomphe qu'appelle notre personne, que celui qu'exige notre instinct. Nous ne prétendons ici que rapprocher des contraintes qui apparaissent à notre observation comme trop semblables pour ne pas avoir la même origine. Que d'autres disputent sur cette origine, s'ils croient pouvoir, pour en décider, échapper aux entraves de l'humaine compréhension! Quant à nous, est-il besoin de le dire, c'est pour la commodité de nos explications, que nous appelons Nature le principe, quel qu'il soit, qui gouverne la vie; ou, mieux, c'est pour cette raison que l'homme ne saurait décrire et même imaginer les lois de son être qu'en les prêtant comme desseins à une puissance de laquelle il relèverait, — et qu'il lui faut bien la nommer.

Si donc nous ne voulons voir dans le triomphe que poursuit l'individu que l'accomplissement des desseins de perpétuité de la Nature, c'est uniquement que, selon nous, à cette lumière, s'éclaire l'homme tout entier.

***

Triomphe de l'individu — triomphe de la Nature : le moyen et le but, l'illusion et la réalité! Le bonheur de notre personne subordonné à l'abandon que nous en devons faire à nos créations, comme la satisfaction de notre instinct l'est à l'œuvre de vie! L'esprit, comme le corps, serviteur de la durée : quelle clarté sur l'homme moral, ses aspirations, ses erreurs, ses chagrins!

Nous ne saurions même comprendre les lois qui régissent les manifestations de la personne, et, en particulier, celles du génie créateur que par la comparaison que nous en pouvons faire avec les principes auxquels obéit la transmission de la vie. Pour mieux dire, c'est à la même faculté d'abandon, qui nous fut donnée, que les créations de notre esprit et celles de notre chair doivent à la fois d'exister et de nous

satisfaire : et ce sont les mêmes desseins que servent les unes et les autres — et ces desseins ne sont point les nôtres.

***

Il importe ici de revenir, pour nous faire entendre, sur les deux forces contraires auxquelles nous livra la Nature : les exigences de notre personne et les penchants de notre cœur, le besoin de retenir et celui de donner.

Pour si spontané, en effet, que devienne au plus grand nombre l'usage créateur de leur personne, les complaisances qu'ils mettent dans leurs créations ne sauraient les détacher entièrement d'eux-mêmes. Que leur personne soit soudainement menacée : elle les accablerait aussitôt de ses plus tyranniques exigences. En faut-il apporter cette preuve que, lorsque approche pour l'homme l'heure des derniers renoncements, quelque précieuses que lui soient les existences par lesquelles il se sent perpétué, il lui faut puiser dans l'exaltation de quelque triomphe intérieur, que lui inspire alors la Nature — ne serait-ce que dans l'orgueil de se livrer sans révolte — la force de subir la suprême défaite de sa personne, à moins que la diminution de son être ne suffise à la masquer à sa conscience.

Sans qu'il nous soit, d'ailleurs, nécessaire d'imaginer ces extrêmes circonstances, il nous est facile d'observer les résistances de la personne à l'abandon créateur, dans les moments où cet abandon paraît le plus spontané et se trouve le moins contrarié par les exigences de la personne. L'acte créateur étant, en effet, essentiellement la transmission à de nouvelles existences de cette puissance qu'est la vie, il ne peut être ressenti par l'être conscient qui s'y abandonne, quelque naturel que lui soit cet abandon, que comme l'abdication d'une partie de sa propre puissance. Pour mieux dire, toute vie est exigence : et les exigences de nos créations sont proprement une offense à notre personne. Il n'est de paternité, si triomphante soit-elle, qui ne connaisse l'amertume de cet abandon qu'elle eut à faire de sa puissance à ses créations et de la dépossession totale qui lui en doit venir. Dépossession : c'est le mot le plus dur que l'homme puisse entendre,

et c'est toute la vérité de l'homme. C'est même, croyons-nous, dans les moments où nous célébrons, de quelque façon particulière, les œuvres de notre amour, que nous apparaît le plus clairement qu'il leur est réservé de triompher de nous-mêmes. Il semble proprement qu'en de telles circonstances, les moins pénétrants reconnaîtraient que leur mélancolie n'a d'autre cause que la prétention impuissante de leur personne à retenir la durée.

Par « œuvres de l'amour » nous entendons, est-il besoin de le redire, aussi bien les créations de l'esprit que celles de la chair. Nous sommes en effet condamnés à la même dépossession par nos ouvrages que par nos enfants; et c'est la même amertume qui se mêle aux triomphes de la paternité et à ceux du génie.

***

L'homme se trouve ainsi, par la loi même de son être, l'artisan de sa dépossession. Heureux celui qui accepte sans révolte cette dure loi et dont la personne ne se refuse pas à apporter à la Nature, au prix de sa propre existence, le tribut de ses créations. Il ne saurait d'ailleurs en coûter qu'à nous-même de prétendre en priver la Nature; car la Nature n'a nul besoin pour son triomphe de l'adhésion de notre personne, et, tout au contraire, nous ne pourrions impunément tarir les sources de vie qu'elle nous confie.

Et pourtant, à cette folle prétention certains sacrifient leur bonheur. Prétention : ce mot ne convient qu'en apparence à leurs tragiques efforts. C'est, bien plutôt, d'une impuissance que leur vient le chimérique espoir de rester, en retenant leurs dons, à l'abri d'une dépossession inévitable ou, mieux, c'est, nous l'avons vu, pour n'avoir point entendu l'appel de l'amour, ou n'avoir pu y répondre, que ces infortunés demeurent condamnés à plier sous le poids trop lourd de leur personne, sans en pouvoir déposer le fardeau.

Il ne faut pas chercher, selon nous, d'autre origine à ces drames de la personne, qui éclairent d'un jour singulier notre être moral : folles tentatives de quelques-uns pour s'attarder dans un triomphe que ne permet point la Nature, rêve extra-

vagant, qui les écrasa, de retenir cette durée qui ne saurait nous appartenir!

C'est proprement à la stérilité que se condamnent eux-mêmes ceux à qui la Nature refusa la grâce de s'abandonner à leurs créations. Et nous ne voulons, ici encore, distinguer entre les abdications du cœur et celles de l'esprit. C'est en effet à la même impuissance de donner que les unes et les autres se rattachent et c'est aux mêmes désastres qu'elles conduisent.

Je laisse à d'autres le soin d'apprécier dans quelle mesure ces révoltes de la personne peuvent être aggravées par une puissance exceptionnelle de l'esprit, ou, plus exactement, de dire si certains ne reçurent pas de la Nature des dons si lourds qu'ils ne pouvaient que succomber sous leur poids.

***

Comme il nous apparaît à cette lumière, que les dons qui nous échurent ne seraient pour nous que fardeaux si nous n'en pouvions faire l'abandon ou, mieux, que ces puissances de vie, à ne point servir la Nature, se retourneraient contre nous-mêmes! Ainsi n'est-ce point tant par ses dons que nous comble la Nature, que par l'abandon qu'elle nous en permet.

Abandon ne doit pas ici s'entendre de cette seule dépense de l'être qui suffit à transmettre la vie, mais proprement de l'acceptation par nous de l'indépendance de nos créations. C'est à ce prix seulement que la Nature nous permet d'en jouir. Toute vie est indépendance : et il ne saurait, là encore, en aller différemment des créations de notre esprit et de celles de notre chair. Si les unes et les autres sont les témoignages de notre triomphe, les unes et les autres réclament le leur. A nous attarder dans notre propre triomphe, nous sacrifierions à la fois leur existence et notre bonheur.

***

Il convient ici d'observer, dans l'ordre des créations de l'esprit, que c'est à l'abandon que l'homme en peut faire, et ainsi à l'indépendance qu'il leur assure, que les œuvres du génie doivent d'exister et de survivre. « Finir exige un cœur d'acier », écrivait un grand peintre, avouant ainsi, sans doute à son insu, combien lui en coûtait cet abandon aux autres,

condition de tout achèvement. Quelque cruelle cependant que nous soit une telle séparation, ce serait proprement refuser la vie aux créations de notre esprit que de prétendre les retenir à nous-mêmes, comme des témoignages permanents de notre puissance. Pour mieux dire, c'est de leur puissance et non de la nôtre qu'il importe que nos œuvres témoignent et c'est leur triomphe et non le nôtre que nous devons poursuivre, comme il en va des créations de notre chair. Aussi bien d'ailleurs n'est-ce que leur triomphe qui peut nous combler. S'il ne poursuivait que le sien, l'homme accroîtrait sans limites les exigences de son orgueil, sans le pouvoir jamais satisfaire. Il ne lui est donné de jouir de la puissance de ses œuvres qu'à la condition qu'il se préoccupe de ce que les autres en recueilleront et pour autant qu'il est porté à se complaire dans la satisfaction qui leur en pourrait venir.

Il n'est, selon nous, jusqu'aux gages de cette survivance que la postérité assure aux plus grands — survivance à quoi l'on réserve généralement le mot d'immortalité — pour si personnel qu'apparaisse un tel privilège, qui n'échapperaient à la jouissance de l'homme, s'il n'en pouvait faire l'abandon. A prétendre retenir ces gages à sa personne, pour en nourrir son propre triomphe, l'homme n'aboutirait qu'à ressentir plus durement la menace de sa dépossession. Ce n'est qu'au prix du bienfait qu'il en attend pour les autres que l'homme peut se complaire dans l'espérance de son immortalité.

***

Ainsi donc, cette puissance de l'esprit, dont l'homme est porté à tirer plus de gloire que de celle qu'il partage avec tout ce qui vit — et qui se trouve si liée à sa personne que le seul nom de sa personne suffit à la désigner — ne saurait plus lui être réservée que celle sur laquelle la Nature fonda la perpétuité de la vie. Pour mieux dire, c'est au prix du même abandon que la Nature nous permit de jouir de toutes les puissances qu'elle nous confia.

En confiant à l'homme ces puissances, comment la Nature pouvait-elle éviter qu'il revendiquât pour sa personne l'immortalité qu'elles servent?

BERNARD GRASSET

SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1778

M. Marcel Thiébaut, en donnant ici même, dans sa chronique bibliographique du 15 mars 1929, un compte rendu très complet du premier volume du *Journal de l'abbé de Véri*, qui venait de paraître, a fait connaître l'intérêt de cette publication et a fourni, sur l'auteur du Journal en question, des renseignements auxquels j'aurai peu à ajouter. Il me suffira de rappeler que, si l'abbé de Véri, plus « homme de Cour qu'homme d'Église », comme on l'a observé, n'a jamais occupé les hautes charges auxquelles il apparaissait destiné (il fut seulement auditeur de Rote durant dix ans [1762-1772] à Rome), son témoignage n'en a pas moins de valeur; car, ami intime de Maurepas, de Malesherbes et surtout de Turgot, fréquentant la plupart des hauts personnages de l'époque, il a reçu leurs confidences, leur a donné des conseils qui furent parfois suivis et a exercé, à différentes reprises, une influence réelle sur les affaires de l'État. Rentré chez lui, il consignait avec soin le résumé de ses conversations ainsi que ses réflexions sur ce qu'il avait vu et entendu : c'est ainsi que son Journal est une précieuse source d'information pour l'histoire des dernières années de l'ancien régime.

Le rôle exercé d'une façon occulte par l'abbé de Véri durant une bonne partie du règne de Louis XVI n'avait pas échappé à ses contemporains. Nous le trouvons indiqué dans plusieurs correspondances de l'époque et, depuis, des historiens, tels que Michelet, l'avaient signalé dans leurs écrits, mais c'est seulement en 1866 que M. de Larcy, ayant eu communication du manuscrit de Véri par mon oncle le marquis des Isnards-Suze, arrière-petit-neveu de l'auteur, en révéla l'existence dans une étude sur *Louis XVI et Turgot* publiée par le *Correspondant*. Par la suite, le regretté marquis de Ségur y a puisé d'utiles documents pour son ouvrage *Au couchant de la Monarchie*.

Devenu, à mon tour, possesseur de ce qui reste du précieux manuscrit (40 cahiers sur 277 ont malheureusement disparu), j'en ai commencé la publication avec un volume paru à la librairie Tallandier et préfacé par l'éminent historien de la Cour de Versailles, M. Pierre de Nolhac qui m'avait encouragé dans cette entreprise. C'est du

deuxième volume, actuellement sous presse, que j'extrais, pour la *Revue de Paris*, les fragments qu'on va lire. Le premier de ces extraits porte la date du 16 août 1778, alors que la France, six mois après avoir reconnu l'indépendance des États-Unis, venait de se lancer dans une guerre contre l'Angleterre. Nos gouvernants avaient longtemps hésité avant d'en venir là : Turgot, malgré ses sympathies pour les *insurgents*, estimait, non sans raison, que les réformes intérieures du pays primaient tout ; il était, en outre, effrayé des dépenses formidables que nécessiterait la guerre dans un moment où le Trésor était si obéré[1].

Necker, venu après Turgot, était du même avis. Maurepas craignait, avant tout, de compromettre le repos de ses vieux jours. Quant à Louis XVI, il n'aimait pas les Anglais, mais, d'humeur pacifique, il avait quelque scrupule à les attaquer sans raison plausible et jugeait, d'ailleurs, que ce n'était pas au roi de France à encourager des sujets révoltés contre leur souverain. Sans doute il aurait répondu

1. « C'est cette malheureuse reconnaissance des États-Unis, a écrit le comte de Saint-Priest, qui nous a perdus, par les effroyables dépenses de la guerre avec l'Angleterre, qui en était l'inévitable suite. J'ai assisté au Conseil royal des finances pour la clôture des dépenses de deux années de cette guerre ; chacune d'elles se portait à plus de douze cents millions. Quand, sur cette somme totale, il n'y en aurait que six cents à attribuer à la guerre d'Amérique, ce serait, en cinq années, trois milliards, ce que je ne crois pas toutefois avoir été si loin, mais ce qui a suffi à former le fameux déficit qui a amené l'assemblée des notables et celle des États Généraux à la suite et, en dernier ressort, la ruine de la France. » *(Mémoires du comte de Saint-Priest*, publiés par le baron de Barante.)

Madame de Staël elle-même a écrit que « Louis XVI eut tort de se mêler de la guerre entre l'Amérique et l'Angleterre, quoique l'indépendance des États-Unis fût désirée par toutes les âmes généreuses. Les principes de la monarchie française ne permettaient pas d'encourager ce qui devait être considéré comme une révolte d'après ces mêmes principes. Tous les Français qui servirent avec le général Washington revinrent pénétrés d'un enthousiasme de liberté qui devait leur rendre difficile de retourner tranquillement à la cour de Versailles, sans rien souhaiter de plus que l'honneur d'y être admis ».

Soulavie a constaté, de son côté, « que le plus grand nombre de ces gentilshommes démocrates qui, en 1789, proposèrent la déclaration des droits, abolirent les privilèges, détruisirent les fondements de l'antique royauté, avaient fait aux États-Unis leurs études révolutionnaires ». (*Mémoires sur le règne de Louis XVI.*)

Citons encore ces lignes prophétiques tracées par le duc de Croÿ au lendemain de « l'étonnante présentation de Franklin à Versailles : c'était un coup cruel porté à l'Angleterre et *peut-être la création d'un pays plus vaste que le nôtre et qui pourrait un jour subjuguer l'Europe.* On ne peut se dissimuler que cela avait bien son vilain côté : reconnaître des révoltés qui n'étaient pas encore tout à fait libres, les reconnaître les premiers, quel exemple! et contre une nation avec qui on n'était pas encore en guerre, et à qui on n'avait sujet de la déclarer que parce qu'elle était dans l'embarras, et, de plus, le risque d'établir, les premiers, une puissance qui devait être si formidable un jour! » (*Journal du duc de Croÿ* 1718-1784).

comme son beau-frère Joseph II, interrogé sur ce point : « Mon métier à moi est d'être royaliste. »

Seuls, parmi les ministres, Vergennes et Sartine se montraient favorables au mouvement qui emportait presque toute la nation enflammée pour la cause des *insurgents* et par la soif de prendre une revanche sur l'ennemi qui nous avait enlevé nos colonies et imposé l'humiliant traité de 1763.

Louis XVI et « le Mentor » (Maurepas) étaient d'avis de temporiser encore, quand l'attaque inopinée, dans les eaux de la Manche, de notre frégate la *Belle Poule* par la frégate britannique l'*Aréthuse* mit un terme aux hésitations. De même que le Roi, Maurepas « fut emporté par le torrent ». « Je fus surpris, écrivait Véri au début de juillet 1778, du ton hostile dont M. de Maurepas me parla de l'Angleterre : il n'est plus temps de temporiser, disait-il, il faut profiter du moment favorable pour affaiblir cette puissance ennemie! »

Aurions-nous l'Espagne avec nous? Cela paraissait douteux. Déjà, quelques mois auparavant, Véri avait écrit dans son Journal : « Le roi d'Espagne s'éloigne fort de cette chaleur qu'il montrait, il y a deux ans, contre les Anglais. Il continue à mêler des motifs de conscience dans son refroidissement, en disant qu'il ne peut avec justice attaquer ceux qui ne lui font aucun tort, et on continue à soupçonner que le moine son confesseur est gagné par l'Angleterre. »

Nous verrons, dans les pages suivantes, qu'au début d'août 1778 la Cour d'Espagne ne se montrait nullement désireuse de nous assister dans cette guerre et qu'elle formait des plans chimériques tout différents des nôtres.

La fin de l'entretien de Véri avec Maurepas se rapporte à l'affaire de la succession de Bavière qui préoccupait alors les esprits. Nous la résumerons en quelques lignes.

L'Électeur de Bavière Maximilien-Joseph, dernier rejeton en ligne directe des Wittelsbach, étant mort le 30 décembre 1777, l'empereur Joseph, tout en prenant le deuil pour trois semaines et quatre jours, manifesta sa joie par ce cri : « Quel coup pour arrondir l'Empire! » En vertu d'anciens droits (« peu constatés et surannés », avouait Marie-Thérèse), il décida le principal héritier, le faible Charles-Théodore, Électeur palatin, à céder les deux tiers de ses États à l'Autriche et il fit occuper la Basse Bavière par ses troupes. L'empereur savait bien que la Prusse chercherait à lui barrer la route, mais il comptait sur l'alliance française et sur sa sœur pour le soutenir. Cependant Louis XVI, d'ailleurs encouragé par Vergennes et Maurepas, montra dans cette circonstance une fermeté qui ne lui était pas habituelle. Comme Marie-Antoinette, stylée par Joseph et par Mercy, représentait vivement au Roi « le danger d'un refroidissement dans l'alliance », le Roi lui répondit : « C'est l'ambition de vos parents qui a tout perdu : ils ont commencé par la Pologne, maintenant la Bavière fera le second tour. — Mais, continua la Reine, vous ne pouvez pas nier, Monsieur, que vous étiez informé et d'accord sur cette affaire? —

Si peu d'accord, répondit le Roi, que l'on vient de donner ordre aux ministres français de faire connaître à toutes les cours où ils se trouvent que le démembrement de la Bavière se fait contre notre gré et que nous le désapprouvons. » (Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse, 18 février 1778). Frédéric II, ayant pris les armes à cette date, envahit la Bohême et obligea les Autrichiens à reculer. La France, d'accord avec Catherine de Russie, offrit alors sa médiation pour rétablir la paix entre les belligérants et réduire à une mince bande de territoire les prétentions de l'empereur (Paix de Teschen, 13 mai 1779).

L'abbé de Véri confirme, à plusieurs reprises, dans son Journal, ce que nous savions, par la correspondance de Mercy, touchant la pression exercée par l'empereur et par le chancelier Kaunitz sur Marie-Antoinette pour que son influence auprès du roi s'employât en faveur des ambitions de l'Autriche, mais, tandis que Joseph gourmandait sa sœur de n'avoir pas apporté assez de zèle dans cette affaire, le public français accusait injustement la Reine d'avoir voulu sacrifier la France à l'Autriche. Dès lors l'épithète flétrissante d'*Autrichienne* fut toujours accolée au nom de Marie-Antoinette.

BARON JEHAN DE WITTE

6 *août* 1778.

Je sors d'une conversation avec M. de Maurepas dont je vais donner le précis parce qu'elle roula sur les principaux points de la situation politique de l'Europe. J'y avais appris d'abord que les lettres dernières de l'Espagne ne répondaient nullement aux espérances que j'avais vu concevoir à M. de Maurepas dans le mois de juin. Je ne fus point étonné de cela, car je savais de la veille, avant de le voir, les résolutions précises du conseil de Madrid.

— On est venu me voir, — dis-je à M. de Maurepas, — avant que je vinsse à Versailles. On m'a dit que je pouvais vous certifier que constamment jusqu'au 17 juillet, date des dernières lettres, la certitude est arrivée à Paris que la cour d'Espagne ne prendrait point parti pour la France. On ne sait pas si elle vous amuse, vous ou les Anglais, ni ce qu'elle veut par les réponses vagues d'amitié qu'elle vous fait. Mais certainement elle ne veut pas se conformer à vos plans. — Mais quel est donc son projet, car elle arme toujours? — Absurde quant au but, — lui dis-je, — voilà ce qu'on m'a dit. Mais on n'a pas voulu s'ouvrir davantage. On m'a promis de me dire un jour ses idées bizarres et peut-être les moyens

d'intrigue qui les inspirent. Car l'Espagne veut la guerre puisqu'elle arme fortement. Elle veut probablement forcer la France, l'Angleterre et l'Amérique à accepter les plans qu'elle s'est formés. Elle fait même des préparatifs considérables à Séville pour un siège. Voilà ce qu'on m'a ajouté.

— Nous savons ces préparatifs, — me dit M. de Maurepas, — et nous lui croyons le projet de prendre Gibraltar, puisqu'elle a voulu notre acquiescement. Comme Espagne, je ne m'épuiserais pas à cet objet. Comme France, je l'aime mieux entre les mains de l'Angleterre que de l'Espagne; mais ce n'est pas au point d'y mettre le moindre obstacle de notre part. Je ne trouve pas extraordinaire que l'Espagne ne voie pas avec plaisir la grande élévation des États-Unis. Mais pourquoi leur a-t-elle fourni des secours d'argent? Pourquoi nous pressait-elle si fort les années précédentes de combattre l'Angleterre? Les branches de la Maison de Bourbon sont les seaux du puits, à ce que dit plaisamment l'ambassadeur d'Espagne : l'un descend quand l'autre monte. Ci-devant l'Espagne s'impatientait de nos lenteurs. Actuellement c'est nous qui nous plaignons des siennes. Ses combats de mer nous mettent dans le cas de requérir authentiquement les secours stipulés par le pacte de famille. Mais je ne serais pas d'avis d'en faire la réquisition formelle. Je me bornerai à en faire parler dans les conversations de nos ambassadeurs.

» Le Roi m'a dit de lui-même ce matin qu'il fallait désormais faire tous nos arrangements de paix et de guerre avec l'Angleterre et l'Amérique sans l'Espagne. Le concert avec cette Cour étant impossible, il nous sera peut-être utile que ce soit elle-même qui commence à délier les nœuds du pacte de famille. Nous pourrions en être un jour embarrassés avec ses idées bizarres, et je suis bien aise qu'elle me donne l'exemple. Je ne veux pas non plus, dans la circonstance actuelle, m'exposer à la nécessité de me brouiller avec elle, si elle refusait de remplir les conditions du pacte après une réquisition formelle.

— Je ne serais pas étonné, — lui dis-je, — dans les dispositions où elle est, qu'elle rompît le pacte plutôt que de renoncer à ses vues chimériques. N'est-ce pas une absurdité de vouloir à présent mettre des bornes à l'indépendance des

États-Unis d'Amérique? Si elle en a eu véritablement le projet et si elle s'y opiniâtre, elle va devenir l'ennemie de ces États. Ils en sont actuellement, après seulement trois ans de résistance, à n'avoir plus besoin d'aucune puissance d'Europe pour se maintenir indépendants. Moyennant le traité avec la France, ils sont délivrés des efforts actuels de la Grande-Bretagne et dans le cours de l'année ils acquerront une force nationale qui doit les mettre à l'abri de toute puissance extérieure. Peu de temps après, ils tourneront leur force contre les établissements espagnols d'Amérique, s'ils en ont le moindre prétexte. Vous persisterez à être leur allié naturel, peut-être même contre l'Espagne. Et je ne serais pas surpris que dans trois ans la France fît conjointement avec eux tout le commerce du Mexique et du Pérou.

— Peut-être bien, — dit M. de Maurepas, — et peut-être aussi tant mieux. C'est dans cette vue que je verrais sans peine le pacte de famille se dissoudre par la volonté de l'Espagne. La France en serait embarrassée dans ce cas-là, si elle avait requis aujourd'hui l'exécution[1].

— Il serait pourtant bien singulier dans l'histoire, — dis-je, — que, dans l'espace de trois ans, des provinces sujettes, éloignées et de peu d'importance, fussent devenues pour la France l'alliée la plus avantageuse et préférable à l'Angleterre, l'Espagne et l'Autriche. Car l'alliance avec la Cour de Vienne commence bien à chanceler. Le bruit qui s'est répandu d'une suspension d'armes entre la Prusse et l'Autriche est-il vrai?

— Les gazettes et les lettres d'Allemagne le disent; mais nous n'en savons rien au conseil. Nous savons seulement, comme tout le monde, que l'Impératrice-Reine a fait partir subitement M. Thugut pour aller faire des propositions au roi de Prusse, sans en avoir prévenu ni le Roi, ni son fils l'Empereur qui est à la tête des troupes. Nous savons, par la voie des informations secrètes, qu'elle a eu des scrupules après

1. Quelque temps auparavant (30 avril) Maurepas avait dit à Véri : « Je voudrais inspirer cette maxime au Roi : *Ami de tout le monde, allié de personne*. Si j'avais dix ans de ministère devant moi, je viendrais à bout d'effacer les noms de pacte de famille et de tout autre traité d'alliance perpétuelle. La France doit se suffire à elle-même. Dans le cas actuel, je vois l'Espagne plus embarrassante qu'utile. »

la publication du manifeste du roi de Prusse et de la pièce authentique par laquelle Albert, duc d'Autriche, renonce à l'investiture de Sigismond de 1426, laquelle investiture est le titre principal que la cour de Vienne fait valoir. L'impératrice a consulté son confesseur sur la justice de cette guerre-ci. Le confesseur lui en a déclaré net l'injustice et sur-le-champ elle a fait partir M. Thugut. Nous verrons ce que cela produira et ce que l'empereur en pensera. La pièce découverte est forte et le Roi la lisant l'autre jour : *Oh! pour ce titre-là, dit-il, Vienne sera bien embarrassée d'y répondre*[1].

» Je voudrais, — continua M. de Maurepas, — que le Roi parlât de même à sa femme. Mais si jamais il faiblit là-dessus, ce ne sera sûrement pas avec mon consentement, et je partirai sur-le-champ.

— Je viendrai, — lui dis-je, — vous donner la main en ce cas pour hâter votre départ du ministère. La Cour de Vienne vous verrait partir sans peine, car elle se plaint vivement que vos déclarations en Allemagne ont diminué son crédit.

— Pourquoi nous y a-t-elle forcés elle-même, — répondit-il, — en publiant partout que son traité avec l'Électeur palatin était concerté avec nous? Pourquoi ses ministres nous le disent-ils à nous-mêmes?

» Il est très vrai qu'au mois de mars 1777 elle nous demanda conseil si elle ferait avec l'Électeur palatin une convention éventuelle sur la succession de Bavière. Nous lui dîmes qu'elle ferait bien si toutes les parties intéressées s'accordaient; nous lui demandâmes ensuite, en vertu de notre alliance, de nous faire part de ses titres et de l'étendue de ses prétentions. A cela jamais de réponse. Le silence a duré jusqu'à la connaissance qu'elle nous donna du traité qu'elle avait fait le 3 janvier 1778, on peut dire par surprise et par menace,

1. « Au moment où l'affaire de Bavière fut engagée, Marie-Thérèse ne partageait ni l'allégresse ni les illusions de son fils. Elle vieillissait entourée de casuistes, de confesseurs et de directeurs de conscience, tourmentée de remords au souvenir des iniquités commises dans l'affaire de Pologne, assaillie de terreurs à l'idée que, peut-être, elle verrait couler de nouveau, avant de comparaître au tribunal suprême, un sang dont elle répondrait devant Dieu. Car elle avait, du premier jour, trop nettement aperçu les complications, les dangers que provoqueraient inévitablement la politique téméraire de Joseph ». (Marquis de Ségur, *Au couchant de la Monarchie*, t. II.)

avec le ministre de l'Électeur palatin. Elle fait ensuite valoir des droits qui contrarient les lois d'Allemagne et qui en révoltent les esprits. Elle les appuie sur des titres absurdes, dont le principal a été révoqué par un subséquent qu'elle avait dans ses propres archives. Car ce recès ou renonciation du duc Albert de 1429 nous est venu des archives mêmes de Vienne. Le roi de Prusse publie que ce titre a été trouvé dans les archives de Neubourg; mais le fait secret est que l'argent l'a fait sortir de celles de Vienne.

» Voilà donc la preuve d'une mauvaise foi de cette cour. Elle y ajoute une autre qui nous compromet avec l'Empire, en disant que nous avons conseillé le partage de la succession de Bavière, faisant entendre que nous le soutiendrions. Le conseil du Roi ne pouvait pas se taire sur cette imputation et, pour ne pas se discréditer dans l'empire, il a dû notifier à la Diète et dans les cours d'Allemagne, qu'il n'avait aucune part à l'arrangement du partage de la Bavière. Il devait encore rassurer les princes de l'Empire en leur déclarant que si ce partage produisait la guerre, il ne croyait pas que ce fût le cas de devoir les secours stipulés dans le traité d'alliance avec l'Autriche.

» Ce qui m'étonne le plus au reste, c'est l'erreur politique dans laquelle la sagesse de M. de Kaunitz vient échouer par un effet de hauteur ou par complaisance pour les opinions de l'empereur. Il a cru que le roi de Prusse était le même qu'anciennement et qu'en lui faisant sa part comme en Pologne le prince laisserait faire la sienne à l'Autriche. En conséquence on lui a offert la Lusace pour son arrondissement, en lui proposant de donner en échange à la Saxe les margraviats d'Anspach et de Baireuth, dont la succession primogénitale ne serait pas disputée à la Maison de Brandebourg par l'empereur, comme la cour de Vienne prétend le pouvoir faire.

» M. de Kaunitz n'a pas senti que le roi de Prusse âgé pensait différemment du roi de Prusse jeune. Dans sa jeunesse, il voulait acquérir du terrain et former une puissance. Il veut aujourd'hui la consolider pour sa maison et, incertain des talents de son héritier, il veut lui transmettre le rôle de chef de la ligue protestante, et de défenseur des princes de l'Empire

contre les usurpations de l'Autriche. Il avait écouté la proposition de la Lusace en échange des margraviats, en vue de l'arrondissement, quoiqu'il y perdît du revenu. Mais la cour de Saxe lui en ayant montré quelque répugnance par cette même raison de la proximité, il s'en est désisté sur-le-champ : « Gardez la Lusace, a-t-il dit; dès qu'elle vous tient au cœur, » je n'en veux plus. Je ne crains pas les menaces de l'empereur » lorsqu'il s'agira de réunir les margraviats à ma branche aînée » et je ne me soucie nullement d'y avoir son acquiescement. »

» Si M. de Kaunitz avait pénétré cette nouvelle pensée du roi de Prusse, il n'aurait pas engagé une querelle que la hauteur lui a fait soutenir. Il ne cesse de dire dans ses plaidoyers qu'il n'appartient pas à un prince particulier de l'Empire de se mêler des affaires des autres princes qui ne réclament pas son intervention et de s'ériger en juge dans l'Empire. Il dit que l'Électeur palatin, le principal intéressé, ne se plaint pas du partage. La Reine me le disait aussi l'autre jour : « Madame, — lui dis-je, — ne faisons pas tant valoir ce silence. » C'est nous qui en sommes la cause. Et si nous voulons laisser » agir le Palatin, ce silence cessera bientôt. »

» Je sais, — continua M. de Maurepas, — que la cour de Vienne est mécontente de nous. Je sais même qu'elle veut faire la paix sans nous. Mais le roi de Prusse ne le voudra pas. Et, sans que nous le lui demandions, il voudra nous en faire part.

— Il jouera son jeu, — dis-je, — dans la vue de faire revivre son ancienne alliance et d'anéantir celle du traité de Versailles avec Vienne.

Je vais mêler aux événements militaires et politiques le précis d'un plan nouveau d'administration intérieure que M. de Maurepas et M. Necker ont mis au jour. C'est l'établissement des assemblées provinciales pour la répartition des impôts et pour la confection des chemins. Ils ont imaginé d'en faire l'essai d'abord dans la province de Berri pour servir de modèle aux autres et pour mieux connaître par l'épreuve les avantages ou les inconvénients d'une administration provinciale[1].

1. « Le Berri, province justement regardée comme une des plus pauvres et

L'arrêt qui l'établit dans le Berri est précédé d'un préambule dont les motifs sont bons et judicieux à travers le style un peu obscur et précieux de M. Necker. On y voit que, s'il a le désir de la célébrité, c'est en partie en faisant de bonnes choses. Il doit faire un relevé de tout ce que la province paie au Trésor royal et dire aux députés de l'assemblée : « Voilà les sommes qu'il faut verser au Trésor royal; faites-en la répartition de la manière que vous imaginerez la moins onéreuse au peuple. »

L'arrêt du Conseil n'énonce que le fondement de l'administration, comme le nombre des députés, leur choix, et quelques autres articles à régler dès à présent. Le reste est remis aux délibérations de l'assemblée et à l'approbation que le Roi en fera.

L'idée de former des États dans toutes les provinces a toujours été regardée comme une barrière au pouvoir monarchique. Et dans le moment où M. Turgot et M. de Malesherbes furent appelés au ministère, on se flatta qu'ils réaliseraient les idées populaires qu'on leur supposait. Ils avaient effectivement l'un et l'autre la pensée d'établir une administration municipale. Mais la crainte de trop révolter les idées de la cour et d'être trop tôt réputés novateurs leur avait fait différer leurs plans. Ils ne s'étaient pas même pressés de se communiquer mutuellement leurs idées pour les combiner; et leur sortie du ministère avait fait oublier à la nation l'illusion de cette administration désirée.

Deux ans après, au milieu des troubles militaires et politiques, le public a vu paraître avec surprise un projet d'administration municipale à laquelle il ne s'attendait plus. Plusieurs ont dit : « Voilà pourtant les idées de M. Turgot auxquelles on revient après l'avoir renvoyé. »

Cette surprise du public a fait chercher des causes extraordinaires. J'y ai été trompé moi aussi. Mais, quand j'ai eu l'occasion d'en parler avec les auteurs, j'ai vu qu'il ne fallait chercher de motifs que dans la marche simple de la pure vérité. Le calme étant revenu dans tous les esprits, après avoir été fort agités dans le temps de M. Turgot sur ce qu'on

des plus malheureuses, avait été choisi exprès pour faire l'essai du nouveau système ». (Voir L. de Lavergne, *Les Assemblées provinciales sous Louis XVI*, 1863).

appelait nouveauté, M. Necker a senti qu'une pareille administration était plus utile aux contribuables, plus paisible pour le peuple et moins incommode au ministre des Finances qui se trouve écrasé par la foule des réclamations particulières. Il a communiqué ses idées à M. de Maurepas qui sentait pour sa part, du chef du conseil des finances, l'impossibilité physique qu'un seul homme puisse supporter le poids énorme et embarrassant de la Finance. Ils en ont formé les plans dans le silence, sans les donner à discuter d'avance dans les cercles de Paris. Et le public étonné a vu paraître l'arrêt du conseil sans s'en être douté la veille.

— Eh bien, — dis-je à M. Turgot, — voilà vos idées que vous n'osiez pas mettre encore au jour réalisées par des gens que nous y croyions bien opposés. Tout cela passe sans difficulté[1].

— Elles auraient passé de même de mon temps, si l'on n'avait pas voulu à Versailles y faire naître des difficultés. Mais ce n'était pas la crainte seule des obstacles qui m'avait fermé la bouche sur l'idée des États ou assemblées provinciales. Une raison plus forte m'arrêtait : quelque frein qu'on puisse mettre dans le début à ces assemblées, il n'est pas douteux qu'avec le temps elles acquerront, par leur établissement dans chaque province et par la possibilité de leur intelligence entre elles, un degré de force qui altérera sûrement la constitution monarchique qui existe à présent. Comme citoyen, j'en étais fort aise; mais, agissant comme ministre du Roi, je me faisais scrupule de me servir de sa confiance pour faire tort à l'étendue de son autorité. Ce n'est pas que je n'en eusse le dessein; mais je voulais attendre que le Roi eût plus d'âge, d'expérience et de maturité pour juger par lui-même et non par les lumières d'autrui. Je voulais lui donner le temps de s'instruire et de se convaincre par ses propres réflexions du sacrifice qu'il lui convenait de faire d'une portion de son pouvoir pour remplir les idées de la justice qu'il doit à son peuple.

1. L'abbé de Véri, inconsolable de la disgrâce de Turgot, qu'il avait fait arriver au contrôle des Finances, en 1775, est heureux de montrer que les idées de son ami ont fini par prévaloir et que Necker en revient au programme de Turgot.

» Je ne voulais point porter le renom d'avoir abusé de sa jeunesse et de son inexpérience en lui arrachant de pareils sacrifices. Je me permettais sans peine toutes les nouveautés qui étaient utiles à la société et ne nuisaient pas à l'autorité royale. Mais la nouveauté présente, si elle est suivie, peut arriver au point de changer la constitution monarchique. Trente assemblées de provinces peuvent facilement s'entendre dans des temps de trouble, de faiblesse et de minorité. Elles peuvent former en un instant un congrès comme en Amérique qui ait la force de toute la nation. Pour peu que des corps militaires se dégoûtent alors du monarque, voilà la guerre civile légitimée et les principes républicains mis à la place de la constitution monarchique.

» Aussi mes plans n'étaient point d'avoir, dans chaque province, une assemblée unique. Bien moins encore de la former avec la séparation des trois ordres de la noblesse, du clergé et du tiers-état. Je minutais une forme d'administration municipale, dans des petits arrondissements de vingt, trente ou quarante paroisses tout au plus. Je n'y admettais aucune distinction de rang et d'ordre. La seule qualité de propriétaire de fonds y était énoncée et j'en écartais toute idée de privilège de corps et d'association d'ordres. Je les bornais à la pure répartition des impôts établis par le Roi, aux jugements des procès d'administration locale, aux améliorations propres à un canton et aux chemins. Je laissais toujours au gouvernement la décision des intérêts communs à la nation : la paix, la guerre, les lois et la quotité des contributions publiques. En multipliant si fort les assemblées et en leur donnant si peu d'importance, je ne craignais pas les influences fâcheuses que l'autorité royale peut en éprouver. »

18 *décembre* 1778.

Pendant que toute l'Europe est en guerre ou paraît s'y préparer, la Suède et le Danemark ne paraissent pas y devoir prendre part. Le Danois vit en paix sous la direction de la mère et du frère du Roi; leurs petites vues d'administration ne sont pas fort supérieures à l'espèce d'imbécillité du monarque lui-même Christian VII.

En Suède, Gustave III assemble sa Diète six ans après

celle dont il dissipa la domination. Il en dicte les lois, il en nomme lui-même les orateurs... La naissance d'un héritier, au commencement de la Diète, lui donne une occasion de développer ce que les grâces de l'éloquence et d'un bon cœur peuvent prêter au discours. C'est un événement ordinaire qui fournit peu pour la curiosité du lecteur politique, mais un amateur d'anecdotes y mettra plus d'intérêt par les circonstances particulières de cette naissance.

L'opinion sourde de bien des gens de Stockolm est que Gustave III ne saurait avoir des enfants; que cependant il en désire pour son intérêt et que lui-même a favorisé son écuyer pour le remplacer auprès de sa femme. Le lecteur sent bien qu'on ne peut avoir aucune certitude sur de pareils faits. Ainsi je n'ai garde de les garantir; je me borne à dire que ces bruits ont été assez forts pour les faire mander par les ministres étrangers à leurs cours avec le soupçon que le frère même de Gustave III les autorisait.

Cette dépêche a été lue au conseil de Versailles dans le temps où les bruits populaires de Paris, bien moins fondés encore que ceux de Suède, attribuaient au premier écuyer l'enfant dont la Reine va bientôt accoucher[1]. Les membres du Conseil que cette lecture inattendue surprit en pareille circonstance ne purent s'empêcher de regarder le Roi. Ils virent par la manière gaie dont il plaisanta sur la nouvelle, combien il était loin du mauvais bruit qui courait à Paris et à Versailles.

1. Il s'agit ici du duc de Coigny (1737-1821) qui était, en réalité, grand écuyer (le premier écuyer était le prince de Lambesc) et qui, simplement parce qu'il faisait partie de ce qu'on appelait « la petite société de la Reine », fut signalé par la malignité publique comme ayant obtenu les faveurs de Marie-Antoinette. « Le beau Dillon » et bien d'autres encore furent désignés aussi comme étant les favoris de la Reine, « à qui, si elle en avait eu un véritable, on n'en eût pas donné tant », observe avec raison M. de Lescure.

Est-il besoin, d'ailleurs, de rappeler ce fait, alors ignoré du public, mais bien connu aujourd'hui (surtout depuis la publication de la correspondance de Mercy-Argenteau avec Marie-Thérèse), à savoir que Louis XVI ne se décida qu'à la fin de 1777, sur les conseils et après la visite de son beau-frère Joseph II, à se prêter à la petite opération chirurgicale qui lui permit d'exercer enfin, après sept ans d'union platonique, ses droits et ses devoirs d'époux?

Déjà madame Campan avait raconté (*Mémoires*, t. I, p. 187) : « Dans les derniers mois de 1777, la reine, étant seule dans ses cabinets, nous fit appeler, mon beau-frère et moi, et nous présentant sa main à baiser, nous dit que, nous

On l'a vu jouir avec édification du sentiment paternel le jour que la Reine ne lui donna qu'une fille, contre le désir naturel qu'il devait avoir d'un garçon.

Cette naissance, arrivée le 19 décembre, a détruit absolument les bruits injurieux à l'honneur de la Reine. Les critiques les plus méchants, qui avaient observé les jours et les heures des visites secrètes du Roi, ont reconnu que les temps physiques ont trop bien combiné pour conserver le moindre soupçon. Cette couche mit la Reine dans un grand danger pendant quelques minutes. Une révolution subite du sang lui fit perdre connaissance pendant une heure. Le sang sortait déjà par la bouche et par le nez; et l'on présume qu'elle en aurait été étouffée très promptement, si l'on n'avait pas vite prévenu le danger par une saignée du pied très abondante. La connaissance ne revint que longtemps après la saignée.

Si je voulais parler le langage des habitants de Versailles où je me trouve aujourd'hui et celui des papiers qui circulent ouvertement, je dirais que le bonheur de la France eût été que cette fille fût un garçon. Sûrement le désir de la Reine et du Roi eût été tel ainsi que celui de quelques autres individus guidés par leur intérêt personnel. Mais le langage de ceux qui ont pu parler en liberté n'a pas été le même. Il existe déjà plusieurs têtes de princes, parmi lesquelles la succession est décidée sans donner prise aux prétentions de la branche d'Espagne...

J'appris cette naissance sur la route de Paris par des

regardant l'un et l'autre comme des gens bien occupés de son bonheur, elle voulait recevoir nos compliments; qu'enfin elle était reine de France et qu'elle espérait bientôt avoir des enfants; qu'elle avait, jusqu'à ce moment, su cacher ses peines, mais qu'en secret elle avait versé bien des pleurs.

» Nous avons calculé qu'elle accoucha de Madame, fille du Roi, un an juste après la confidence qu'elle avait daigné nous faire. *Le bruit de cette union tant retardée ne se répandit pas dans le public.* »

De son côté, le marquis de Valfon a raconté dans ses *Souvenirs*, à propos de la visite de Joseph II à Versailles : « Devant Madame Elisabeth, Marie-Antoinette plaisante « sur ce qu'elle vient d'être grand fille », et Joseph II lui réplique qu'il vaudrait bien mieux que le Roi fût grand « garçon ». La jeune princesse rougit, mais personne ne saurait s'étonner d'une liberté de conversation poussée jusqu'aux détails, puisque le goût du temps le voulait ainsi ». (Voir Boutry, *Autour de Marie-Antoinette.*)

courriers qu'on envoya de toutes parts à quarante lieues de distance pour défendre aux postes de donner des chevaux, pendant quatre jours, à tout courrier à cheval.

Un pareil ordre m'étonna, soit par la dépense assez déplacée de ces courriers, soit par la gêne inutile que cette défense devait donner aux voyageurs. J'en ai demandé la cause ici. Elle n'est autre que pour que personne ne prévînt le domestique que M. de Vergennes devait envoyer à Vienne porter cette nouvelle. Il est vrai que cet ordre fut suggéré par M. d'Ogny, intendant de la Poste, qui, ayant fouillé dans les registres de la poste, trouva que pareille défense avait été usitée dans la naissance des dauphins.

... Le Roi et la Reine ont eu la pensée raisonnable de supprimer les harangues pour leurs enfants jusqu'à un âge avancé. Mais le courage commence à faiblir, dans le moment où j'écris, pour en donner l'ordre à madame de Guéménée, la gouvernante des enfants de France. La Reine disait ce matin : « C'est le Roi, et non pas moi, qui doit donner cet ordre. » Le Roi de son côté a dit : « Je ferai dire aux corps de ne pas haranguer mon enfant. » Il croit éluder par là les obstacles et les remontrances de la gouvernante à laquelle il n'ose pas signifier sa volonté...

J'ignore si M. de Maurepas a été consulté par le Roi sur ce point. J'avais auprès de lui d'autres objets de curiosité plus importants.

Je savais, avant de le voir, que le conseil d'Espagne diminuait, au lieu d'augmenter, en bonne volonté pour la France, au milieu des menaces les plus apparentes contre l'Angleterre. Il ne parle à notre cour que d'écraser la puissance anglaise, lorsque le moment en sera venu; et notre Conseil, sans cesse épris de cet espoir, continue à former ses plans et ses négociations sur la base de cette union... Le Roi, que je croyais, par mes relations, disposé lui seul à seconder la France, n'en avait pas l'intention. Un témoin oculaire d'une lettre écrite de sa propre main à sa fille la grande-duchesse de Toscane, m'en a dit ce matin le contenu : « Je ne m'engagerai pas, dit à peu près la lettre, dans la guerre. Je suis trop vieux; je me souviens de la Havane et je n'ai pas confiance au ministère de France. » Il faut se rappeler la fin de la guerre

dernière en 1762 pour comprendre ce ressouvenir du Roi sur la Havane.

Mon désir, contraire au cri commun de Versailles et de Paris, est que l'union de la France et de l'Espagne n'ait pas lieu. Je n'en espère aucun succès, vu le caractère des deux nations, pour le concert des plans militaires et des plans de négociations...

Je vois que M. de Maurepas ne désespère pas de la paix. Il s'en remet à la médiation de l'Espagne. Quatre courriers dépêchés de Madrid en très peu de jours par l'ambassadeur d'Angleterre ont cette médiation pour motif, à ce qu'il m'a dit. J'eusse mieux aimé qu'il m'eût dit que, vu les incertitudes de la Cour de Madrid, il ne la regardait plus dans la querelle présente avec l'Angleterre que comme toute autre Cour de l'Europe.

Un autre point de sa politique m'a encore plus affligé. On m'avait assuré à Paris que c'était par le ministère de notre Cour que la Porte avait ouvert la navigation de la mer Noire aux Russes qui en étaient toujours exclus, malgré le dernier traité, et qu'elle avait laissé tranquille le Khan de Crimée choisi par les intrigues de la Russie. On m'avait encore dit que c'était à notre instigation que la Russie avait fait à Vienne la déclaration dont j'ai rendu compte en faveur du roi de Prusse. Voulant éclairer ce fait, j'ai trouvé plus de réserve que sur les autres points. Mais j'ai reconnu par ces mêmes réserves et par d'autres aveux que le fait est vrai. On croit que ce moyen est le seul pour réduire la cour de Vienne à faire la paix. On croit toujours que l'impératrice Marie-Thérèse la veut sincèrement et que son fils seul s'y oppose : on croit savoir, en outre, que cette déclaration de la Russie a atterré l'Empereur. Tout cela peut être; et la paix peut encore en être le produit. Mais quelle blessure profonde contre la France dans le cœur autrichien, lorsque la vérité sera connue, n'en doit-il pas résulter!

J'approuvais fort qu'on refusât les secours demandés par la Cour de Vienne parce que ce n'était pas le cas de l'alliance de 1756. Mais susciter un ennemi à son allié! Je n'y verrais point d'excuse. Si les ministres français se sont permis cette manœuvre politique, on ne peut plus regarder comme

une intrigue de cour la haine que la Reine pourra concevoir contre eux. Ils se la seront attirée. Le Roi continue toutefois à avoir sa confiance franche et gaie dans M. de Maurepas et la Reine le traite avec plus d'égards que dans les premières années de son ministère.

25 *janvier* 1779.

Nous augurons bien d'une expédition contre les établissements anglais de la côte d'Afrique pour laquelle M. de Sartine a fait partir des vaisseaux, il y a cinq ou six semaines. Les notions qu'il avait déjà de la facilité qu'il y aurait à les enlever lui furent confirmées par la prise d'un bâtiment anglais qui venait du Sénégal. M. Ducasson, capitaine de l'armateur français, eut l'adresse d'empêcher que l'Anglais jetât ses papiers à la mer. Il eut aussi la noble générosité de ne pas vouloir accepter la rançon que le capitaine anglais offrait pour une valeur beaucoup plus forte que la prise. Il soupçonna que les papiers étaient importants. Il ne se trompait pas. Le gouvernement y a trouvé la certitude du mauvais état de défense des établissements anglais et c'est ce qui accéléra les ordres déjà donnés pour l'expédition d'Afrique dont nous ne saurons le résultat que dans quelque mois. Le ministre n'a pas laissé sans récompense honorifique M. Ducasson, auquel il a donné le commandement d'un bâtiment du Roi et une épée de la part de Sa Majesté.

Si l'histoire avait beaucoup de traits pareils à raconter, elle serait une occupation bien douce à remplir. C'est avec un vrai plaisir que je vais raconter une réponse de M. d'Orvilliers au Roi dans l'audience qui a précédé son retour à Brest. M. de Maurepas et M. de Sartine y étaient présents.

Dans le cours de la conversation le Roi lui dit : « Il est fâcheux, après le combat d'Ouessant, que vous n'ayez pas cru pouvoir vous dispenser de rentrer à Brest. — Sur ce point-là, Sire, je suis seul coupable. J'ai eu tort. »[1]

1. La bataille navale d'Ouessant avait eu lieu le 27 juillet 1778 entre la flotte française commandée par l'amiral d'Orvilliers (assisté de du Chaffault et du duc de Chartres) et la flotte anglaise aux ordres de l'amiral Keppel. Le combat très vif resta indécis, mais les Anglais, considérant le résultat comme un échec, mirent en jugement l'amiral Keppel qui fut, d'ailleurs, acquitté et même porté ensuite en triomphe par la population.

On avait dit dans le public qu'une complaisance déplacée pour le duc de Chartres l'avait fait rentrer au port. Mais de quelque source que partît son erreur, son aveu est un trait bien noble dans un pays où je n'entends tous les jours que des inculpations rejetées sur les autres pour des malheurs dont on est soi-même la cause.

Dans cette même audience, le roi dit à M. d'Orvilliers : « Je ne m'attendais pas que les vaisseaux anglais à trois ponts étonnassent si fort mes officiers de marine. »

La masse énorme de ces trois ponts qui paraît si fort dominer sur les vaisseaux ordinaires avait en effet effrayé nos marins. Les Anglais en ont quelques-uns de ce calibre et je crois avoir entendu dire à M. de Sartine que, pour se conformer à l'esprit des marins, il en faisait aussi fabriquer. Il a mieux fait au reste en donnant à Brest plein pouvoir à M. d'Orvilliers dont il a éprouvé la sagesse, les talents et la simplicité, en le délivrant d'un prince de sang et de tout marin homme de cour, et en évitant tout conseil de guerre. Les prétextes ne lui en manquaient pourtant pas. Il s'est laissé entraîner à en permettre un dans lequel le coupable a été innocenté et, en conséquence, il a dû lui continuer son commandement. Quant aux autres faits qu'il aurait pu soumettre à une pareille procédure, il s'est borné à faire venir les coupables dans son cabinet et à les confronter avec les accusations. Comme ils n'ont pas pu se justifier, il leur a ôté leur commandement et la punition s'est arrêtée là.

La chaleur avec laquelle la procédure de Keppel est suivie pour et contre va mettre dans la nation et dans le corps de la marine anglaise une division sur laquelle notre ministère fonde des espérances. Un très grand nombre d'amiraux et de capitaines de vaisseaux sont occupés par cette procédure soit comme juges soit comme témoins. Ainsi l'inaction ou du moins la lenteur doit se faire sentir pendant quelques mois dans les armements maritimes.

Les gazettes ont publié ces jours derniers la liste des bâtiments militaires de la Grande-Bretagne, pris, brûlés, noyés ou échoués dans le cours de l'année 1778. Leur nombre est de trente et un de différentes grandeurs et la totalité des canons de ces bâtiments est de sept cent quatre-vingt-dix.

Il y a dans ce nombre quelques gros vaisseaux de ligne et plusieurs frégates. Les bâtiments de commerce et des corsaires ne sont pas compris dans cette liste.

Les pertes de la marine française sont très inférieures à ce nombre. Aucun gros vaisseau de ligne n'a été pris et aucun n'a été coulé bas. Si les cent millions et au delà que M. de Sartine demande à la finance lui sont accordés et ensuite bien employés, la marine française approchera de l'égalité et peut-être de la supériorité sur la marine anglaise.

L'Impératrice a écrit à la reine de France sa fille des plaintes contre M. de Maurepas et M. de Vergennes qui auraient pu lui faire avoir des conditions plus avantageuses. Je présume, sans le savoir positivement, ses sujets de plainte.

M. de Vergennes croyait, il y a quinze jours, avoir mis l'Espagne au pied du mur par un ultimatun auquel le conseil de Madrid devait prononcer nécessairement un *oui* ou un *non* précis. Des promesses vagues et magnifiques ont été, comme à l'ordinaire, la réponse qui en est venue.

Le change de la France avec l'Angleterre est si fort au désavantage de Paris que le Français qui veut envoyer à Londres cent francs est obligé d'en donner cent six, cent sept et cent neuf. Cette inégalité prodigieuse au-dessus du pair a de quoi surprendre dans un temps où la France ne paraît pas tirer des marchandises d'Angleterre ni devoir par conséquent y envoyer de l'argent en nature. J'en ai demandé la cause physique ou morale à des banqiers, à des commerçants, à des agents de change, à M. de Sartine, à M. de Vergennes et à M. de Maurepas. Tous sont également instruits et étonnés de l'inégalité prodigieuse du change. Ils en cherchent et n'en devinent pas non plus la vraie cause...

Le change même de France avec plusieurs autres places de l'Europe s'est soutenu au désavantage de la France. C'est ce qui ne se conçoit pas, avec la richesse intérieure dont nous sommes témoins oculaires depuis trois ou quatre ans...

La vue de la richesse nationale console le cœur français du dérangement soutenu de la finance publique et du peu d'espoir que laisse la cour actuelle d'un amendement dans le genre...

Avant-hier matin quelqu'un était présent à une discussion devant le Roi sur les réformes de M. de Saint-Germain dans les

gardes du corps. Le lecteur peut se rappeler qu'il y eut deux cent quarante gardes supprimés et par conséquent deux cent quarante chevaux, armures, habillements, etc.

Le résultat de cette réforme a été, disait-on, que la dépense est augmentée de plus de deux cent mille francs pour les quatre compagnies à cause des pensions de retraite données à tous les supprimés et aux officiers généraux qui ont quitté. On prétendait, en outre, que le nombre actuel des gardes réduit environ à douze cents n'était pas suffisant pour le service de la famille royale, et le ton général de cette discussion fut qu'il faudra bientôt rétablir les deux cent quarante gardes et surcharger le trésor royal de cette nouvelle dépense.

Je reconnus à ce qui me fut rapporté de cette discussion le ton de tous ceux que j'ai vu ci-devant et que je vois journellement tendre à leur ruine. Ils ont toujours à la bouche les mots d'*ordre*, *économie* et *retranchement*. Mais ils ont aussi toujours des motifs insurmontables pour la dépense qu'ils désirent dans le moment...

Tandis qu'on passe légèrement à Versailles sur les dépenses militaires, politiques et de fantaisie, pour le faste et les amusements de la cour, je vois disputer l'administrateur de la Finance avec le ministre de la Guerre pour l'augmentation des brigades de maréchaussée. Cet établissement si précieux pour la paix intérieure du royaume et pour la police parmi les citoyens est un des moins coûteux à l'État en même temps qu'il en est un des plus utiles. Les brigades, composées chacune de cinq cavaliers, sont répandues dans tout le royaume au nombre de neuf cents et ne vont pas à mille : de sorte qu'avec moins de cinq mille hommes toute la police et la force coactive sur vingt-quatre millions d'habitants est parfaitement bien dirigée.

Les cavaliers de la maréchaussée sont employés à tous les genres de lois coactives...

Voilà, je crois, l'un des objets de bien public pour lequel l'économie ne doit jamais avoir lieu. C'est cependant sur la somme de deux cent mille francs nécessaires à la création de soixante nouvelles brigades que j'ai entendu disputer et répugner à Versailles le même jour qu'on y passait assez légèrement sur l'augmentation de deux cent quarante gardes

du corps. L'inutilité de ceux-ci me paraissait aussi démontrée que l'utilité de ceux-là.

Je puis ajouter encore que la dépense des inutiles fastueux passera de beaucoup celle des cavaliers nécessaires à l'ordre public. Ceux-ci, pour leur personne et leur cheval, coûtent l'un dans l'autre de six à sept cents francs par tête et les gardes du corps à Versailles coûtent au moins le triple pour leur personne, leur cheval, leur logement et leur riche uniforme.

Toutes ces petites sources de déprédation ne partent pas d'un fonds mauvais dans ceux qui la laissent aller. Elles sont la suite d'un caractère faible qui ne peut pas résister au torrent de la mode, des opinions consacrées par l'usage et des insinuations perpétuelles de la part des subalternes intéressés.

Le cérémonial qui fait traiter les enfants de la famille royale au berceau comme le souverain lui-même a paru ridicule au Roi et à la Reine. Ils avaient fait le projet de le supprimer pour leur nouvel enfant. Mais l'exécution d'un projet si raisonnable est encore dans le vague. Ni l'un ni l'autre n'ont eu la force de le dire net à madame de Guéménée, gouvernante des Enfants de France, que l'on savait disposée à maintenir le cérémonial. Le projet restait en suspens. Lorsque, dimanche dernier, la présentation de la vicomtesse de Périgord fit demander à la Reine par l'abbé de Vermond[1] si la décision du cérémonial était faite, la Reine répondit d'une manière embarrassée et par des propos dilatoires.

— Voici l'occasion, — lui dit l'abbé, — envoyez chez madame de Périgord lui dire que votre intention est qu'elle ne soit pas présentée à votre enfant.

Cet expédient décisif sans parler à madame de Guéménée plut à la Reine. L'abbé de Vermond sonna pour appeler un valet de chambre auquel la Reine ordonna d'aller chez madame de Périgord.

Celle-ci ne fut pas conduite au berceau de l'enfant suivant l'ordre donné; mais comme ce n'était pas en forme de loi générale, elle fut conduite à l'ordinaire aux enfants de M. le comte d'Artois, et le mardi suivant les ambassadeurs allèrent

1. L'abbé de Vermond était devenu le lecteur — et souvent le conseiller — de Marie-Antoinette à Versailles, après avoir été son précepteur à Vienne.

en corps au berceau de l'enfant du Roi contre l'avis de l'ambassadeur de Vienne, auquel seul la Reine avait signifié son intention. La crainte de déplaire aux dames préposées à ces éducations empêchera peut-être l'exécution d'une pensée aussi judicieuse.

Je relève cette minutie pour peindre les personnages dont le sort d'un grand Empire dépend.

Le Roi n'a pas la force de suivre le conseil sublime que le Parlement de Paris lui a donné dans une remontrance économique : « *Faites, sire, que vos exemples soient des lois.* »

On ne pourrait pas adresser le même conseil à la Reine. La légèreté de son âge ou plutôt de son caractère et les insinuations par lesquelles elle se laisse entraîner altèrent chez elle un naturel assez bon. Elle fera tort à la partie politique si elle a de l'influence. Par une suite de ce caractère de légèreté, depuis deux ou trois ans, elle fait tort aux mœurs nationales par le goût excessif des jeux de hasard, des spectacles, de la dissipation et des parures extraordinaires.

Il m'a paru que rien ne lui serait plus facile que de gouverner le royaume et son mari si elle méprisait les minuties et les petites puérilités de ses alentours en s'attachant au solide de l'État. Elle subjuguerait les ministres et M. de Maurepas lui-même pour venir à ses ordres, si elle savait placer à propos l'influence qu'elle aurait sur le Roi. Mais sa légèreté et les petits objets d'intrigue de ses alentours donnent de la force aux résistances des ministres[1]...

J'en conclus que, si le jugement et la force se trouvaient soit dans la Reine, soit dans le ministère actuel, la domination serait décidée pour le côté qui posséderait ces qualités. Le sort ne l'a pas voulu. Chaque parti flotte dans ses oppo-

1. Louis XVIII a rendu un tardif hommage à sa belle-sœur dans les lignes suivantes écrites, à Mittau, en 1798 : « Le crédit de la Reine ne fut entier que bien longtemps après la mort du comte de Maurepas et, je n'hésite pas à le dire, il eût été heureux pour la France qu'il le fût devenu plus tôt. Marie-Antoinette avait naturellement l'esprit juste et surtout le sens droit. La protection accordée à ce peuple qui cherchait à secouer le joug de son légitime souverain lui semblait injuste autant qu'impolitique, et, si elle avait été crue, la France n'aurait pas eu cette guerre d'Amérique qui a épuisé son sang et ses trésors et dont elle n'a tiré d'autre fruit que les principes qui ont servi de base à son infernale révolution et à ce déficit qui en a été, à la fois, le prétexte et le moyen » (*Réflexions historiques sur Marie-Antoinette* publiées par E. Daudet, *Revue des Deux Mondes*, 1904).

sitions sourdes, et dans ses complaisances mutuelles. Ils ne s'aiment point. Ils se contredisent tout bas et ils se ménagent en apparence.

Le Roi cède à l'un et à l'autre suivant les objets et suivant qu'un côté est plus opiniâtre que l'autre. Que le hasard élève au milieu de ces combats un caractère ferme et une tête judicieuse qui sache céder à propos et tenir ferme à propos : voilà l'homme qui gouvernera la nation. On ne voit pas encore d'où il pourra venir.

3 *février.*

Des légères vraisemblances d'intrigue font soupçonner que M. Necker veut se soutenir par la Reine auprès de laquelle il paraît réussir. Mais sa besogne n'est pas faite pour être soutenue par l'intrigue lorsque la masse en chancellera. Je crois les ministres de la Guerre, de la Marine et des Affaires étrangères courroucés contre lui par la maladresse qu'il a eue de vouloir critiquer les détails de leurs opérations. Il n'aurait pas eu tort s'il se bornait à dire : « Le Trésor royal n'a que telle somme à donner : tirez-en le meilleur parti possible. » Mais il a voulu dire qu'on pourrait faire mieux qu'ils ne font avec la somme qu'il leur peut donner et qu'ils font de mauvais marchés. Voilà ce qui les irrite avec raison. M. de Maurepas qui, de sa nature, n'est tenace à personne, ne le conserve que par l'embarras d'un nouveau changement et nullement par l'opinion de ses talents.

Je lui disais il y a quelques jours : « Je dois dîner demain chez M. Necker avec les députés de l'Assemblée du Berri pour avoir ensuite avec lui une première conférence sur nos opérations. — Ne mettez pas grande valeur, me dit-il, à ce qu'il vous dira, ni grande peine à l'éclairer. Il n'entend rien à cette partie. Ce n'est pas sa faute, il n'a jamais dû l'étudier. — Je compte davantage, lui dis-je, sur ce que nous avons concerté avec M. d'Ailly, son premier conseil. — A la bonne heure pour celui-là! Il est au fait. — C'est bon pour l'intelligence du projet, ajoutai-je, mais finalement la décision sera de M. Necker ou de vous avec le Roi et ce doit être avec vous ou avec lui que nous devons finir les résultats. »

Nous eûmes le lendemain cette conférence de quatre heures.

C'était la première fois que je parlais affaires avec M. Necker. Je lui trouvai le raisonnement juste et droit. Je le trouvai facile en arrangement : point minutieux, point trop entier dans ses idées et l'âme bonne. Je conviens qu'un désir un peu puéril de gloire et de faveur populaire lui a fait décider légèrement la création des assemblées provinciales. Il a formé celle du Berri sans en avoir aucun plan, sans avoir aucune vue à lui proposer, sans savoir ce qu'il en ferait et sans avoir fait examiner les obstacles qu'on trouverait dans les formes légales qui existent...

J'y vois naître des obstacles du côté des tribunaux, parlement, Cour des comptes et élection; du côté des membres du Conseil qui sont destinés aux intendances de province; du côté des vieux conseillers d'État qui sont effrayés pour l'autorité monarchique; et enfin du côté de la noblesse des autres provinces qui est révoltée de la préséance trop décidée en faveur du clergé. Et M. l'évêque d'Autun, entre autres, qui est le distributeur des bénéfices, est ferme pour ne jamais laisser perdre la préséance du dernier membre du clergé sur tous les autres ordres. Je n'ai point été de leur avis et je leur ai dit toujours à tous, en commençant par l'évêque d'Autun, que je m'embarrassais peu d'être réputé pour un faux frère; mais que je croyais que cette prétention était injuste et qu'elle serait la sépulture du clergé en France, parce que, si le Roi ne veut pas décider pour le concours de la noblesse, il en résultera l'exclusion du clergé dans les assemblées municipales des autres provinces.

En conséquence j'ai opiné devant M. de Maurepas, devant M. Necker et au su de tout le clergé, qui ne pense pas comme moi, que mon opinion était qu'après le président désigné par le Roi, l'assemblée devait nommer un premier opinant du clergé, un premier opinant de la noblesse, et un premier opinant de la troisième classe et que ces trois premiers opinants devaient remplacer l'un après l'autre le président en cas d'absence ou de maladie.

Il a même été discuté si la présidence serait attachée perpétuellement à l'archevêché ou simplement à la personne, laquelle se trouve actuellement être archevêque de Bourges. Il y a des motifs pour et contre : il faut seulement que le

président soit un homme stable. Sans l'opinion de sa stabilité, les détails, par conséquent la chose, finiraient par être à la merci du secrétaire ou des syndics, c'est-à-dire des subalternes qui seraient perpétuels. Tel est le sort des corporations : l'homme habituel en décide la marche.

Des gens ont disputé dans Paris sur la distinction des trois ordres. Ils ne voulaient, comme je l'avais aussi pensé moi-même, que la qualité de propriétaire sans préséance et sans égard à la possession. Je crois qu'ils avaient complètement raison. Mais les idées nationales sont accoutumées aux distinctions d'ordre; et les idées nouvelles sont opposées à la primauté imperturbable du clergé. Leur opposition va plus loin. J'ai remarqué dans le Berri, qui est une province si docile, des germes républicains, mais encore presque imperceptibles. Le bouillonnement des têtes peut leur donner un prompt accroissement.

6 *février.*

Une observation commune dans les choses humaines que nous pouvons étudier, c'est le concours des causes qui tendent à leur accroissement et à leur destruction suivant qu'elles montent ou qu'elles descendent. Tout paraît se réunir pour donner de la vigueur à la jeunesse, tandis que, dans l'âge de la décrépitude, chaque jour produit au moral et au physique une cause de dépérissement. On peut observer la même marche dans les empires.

Je ne parlerai pas ici des grandes causes de destruction qui sont visibles aux moins clairvoyants, comme une finance en grand désordre, ce qui est le mal de la France et de l'Angleterre. Ma réflexion tombe sur les causes invisibles auxquelles une morale peu politique donne naissance par des vues de bienfaisance. Telle sera la formation d'assemblées générales dans chaque province du royaume si elles ont lieu. La constitution monarchique y trouverait son tombeau[1]...

Parmi les usages qui vont directement à la racine, j'en citerai trois dont la mode a pris depuis peu d'années. Je les

1. Constatons que l'abbé de Véri, prévoyant le danger des assemblées provinciales, devant préparer « l'assemblée générale du royaume », se trouve en désaccord sur ce point avec son ami Turgot.

ai préférées sur beaucoup d'autres plus sensibles parce qu'on les justifie comme un bien : le Mont de Piété en est un, la loterie royale est le second, et les mariages gratuits le troisième, parce qu'ils font oublier la pratique de la prévoyance et de l'économie et que les deux premiers surtout absorbent beaucoup d'argent.

Le troisième usage, plus excusable, mais non moins dangereux, commence à s'étendre partout. C'est celui des mariages gratuits. Une prétendue bienfaisance, sous laquelle la pure vanité se cache, a imaginé d'imiter les pieuses fondations de Rome qui consistent à doter beaucoup de filles pauvres pour les marier. L'usage en circule lentement en France, en se multipliant toutefois. L'entrée de la Reine et de la famille royale à Paris va faire cent mariages gratuits avec éclat dans la cathédrale de Paris.

Un motif de piété fait venir le 8 février la Reine et le Roi à Notre-Dame et à Sainte-Geneviève pour remercier le ciel de l'heureux accouchement de la Reine. Cette pompe populaire est de ces jeux d'enfants dont je ne blâme pas les rois d'amuser quelquefois la populace d'un grand royaume. C'est pour lui donner un éclat de bienfaisance qu'on dote cent filles de Paris : et voilà l'usage dont je redoute la propagation.

S'il est de toute vérité, comme le dit au roi M. de Malesherbes à la tête de la Cour des Aides, *que la justice est la bienfaisance des rois*, je demande d'où vient l'argent qu'on donne gratuitement à ces mariages. S'il était pris sur les sommes destinées avec raison aux mêmes plaisirs ou fantaisies de la famille royale, je n'en critiquerais pas l'emploi à titre de justice. Mais cet argent vient du Trésor royal, c'est-à-dire des impôts. Cela signifie qu'on exige ces sommes du laboureur et de l'artisan travailleurs et par là respectables, pour les donner à ceux qui n'ont pas travaillé pour les mériter. Est-ce là de la justice et par conséquent de la bienfaisance?

J'ai été témoin d'une discussion pour savoir si le Roi ferait jeter de l'argent au peuple de Paris en passant par les rues. On objectait contre trois motifs : 1° l'économie nécessaire au Trésor royal et l'opinion de l'économie nécessaire à son crédit; 2° le danger que la populace court d'être écrasée pour ramasser cet argent; 3° le mauvais emploi de cet argent

qui est arraché au peuple estimable pour être livré à la canaille méprisable. Ces trois motifs n'ont pas empêché de destiner quinze mille francs à cette prodigalité. C'est l'usage, a-t-on dit, il ne faut pas que le Roi soit mal accueilli par la populace. Est-ce là, je le répète, de la justice et de la bienfaisance? Cependant, si j'osais élever ces réflexions dans les conversations de Versailles et de Paris, on m'y regarderait d'un œil de pitié, comme un moraliste d'humeur misanthrope qui met de l'importance à des minuties sur lesquelles les souverains doivent avoir pleine liberté.

Qu'il me soit permis de mêler à ces observations sérieuses un fait puéril que je viens d'entendre raconter à Versailles par le cardinal de Rohan-Guéménée, grand aumônier de France[1]. On parlait de cette entrée du Roi dans Paris et des détails qui l'accompagnaient, car, depuis huit jours, la partie politique et militaire est mise de côté dans les conversations ordinaires : son temps reviendra. « Avez-vous pris un parti, lui ai-je dit, pour le carreau du Roi dans l'église de Notre-Dame? — Oui, m'a-t-il répondu d'un ton fort gai qui sait apprécier les misères, je l'ai fait décider ce matin par le Roi. Voici le fait : les officiers de la chapelle prétendent que partout où le Roi se trouve il est chez lui et que par conséquent ses officiers doivent le suivre partout. En conséquence le *sommier*, qui est un des bas officiers de notre chapelle, veut lui donner dans la cathédrale de Paris le carreau sur lequel il se met à genoux, comme il le lui donne dans la chapelle de Versailles. Mais le chapitre de Notre-Dame de Paris prétend que ce carreau doit être placé devant le Roi par un de ses chanoines habillé en chape. Je dois convenir que la possession est pour lui parce que le chanoine député a toujours eu plus d'adresse que le sommier de la chapelle et qu'il a toujours subtilement glissé le carreau sous les genoux du Roi. J'ai su qu'on avait le projet d'employer la même subtilité dans l'occasion présente, et comme j'ai craint que le sommier ne se battît avec le chanoine, j'ai voulu la décision du Roi. Je lui ai raconté ce matin le projet de dextérité qu'avait

1. C'est le trop fameux « cardinal Collier » (1734-1803) connu dès lors pour son faste et sa vie scandaleuse. Rappelé de l'ambassade de Vienne sur les instances de Marie-Thérèse, il venait d'être nommé grand-aumônier et cardinal.

le chapitre, et je lui ai ajouté que j'avais répondu que Sa Majesté rejetterait d'un coup de pied le carreau du chanoine, si elle s'apercevait de ce manège. Je lui ai proposé ensuite pour expédient de faire dire au chapitre de la cathédrale que *Sa Majesté venant dans son église, elle voulait lui donner une marque de sa bonté en permettant à un chanoine de lui présenter son carreau.* Ce que le Roi a approuvé, a dit le cardinal, et en conséquence, plus d'embarras sur cet article. »

J'ai cru voir pendant ce récit le Roi, le Cardinal grand aumônier et le chapitre de la cathédrale de Paris jouer à *la Madame* comme font les petites filles de cinq à six ans, lorsque très sérieusement l'une fait la mère, l'autre la grand' mère et une troisième, la mariée. Mais une réflexion plus triste a bientôt remplacé celle qui n'était que ridicule.

Comment un jeune homme de vingt-quatre ans ne se croirait-il pas d'un acabit différent des autres citoyens et presque surnaturel, lorsqu'il voit ses semblables se disputer comme *honneur* de pareilles marques de servitude? Que peut la raison? Que peut la morale? Que peut un prédicateur contre l'inspiration servile et basse de tous les hommes qui approchent à chaque minute celui que le sort a mis sur le trône? Quand je fais cette réflexion, j'excuse Louis XIV sur sa morgue monarchique qui le rend bien petit lorsqu'on ne le regarde que sous ce point de vue.

9 *février.*

Si la souveraineté soumet les rois à l'inconvénient de cette basse adulation de la part de leurs alentours, elle ne les met pas à l'abri de l'improbation populaire. — « Vos peuples, disait un prédicateur à Louis XV, n'ont pas le droit de murmurer lorsqu'ils sont mécontents, mais ils ont le droit de se taire, et leur silence est la leçon des rois. » Louis XVI et la Reine l'éprouvèrent hier dans leur promenade au milieu de Paris. La politique qui avait ordonné de jeter au peuple quinze mille francs dans la vue de leur procurer des acclamations n'a pas obtenu son but. Celles qui se sont fait entendre ont été rares et leur principe a bien été reconnu n'être pas celui de la bienveillance. Quand le cœur agite la foule,

elle se fait entendre d'une manière bien plus bruyante[1].

Dois-je être bien affligé ou bien aise de cette froide réception? Je suis en doute. Si, d'une part, il est juste que les souverains soient avertis de l'opinion commune qui leur est défavorable, il est à craindre, d'autre part, qu'ils ne s'endurcissent sur ce mécontentement, soit par dépit, soit par un effet de l'adulation de leurs alentours. Il y a du temps que la Reine est instruite que le peuple de Paris ne l'aime pas. Et je ne vois point que cette opinion lui fasse réformer les objets d'un jeu indécent, de parures excessives et de dissipation par lesquels elle a mérité ce sentiment fâcheux.

La censure ne retombe sur le Roi que par sa condescendance ou plutôt sa faiblesse pour les désirs de sa femme. J'appelle faiblesse un effet qui ne paraît pas être la suite d'un sentiment de tendresse. Il n'a point eu le désir de la voir comme mari pendant les derniers mois de sa grossesse. Ce désir ne lui est pas encore revenu depuis ses couches. On m'a même assuré qu'il avait remis à la voir après l'époque du second mois. Cette froideur étonnante à vingt-quatre ans s'expliquerait s'il pouvait y avoir le moindre soupçon d'une maîtresse. Le public cherche bien à conjecturer quelle est la femme qui en jouera quelque jour le rôle. Mais cette curiosité de l'avenir est accompagnée de la certitude qu'un pareil personnage n'existe pas aujourd'hui.

La complaisance du Roi pour la Reine lui a fait mal accueillir ces jours passés le prince Max de Deux-Ponts avec lequel il chassait étant dauphin et causait très souvent. La Reine n'a pas voulu le voir parce que le duc de Deux-Ponts, son frère, s'oppose comme héritier de l'Électeur palatin, aux

1. « Je ne dois point dissimuler à Votre Majesté, — écrivait le 16 février Mercy à Marie-Thérèse, — que, lorsque le Roi et la Reine sont venus à Paris, les démonstrations du public n'ont pas répondu tout à fait à ce que l'on aurait pu s'en promettre. Il y a eu des acclamations de : « Vive le Roi et la Reine! » dans de certains endroits de la ville; dans d'autres il a régné un grand silence, et on remarquait, en général, que l'empressement du peuple tenait beaucoup plus à la curiosité qu'à des mouvements d'affection. Cette tiédeur avait quelques causes accidentelles, entre autres le renchérissement des vivres... mais, ajoute l'ambassadeur, l'idée de la dissipation, des dépenses qu'elle occasionne, enfin l'apparence d'un désir immodéré de s'amuser dans un temps de calamités et de guerre, tout cela peut aliéner les esprits. »

vues de la maison d'Autriche sur la Bavière. Le roi, dont le cœur est, dans ses conseils, absolument contraire aux usurpations de l'Empereur en Bavière, a pourtant imité la mauvaise réception de sa femme. La contradiction est trop le partage du cœur humain pour en faire un reproche aux souverains chez lesquels on la remarque. Louis XVI en a sa portion. On le voit, par exemple, très bien accueillir des gens qu'il méprise à juste titre.

M. de Maurepas, qui lui a souvent fait des réflexions sur le tort qu'avait un roi de bien traiter ceux qui se rendent méprisables, lui disait à l'occasion de ceux-là : « On croira que vous en faites cas. — Point du tout; je sais que c'est un mauvais sujet, mais il m'amuse. » Un autre inconvénient du même genre est qu'il ne sait pas parler à ceux qui le servent bien, quand il n'a pas l'habitude de les voir. Ces deux défauts, dont Louis XIV était bien éloigné, détruisent en partie le bon effet que produiraient un bon sens naturel et la simplicité de son caractère.

On peut juger de sa simplicité habituelle par un trait de son intérieur domestique. Les valets de chambre, qui le rasent, servent par quartier. Un d'eux le rasant mieux que les autres, il a désiré réunir sur sa tête toutes les charges. Mais, ce désir ayant rencontré des obstacles de la part de ses confrères, le Roi a pris le parti d'apprendre à se raser lui-même. J'aime dans tout homme, et surtout dans un prince, la simplicité qui fait qu'on se sert soi-même plutôt que de se soumettre à l'esclavage des valets; mais je crains dans un roi la condescendance pour les fantaisies des valets ou de tout autre alentour subalterne.

Louis XVI a voulu rassurer M. de Maurepas relativement au crédit que les domestiques acquièrent sur l'esprit des maîtres pour les grandes affaires du gouvernement. Il en a senti le ridicule et les inconvénients; il a bien assuré ce ministre que jamais aucun valet n'aurait influence dans les affaires de l'État. L'effet répond, jusqu'à présent, à sa promesse...

LA LIGNE D'OMBRE[1]

— UNE CONFESSION —

IV

Avec son ancre au bossoir et couvert de toile jusqu'à la pomme du mât, mon bâtiment semblait aussi immobile qu'un modèle de navire sur le sombre éclat d'un marbre poli. Il était impossible de distinguer la terre de l'eau dans cette mystérieuse tranquillité des forces immenses du monde. Une impatience soudaine s'empara de moi.

— Est-ce qu'il ne répond pas du tout au gouvernail? — demandai-je avec irritation à l'homme dont les mains brunes, crispées sur la roue, se détachaient lumineuses sur un fond de ténèbres, comme un symbole des efforts de l'homme pour commander à son propre destin.

— Si, capitaine, — me répondit-il. — Il obéit lentement.

— Mettez le cap au sud.

— Oui, oui, capitaine.

J'arpentai la dunette. On n'entendait d'autre bruit que celui de mes pas; puis l'homme reprit :

— Nous sommes cap au sud, maintenant, capitaine.

Je sentis ma gorge se serrer un peu avant de confier la première route de mon premier commandement à la nuit silencieuse, route toute chargée de rosée et étincelante d'étoiles. Cet acte impliquait une décision qui me vouait désormais à l'incessante vigilance de ma tâche solitaire.

— Gouvernez comme ça, — dis-je à la fin. — Route au sud.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre.

— Route au sud, capitaine, — répéta l'homme.

Je fis descendre le lieutenant et je pris le quart moi-même arpentant le pont pendant ces heures glaciales et somnolentes qui précèdent l'aube.

Parfois de légères bouffées passaient, et quand elles étaient assez fortes pour tirer de son sommeil cette eau noire, leur murmure au long du navire traversait mon propre cœur d'un doux mouvement de plaisir, puis s'évanouissait rapidement. J'étais en proie à une affreuse lassitude. Les étoiles elles-mêmes semblaient lasses d'attendre l'aurore. Elle vint enfin, colorant le zénith d'une lumière nacrée, comme je n'en avais jamais vu auparavant sous les tropiques : dénuée d'éclat, presque grise, elle rappelait étrangement de plus hautes latitudes.

La voix de l'homme de vigie cria de l'avant :

— Terre par babord, capitaine.

— Bon!

Appuyé sur la lisse je ne levai pas même les yeux. Le mouvement du navire était imperceptible. A ce moment Ransome m'apporta le café du matin. Quand je l'eus bu, je regardai en avant et, sur la calme traînée de lumière d'un orange pâle, je vis la côte plate se profiler aussi nettement qu'une découpure de papier noir : elle semblait flotter sur l'eau, aussi légèrement que du bouchon. Mais avec le soleil levant elle ne fut bientôt plus qu'une vapeur opaque, une ombre massive et incertaine qui vibrait dans le chaud rayonnement du jour.

La bordée finissait de laver le pont. Je descendis et m'arrêtai à la porte de M. Burns. Il ne pouvait supporter qu'elle fût fermée, mais j'hésitai à lui adresser la parole avant qu'il ne remuât les yeux. Je lui donnai les nouvelles.

— Reconnu le cap Liant au lever du jour. A peu près à quinze milles.

Il remua les lèvres, mais je dus pour l'entendre approcher mon oreille et je ne pus saisir que ce maussade commentaire :

— On se traîne... Pas de chance.

— Cela vaut toujours mieux que de rester immobile, — lui répliquai-je d'un ton résigné, et je l'abandonnai aux pensées et aux imaginations qui hantaient sa désespérante prostration.

Un peu plus tard, ce matin-là, une fois que le lieutenant

m'eut relevé, je me jetai sur ma couchette et, pendant trois heures environ, je réussis à trouver un peu d'oubli. Un oubli si complet qu'en me réveillant je me demandais où j'étais. Un immense soulagement me vint alors à la pensée que j'étais à bord de mon navire. A la mer! A la mer!

A travers le hublot, j'aperçus un horizon calme, inondé de soleil. L'horizon d'une journée sans brise. Mais son étendue seule suffit à me donner le sentiment d'une heureuse évasion, l'allégresse passagère de la liberté.

J'entrai dans le carré le cœur plus léger qu'il ne l'avait été depuis bien des jours. Ransome se tenait auprès du buffet, il était occupé à mettre le couvert pour le premier dîner à la mer au cours de ce voyage. Il tourna la tête et j'entrevis dans ses yeux une expression qui me fit réprimer mon fort modeste enthousiasme.

Instinctivement, je lui demandai : « Qu'est-ce qu'il y a encore? » et je n'attendais certes pas la réponse qu'il me fit. Il me la fit avec une sorte de sérénité contenue, très caractéristique.

— Je crains bien que nous n'en ayons pas fini avec la maladie, capitaine.

— Quoi! que voulez-vous dire?

Il m'apprit que deux de nos hommes avaient été pris d'un violent accès de fièvre dans la nuit. L'un d'eux était brûlant et l'autre grelottait, mais il pensait que la cause devait être la même. C'était également mon avis. Cette nouvelle me donna un coup!

— L'un est brûlant, et l'autre grelotte, dites-vous? Non. Je ne crois pas que nous en ayons fini avec la maladie. Ont-ils l'air très malades?

— Passablement, capitaine.

Les yeux de Ransome regardaient droit dans les miens. Nous échangeâmes un sourire. Celui de Ransome était, comme d'habitude, un peu grave, et le mien sans aucun doute assez lugubre, et d'accord avec ma secrète exaspération.

— Y a-t-il eu du vent ce matin? — lui demandai-je.

— On ne peut pas dire cela, capitaine. Nous avons tout de même avancé tout le temps. La terre devant semble un peu plus proche.

C'était un fait. Un peu plus proche. Alors que si nous avions

eu seulement un peu plus de brise, un tout petit peu seulement, nous aurions pu, nous aurions dû nous trouver déjà par le travers du cap Liant et accroître ainsi notre éloignement de cette côte contaminée. Et il ne s'agissait pas seulement de l'éloignement. Il me semblait qu'une plus forte brise eût balayé l'infection qui s'attachait au navire. Car il était évident qu'elle s'y attachait. Deux hommes. L'un brûlant, l'autre grelottant. J'éprouvais une véritable répugnance à aller les voir. A quoi bon? Le poison est le poison. La fièvre tropicale est la fièvre tropicale. Mais que cette infection eût allongé ses griffes sur nous par-dessus la mer, cela me semblait passer extraordinairement les bornes de la déloyauté. J'avais peine à croire que ce fût autre chose que le dernier effort désespéré d'un danger auquel nous échappions grâce au souffle pur de la mer. Si seulement ce souffle avait été un peu plus fort! Nous avions, il est vrai, de la quinine contre la fièvre. J'entrai dans la chambre de réserve où se trouvait le coffre à médicaments, pour en préparer deux doses. Je l'ouvris avec la confiance d'un homme qui ouvrirait une châsse miraculeuse. La partie supérieure était occupée par une collection de bouteilles carrées et qui se ressemblaient comme des gouttes d'eau. Au-dessous de cette rangée méthodique se trouvaient deux tiroirs pleins à déborder de tout ce qu'on peut imaginer, paquets, bandages, boîtes de carton bien et dûment étiquetées. Le tiroir du bas contenait, dans l'un de ses compartiments, notre provision de quinine.

Il y avait cinq bouteilles, toutes rondes, toutes de la même taille. L'une était aux deux tiers vide. Les quatre autres étaient encore empaquetées et cachetées. Mais je ne m'attendais pas à trouver une enveloppe posée sur ces bouteilles. Une enveloppe carrée, qui, en fait, provenait de la provision de papier à lettres du navire.

Elle était posée de telle façon que je vis tout de suite qu'elle n'était pas fermée. En la prenant et en la retournant, je m'aperçus qu'elle m'était adressée. Elle contenait une demi-feuille de papier que je dépliai avec le sentiment bizarre d'avoir affaire à quelque chose de singulier, mais sans en éprouver plus d'étonnement que ceux qui font et rencontrent des choses extraordinaires dans un rêve.

La lettre commençait par *Mon cher Capitaine*, mais j'allai jusqu'à la signature. C'était celle du docteur. La date était celle du jour où, revenant de rendre visite à M. Burns à l'hôpital, j'avais trouvé l'excellent docteur qui m'attendait dans la chambre et qui m'avait dit avoir passé son temps à inspecter le coffre à médicaments. Bizarre! Tout en attendant mon retour d'un moment à l'autre, il s'était amusé à m'écrire une lettre et, en m'entendant venir, il s'était hâté de la fourrer dans le tiroir de ce coffre. Procédé véritablement incroyable! J'en parcourus le texte avec étonnement.

D'une large écriture rapide, mais lisible, ce bon et excellent homme, pour une raison quelconque, soit par amitié, soit plus vraisemblablement poussé par le désir irrésistible d'exprimer une opinion dont il n'avait pas voulu accabler plus tôt mon espérance, me conseillait de ne pas trop compter sur l'effet bienfaisant d'un changement, une fois à la mer.

Je n'ai pas voulu accroître vos ennuis en vous décourageant, écrivait-il. *Je crains bien, médicalement parlant, que vous ne soyez pas au bout de vos peines.*

En résumé, je devais, à son avis, m'attendre à lutter contre un retour probable de la fièvre tropicale. Heureusement j'avais une bonne provision de quinine. Je devais mettre en elle toute ma confiance, et l'administrer avec persévérance, et certainement l'état sanitaire du navire ne manquerait pas de s'améliorer.

Je froissai la lettre et la fourrai dans ma poche. Ransome porta deux fortes doses aux hommes qui se trouvaient sur l'avant. Quant à moi, je ne montai pas encore sur le pont. J'allai à la porte de la chambre de M. Burns, et lui fis part de ces nouvelles.

Il est impossible de dire l'effet qu'elles lui firent. Je crus d'abord qu'il avait perdu l'usage de la parole. Sa tête était enfoncée dans l'oreiller. Il remua légèrement les lèvres pour m'assurer qu'il reprenait des forces : déclaration assurément incroyable rien qu'à le regarder. Dans l'après-midi, je pris mon quart comme d'usage. Un grand calme étouffant enveloppait le navire et semblait le maintenir immobile dans une atmosphère flamboyante de deux nuances de bleu. De faibles bouffées chaudes retombaient sans force du haut des voiles.

Malgré tout, il avançait. Il avait dû avancer. Car, au moment du coucher du soleil, nous passâmes par le travers du cap Liant et laissâmes derrière nous aux dernières lueurs du crépuscule, sa forme sinistre et fuyante.

Dans la soirée, sous la lumière crue de sa lampe, M. Burns semblait être remonté à la surface de son lit. On eût dit qu'une main accablante l'avait enfin lâché. Il répondit à mes quelques mots par un discours relativement long et cohérent. Il se sentait plus solide. Si seulement il pouvait se soustraire à l'étouffement de cette chaleur stagnante, me dit-il, il serait sûr de pouvoir avant quelques jours monter sur le pont et m'aider.

Tout le temps qu'il me parlait, je tremblais de voir ce sursaut d'énergie le faire s'affaisser inanimé devant mes yeux. Je ne puis nier, toutefois, que sa bonne volonté n'eût quelque chose de réconfortant. Je lui fis une réponse appropriée, mais lui déclarai que la seule chose qui pouvait véritablement nous aider, c'était le vent, — un bon vent.

Il secoua impatiemment la tête sur son oreiller, et ce ne fut pas le moins du monde réconfortant que de l'entendre marmotter des absurdités au sujet du défunt capitaine, ce vieillard immergé par 8° 20′ de latitude, juste sur notre route, — embusqué à l'entrée du golfe.

— Vous pensez encore à votre ancien capitaine, monsieur Burns? — lui dis-je. — Je crois que les morts n'ont aucune animosité contre les vivants. Cela leur est bien égal.

— Vous ne connaissez pas celui-là, — soupira-t-il faiblement.

— Non. Je ne l'ai pas connu, et il ne m'a pas connu. Il ne peut donc avoir aucun grief contre moi, en tout cas.

— Oui. Mais il y a tous les autres, nous tous qui sommes à bord, — insista-t-il.

Je sentais que l'irrésistible force du bon sens était insidieusement menacée par cette sinistre, cette folle imagination, et je lui dis :

— Il ne faut pas tant parler. Vous allez vous fatiguer.

— Et il y a le navire lui-même, — insista-t-il dans un murmure.

— Allons, pas un mot de plus, — lui dis-je en m'avançant et en posant la main sur son front qui était très frais.

J'eus ainsi la preuve que cette atroce absurdité était enracinée dans l'homme lui-même et non pas dans la maladie qui, apparemment, lui avait enlevé toute force morale ou physique, à l'exception de cette idée fixe.

Les jours suivants, j'évitai de donner à M. Burns l'occasion d'un nouvel entretien. Je me contentai de lui lancer un mot hâtif et cordial en passant devant sa porte. Je crois que, s'il en avait eu la force, il m'aurait appelé plus d'une fois. Mais il n'en avait pas la force. Un après-midi, toutefois, Ransome me déclara que le second « paraissait se remettre étonnamment vite ».

— Il n'a pas divagué ces jours-ci? — lui demandai-je négligeamment.

— Non, capitaine! — Ransome parut interloqué par cette question directe; mais après un moment, il ajouta tranquillement : — Il m'a dit ce matin, capitaine, qu'il était désolé d'avoir immergé notre défunt capitaine pour ainsi dire, juste sur la route que nous devons suivre pour sortir du Golfe.

— Est-ce que cela ne vous paraît pas suffisamment absurde? — lui demandai-je en regardant avec confiance ce calme et intelligent visage, sur lequel le malaise secret qu'il portait en lui avait jeté le voile transparent du souci.

Ransome n'en savait rien. Il n'y avait pas réfléchi. Et avec un faible sourire, il s'éloigna pour aller remplir sa tâche incessante avec son activité précautionneuse.

Deux jours passèrent encore. Nous avions avancé un peu, — un tout petit peu, — jusqu'à la plus grande largeur du golfe de Siam. Sans perdre complètement l'allégresse de ce premier commandement qui m'était tombé du ciel par l'entremise du capitaine Giles, je conservais, néanmoins, l'impression fâcheuse qu'une pareille bonne fortune devait probablement se payer d'une façon ou d'une autre. J'avais, du point de vue professionnel, passé les éventualités en revue. Ma compétence y suffirait. Du moins, je le pensais. J'avais ce sentiment général de mes capacités que seul peut connaître un homme qui poursuit une carrière qu'il aime. Ce sentiment me semblait la chose la plus naturelle du monde. Aussi naturelle que de respirer. Je n'imaginais pas pouvoir vivre sans lui.

Je ne sais pas ce que j'attendais. Peut-être rien d'autre que

cette particulière intensité de vie qui est l'essence même des aspirations de la jeunesse. Je ne m'attendais pas, en tout cas, à être assailli par des cyclones. Je savais à quoi m'en tenir. Dans le golfe de Siam il n'y a pas de cyclone. Mais je ne m'attendais pas davantage à me trouver pieds et poings liés, au point où je découvris avec désespoir que je l'étais, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient.

Non pas que ce maléfice nous maintînt toujours immobiles. De mystérieux courants nous faisaient dériver çà et là, avec une force furtive que rendaient manifeste les aspects changeants des îles qui bordent la côte orientale du golfe. Et il y avait, de temps à autre, de la brise : variable et trompeuse, elle n'éveillait nos espoirs que pour les précipiter ensuite dans le plus amer désappointement, promesses d'une avance qui n'aboutissaient qu'à perdre du terrain, qui expiraient dans un soupir, et qui mouraient dans cette immobilité muette où les courants poursuivaient leur marche, leur marche hostile.

L'île de Koh-Ring, dont la grande et sombre échine s'élevait au milieu d'une série d'îlots, s'allongeait sur la surface unie de l'eau comme un triton parmi des ablettes et semblait le centre du cercle fatal. Il paraissait impossible de s'en éloigner. Jour après jour, elle restait en vue. Plus d'une fois, par une brise favorable, je relevai sa position au rapide déclin du crépuscule, en pensant que c'était pour la dernière fois. Vain espoir! Une nuit de souffle capricieux anéantissait les gains d'une grâce passagère et le soleil levant nous découvrait encore la forme sombre de Koh-Ring plus aride, plus inhospitalière et plus farouche que jamais.

— Ma parole, c'est à se croire ensorcelé! — fis-je, une fois, à M. Burns, en me tenant, comme d'habitude, sur le pas de sa porte.

Il était assis sur sa couchette. Il revenait progressivement au monde des vivants; on ne pouvait pas dire qu'il l'avait encore rejoint. Il hocha la tête, sa tête frêle et décharnée, signe d'assentiment d'une mystérieuse sagesse.

— Oh! oui, je sais ce que vous voulez dire, — lui dis-je. — Mais vous ne pensez pas que je vais croire qu'un mort ait le pouvoir de détraquer la météorologie de cette partie du monde. Quoique, à vrai dire, elle semble complètement détraquée. Les

brises de terre et de mer se rompent. On ne peut pas s'y fier cinq minutes de suite.

— Je pense que je n'en aurai pas pour longtemps maintenant à pouvoir monter sur le pont, — murmura M. Burns, et alors nous verrons.

Je ne saurais dire si c'était là dans son idée une promesse de s'attaquer aux maléfices surnaturels. Ce n'était pas, en tout cas, le genre d'aide dont j'avais besoin. D'un autre côté, j'avais vécu à peu près nuit et jour sur le pont afin de saisir la première occasion de pousser mon navire un peu plus vers le sud. Le second, je m'en rendais compte, était encore extrêmement faible, et pas encore tout à fait délivré de cette idée fixe qui ne me semblait qu'un symptôme de sa maladie. De toute façon la confiance d'un convalescent n'était pas à décourager.

— Vous serez le très bien venu, monsieur Burns, j'en suis sûr, — lui dis-je. — Si vous continuez de ce train-là vous serez bientôt le plus solide du navire.

Cette perspective lui fit plaisir, mais sa maigreur extrême fit de son sourire une horrible exhibition de longues dents sous une moustache rousse.

— Est-ce que les hommes ne vont pas mieux, capitaine? — me demanda-t-il brièvement avec une très visible expression d'inquiétude.

Je ne lui répondis que par un geste vague et m'éloignai de la porte. Le fait était que la fièvre se jouait de nous aussi capricieusement que les vents. Elle allait et venait, d'un homme à l'autre, plus ou moins forte, mais marquant toujours sa trace, ébranlant les uns, abattant les autres pour quelque temps, abandonnant celui-ci, revenant à celui-là, si bien qu'ils avaient tous à présent un aspect maladif et dans les yeux un regard inquiet et traqué; tandis que Ransome et moi, les seuls complètement indemnes, nous allions distribuer assidûment parmi eux de la quinine. C'était une double lutte. Les vents contraires nous tenaient par devant et la maladie nous pressait par derrière. Je dois dire que l'équipage était excellent. L'incessant travail de brasser les vergues, ils l'accomplissaient de bon cœur, mais leurs membres avaient perdu toute élasticité et en les regardant de la dunette je ne pouvais écarter de mon esprit l'impression horrible qu'ils s'agitaient dans un air empoisonné.

En bas, dans sa chambre, M. Burns était parvenu, non seulement à s'asseoir, mais même à soulever ses jambes. Et, les entourant de ses bras décharnés, semblable à un squelette animé, il poussait de profonds, d'impatients soupirs.

— L'important pour nous, capitaine, — me disait-il chaque fois que je lui en donnais l'occasion, — l'important pour nous c'est que le navire passe le 8° 20′ de latitude. Une fois franchi, tout ira bien.

Tout d'abord je me contentai de sourire quoique j'eusse vraiment peu le cœur à sourire. A la fin, pourtant, je perdis patience.

— Oui, oui, je sais, 8°20′ de latitude. C'est là que vous avez immergé votre capitaine, n'est-ce pas? — Puis d'un ton sévère : — Ne croyez-vous pas, monsieur Burns, qu'il serait vraiment temps d'en finir avec toutes ces sottises?

Il tourna vers moi ses yeux caves avec un regard d'invincible obstination. Mais il se contenta de marmotter, juste assez haut pour que je pusse entendre :

— Pas surprenant... verrez... nous jouera encore quelque sale tour...

Des scènes de ce genre n'étaient pas exactement faites pour raffermir ma résolution. Le poids de l'adversité commençait à se faire sentir sur moi. En même temps, je ressentais du mépris pour cette obscure faiblesse intime. Je me disais à moi-même dédaigneusement qu'il en faudrait davantage pour entamer, si peu que ce fût, mon courage.

Je ne savais alors qu'il devait être si tôt mis à l'épreuve, ni d'une façon si inattendue.

Ce fut le lendemain même. Le soleil s'était levé au sud de Koh-Ring que l'on apercevait toujours, comme un compagnon diabolique, par la hanche babord. Sa vue m'était véritablement odieuse — toute la nuit nous avions navigué, à tous les caps du compas, brassant les vergues sans cesse dans l'espoir de bouffées d'air qui n'existaient, je le crois bien, que dans notre imagination. Juste au lever du soleil, nous eûmes, pendant une heure, une brise assez forte et inexplicable, droit dans le nez. Cela n'avait pas le sens commun. Cela ne s'accordait ni avec la saison, ni avec l'expérience séculaire des marins telle qu'elle est consignée dans les livres, ni avec l'aspect du

ciel. Une malveillance déterminée pouvait seule l'expliquer. Elle nous fit faire à bonne allure un bout de chemin hors de notre route et si nous avions navigué pour notre plaisir, elle nous eût semblé délicieuse, cette brise, avec le premier scintillement de la mer, le sentiment du mouvement et celui d'une fraîcheur inaccoutumée. Puis, tout d'un coup, comme si elle se refusait à pousser plus loin cette sinistre plaisanterie, elle tomba complètement en moins de cinq minutes. L'avant du navire tourna du côté où il penchait : la mer immobilisée prit le poli d'une plaque d'acier.

Je descendis, non pas pour prendre du repos, mais simplement parce que je ne pouvais plus supporter ce spectacle. L'infatigable Ransome était occupé dans le carré. Il avait pris l'habitude de me faire chaque matin un petit rapport sur l'état sanitaire de l'équipage. Il se détourna du buffet et me regarda de ses yeux aimables et tranquilles. Aucune ombre ne s'étendait sur son front intelligent.

— Il y en a un certain nombre qui ne va pas fort ce matin, capitaine, — me dit-il d'un ton calme.

— Quoi? Ils sont tous hors de service?

— Il n'y en a que deux, en fait, dans leurs hamacs, capitaine, mais...

— C'est la nuit dernière qui leur a été néfaste. Il a fallu tirer et embraquer tout le temps.

— J'ai bien entendu, capitaine. J'avais très envie de monter vous aider, seulement vous savez...

— Certainement pas. Vous ne devez pas... Les hommes dorment la nuit sur le pont. Ce n'est pas bon pour eux.

Ransome était de mon avis : mais on ne peut pas surveiller des hommes comme des enfants. On ne pouvait, d'ailleurs, guère les blâmer de chercher un peu de fraîcheur et d'air sur le pont. Lui, naturellement, savait mieux à quoi s'en tenir.

Il était véritablement raisonnable. Ce n'est pas à dire que les autres ne le fussent pas. Les jours précédents avaient été pour nous comme l'épreuve du bûcher. On ne pouvait véritablement s'élever contre cet instinct simpliste et imprudent qui les poussait à profiter de leurs moments de détente, alors que la nuit leur donnait l'illusion de la fraîcheur et que les étoiles scintillaient à travers un air lourd et chargé de rosée.

D'ailleurs, ils étaient, pour la plupart, si affaiblis que la manœuvre des bras réclamait à peu près sans cesse tous ceux qui pouvaient encore se traîner. A quoi bon leur faire des remontrances? Mais je croyais fermement que la quinine était d'une grande utilité.

J'en étais convaincu. J'avais mis ma foi en elle. Sa vertu médicinale sauverait les hommes, le navire, romprait le sortilège, défierait le temps, ne ferait de l'état de la mer qu'un souci passager, et, comme une poudre magique opérant contre le mystérieux maléfice, elle assurerait le premier voyage de mon premier commandement contre la puissance diabolique des vents et de la pestilence. Pour moi, elle était plus précieuse que l'or, et, au contraire de l'or dont il semble n'y avoir jamais assez nulle part, le navire en avait une provision suffisante. J'allai dans la chambre pour en peser quelques doses. J'étendis la main avec le sentiment d'un homme qui s'empare d'une infaillible panacée, je pris une nouvelle bouteille, j'en défis le papier en remarquant que ni le haut ni le bas n'en était cacheté...

Mais à quoi bon décrire les rapides étapes de cette épouvantable découverte? Vous avez déjà deviné la vérité. Il y avait bien l'enveloppe, la bouteille et la poudre blanche à l'intérieur, une poudre blanche! Mais ce n'était pas de la quinine. Un seul regard suffisait pour s'en rendre compte. Je me souviens qu'en prenant la bouteille, avant même d'en avoir enlevé le papier, le poids de l'objet que j'avais à la main m'en avait donné le pressentiment. La quinine est légère comme la plume et mes nerfs exaspérés devaient avoir une sensibilité inaccoutumée. Je laissai la bouteille se briser sur le plancher. La drogue, quelle qu'elle fût, crissa comme du gravier sous la semelle de mon soulier. Je saisis la bouteille suivante, puis une autre. Le poids à lui seul en disait assez. L'une après l'autre elles tombèrent, se brisant à mes pieds, non pas que je les jetasse à terre de rage, mais parce qu'elles me glissèrent des doigts comme si cette découverte passait vraiment mes forces.

Il est certain que la violence même d'une épreuve morale nous aide à la supporter en nous rendant momentanément insensibles. Je sortis de la chambre ahuri, comme si j'avais reçu sur la tête quelque chose de lourd. Du bout du carré, de

l'autre côté de la table, Ransome, un torchon à la main, me regardait bouche bée. Je ne pense pas que j'eusse l'air d'un fou. Il est bien possible que j'eusse l'air agité, parce qu'instinctivement je me hâtai de monter sur le pont. Exemple de l'éducation devenue instinct. Les difficultés, les dangers, les problèmes d'un navire à la mer, s'envisagent sur le pont.

Devant cet événement, comme s'il s'agissait d'un fait de la nature, je réagissais instinctivement; ce qui est peut-être la preuve qu'à un certain moment je ne possédai pas toute ma raison.

Je n'étais certainement plus maître de moi, j'étais à la merci d'une impulsion, car, au pied de la descente, je fis demi-tour et m'élançai vers la chambre de M. Burns. L'étrange aspect que m'offrit mon second me fit reprendre mes esprits. Il était assis sur sa couchette, son corps semblait immensément long et sa tête était penchée sur son épaule avec une complaisance affectée. Il brandissait, d'une main tremblante, au bout d'un avant-bras à peine plus gros qu'une grosse canne, une étincelante paire de ciseaux qu'il essayait, sous mes yeux, de s'enfoncer dans la gorge.

J'en fus à un certain point épouvanté; mais ce fut là une sorte d'effet second et qui ne me permit pas de lui crier quelque chose comme :

— Arrêtez!... Mon Dieu!... Que faites-vous ?

En réalité, surestimant le retour de ses forces, il essayait simplement, d'une main tremblante, de couper l'épaisse poussée de sa barbe rousse. Une grande serviette était étendue sur ses genoux et chaque coup de ciseaux y faisait tomber une pluie de poils raides comme des morceaux de fil de cuivre.

Il tourna vers moi son visage plus grotesque que les fantaisies d'un rêve désordonné : l'une de ses joues, était toute couverte d'une barbe semblable à une flamme; l'autre, dénudée et creuse avec une longue moustache qui, de ce côté, se dressait solitaire et farouche. Et comme il me regardait pétrifié, gardant dans ses doigts les ciseaux entr'ouverts, je lui annonçai, avec fureur, ma découverte en six mots, sans commentaire.

V

J'entendis le tintement des ciseaux qui lui échappaient des mains, je remarquai le périlleux effort de toute sa personne au bord de la couchette pour les ressaisir, et puis, reprenant ma première impulsion, je montai en hâte vers le pont. Le scintillement de la mer vint m'emplir les yeux. Elle était magnifique et déserte, monotone et désespérante sous la courbe vide du ciel. Les voiles pendaient immobiles et molles, les plis de leurs masses affaissées ne remuaient pas plus que du granit taillé. L'impétuosité de mon apparition fit légèrement tressaillir l'homme de barre. Une poulie, au haut d'un mât, grinçait d'une façon incompréhensible : comment diable pouvait-elle grincer ainsi? On eût dit le sifflement d'un oiseau. Longtemps, longtemps, je contemplai cet univers désert, plongé dans un silence infini que le soleil inondait pour une raison mystérieuse. J'entendis alors tout près de moi la voix de Ransome :

— J'ai remis M. Burns dans son lit, capitaine.

— Vraiment?

— Oui, capitaine, il s'était levé tout à coup, mais une fois qu'il eut lâché le bord de sa couchette, il est tombé. Il ne délire pourtant pas, il me semble.

— Non, — répondis-je, sourdement, sans regarder Ransome. Il attendit un moment, puis, avec précaution, comme pour ne pas me mécontenter, il ajouta : — Je ne crois pas qu'il faille laisser perdre beaucoup de ce médicament, capitaine. Je peux tout ramasser, presque tout, et alors on retirera les morceaux de verre. Je vais aller m'en occuper tout de suite. Le petit déjeuner n'en sera pas retardé de dix minutes.

— Ah! bien — fis-je d'un ton amer. — Le petit déjeuner attendra. Ramassez-moi toute cette drogue, et flanquez-moi tout cela par-dessus bord.

Un profond silence seul me répondit, et en regardant par-dessus mon épaule je vis que Ransome, l'intelligent et calme Ransome, avait disparu. Cette solitude absolue de la mer agissait comme un poison sur mon cerveau. Quand mes regards se portaient sur le navire, une vision morbide me le faisait paraître comme un tombeau flottant. Qui n'a entendu

parler de ces navires rencontrés flottant à la dérive, avec tout leur équipage mort? Je regardai l'homme de barre, j'eus une envie soudaine de lui parler, et son visage prit une expression attentive comme s'il avait deviné mon intention. Mais, en fin de compte, je redescendis, pensant qu'il valait mieux rester seul un moment devant l'étendue de mes soucis. Mais à travers l'embrasure de sa porte, M. Burns me vit descendre et me dit d'un ton bourru :

— Eh bien! commandant?

— Ça ne va pas bien du tout, — lui répondis-je, après être entré.

M. Burns, réinstallé dans son lit, dissimulait sa joue hirsute dans la paume de sa main.

— Ce satané garçon m'a emporté les ciseaux, — reprit-il.

La tension d'esprit dont je souffrais était si forte qu'il valait peut-être mieux que M. Burns eût commencé par ce grief. Cela paraissait l'irriter vraiment et il grommela :

— Est-ce qu'il croit que je suis fou, ou quoi?

— Je ne pense pas, monsieur Burns, — lui dis-je.

Il me parut à ce moment un modèle de maîtrise de soi. Je ressentais même, à cet égard, une sorte d'admiration pour cet homme qui (à part la matérialité respectable de ce qui lui restait de barbe) se rapprochait autant d'un esprit désincarné que cela est possible à un être vivant. Je fus frappé de l'extraordinaire finesse de l'arête de son nez, des cavités profondes de ses tempes, et je l'enviai. Il était si hâve qu'il ne tarderait probablement pas à mourir. Heureux homme! Si près de s'éteindre, alors que j'avais à supporter au fond de moi-même le tumulte d'une vitalité douloureuse, du doute, de la confusion, du remords et une vague répugnance à envisager l'horrible logique de la situation. Je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Il me semble que je deviens fou moi-même.

M. Burns me fixa de ses yeux de spectre, mais pourtant avec un calme étonnant.

— J'ai toujours pensé qu'il nous jouerait un sale tour, — dit-il, en appuyant particulièrement sur le mot « il ».

J'en eus un choc, mais je n'avais ni la tête, ni le cœur à discuter avec lui. Mon genre de maladie était l'indifférence,

la paralysie croissante que peut donner une perspective désespérée. Je me contentai de regarder M. Burns. Il se lança dans un autre discours.

— Hein! Quoi? Non! Vous ne le croyez pas? Alors, comment expliquez-vous cela? Comment pensez-vous que cela puisse arriver?

— Arriver? — répétai-je sourdement. — Pourquoi, oui, comment, diable, cela a-t-il pu arriver?

Et vraiment, en y réfléchissant, il semblait incompréhensible qu'il en fût ainsi : les bouteilles vidées, remplies à nouveau, réenveloppées et remises en place. Une sorte de complot, une sinistre tromperie, une sorte de vengeance sournoise, — mais dans quel but? — ou encore une plaisanterie diabolique. Mais M. Burns avait son idée. Elle était simple, et il déclara solennellement d'une voix caverneuse :

— Je suppose qu'on lui en a bien donné une quinzaine de livres sterling à Haïphong.

— Monsieur Burns! — m'écriai-je.

Il hocha grotesquement la tête au-dessus de ses jambes dressées comme deux manches à balai dans son pyjama, et que terminaient d'énormes pieds nus.

— Et pourquoi pas? C'est une drogue assez coûteuse dans cette partie du monde et ils en manquaient au Tonkin. Et qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire? Vous ne l'avez pas connu. Moi je l'ai connu, et je lui ai tenu tête. Il ne craignait ni Dieu, ni diable, ni hommes, ni vents, ni marées, ni même sa propre conscience. Et je crois bien qu'il haïssait tout le monde et tout au monde. Mais je crois qu'il avait peur de la mort. Je crois bien que je suis le seul qui ait osé lui tenir tête. Lorsqu'il est tombé malade dans cette chambre où vous habitez maintenant, je lui ai tenu tête et j'en suis venu à bout. Il pensait que je venais lui tordre le cou. S'il avait fait ce qu'il voulait, il nous aurait fallu nous battre contre la mousson de nord-est, aussi longtemps qu'il eût vécu et même après, pendant des siècles. Jouer le Vaisseau Fantôme dans les mers de Chine! Ha! Ha!

— Mais pourquoi a-t-il replacé ainsi les bouteilles?... — commençai-je.

— Et pourquoi pas? Pourquoi aurait-il jeté les bouteilles?

Elles garnissent le tiroir. Elles font partie du coffre à médicaments.

— Et elles ont été réenveloppées! — m'écriai-je.

— Eh bien! Les papiers étaient là. Je suppose qu'il l'aura fait par habitude, et quant à les remplir, il y a toujours quantité de drogues qu'on envoie en paquets enveloppés de papiers qui se déchirent au bout d'un certain temps. Et alors, qui peut dire? Je suppose que vous ne l'avez pas goûtée, capitaine? Mais, naturellement, vous êtes sûr...

— Non, — dis-je, — je ne l'ai pas goûtée. On a tout jeté maintenant par-dessus bord.

J'entendis, derrière moi, une voix douce, et tranquille qui disait :

— Je l'ai goûtée. On aurait dit un mélange de toutes sortes de choses, douceâtres, salées, horribles.

Ransome qui sortait de l'office nous avait écoutés depuis un moment, comme il était bien excusable de le faire.

— Un sale tour! — s'écria M. Burns. — J'ai toujours dit qu'il nous en jouerait un.

Mon indignation était sans bornes. Et ce sympathique et bon docteur, lui aussi... Le seul homme sympathique que j'eusse connu... au lieu de m'écrire cette lettre d'avertissement, par un raffinement de sympathie, n'eût-il pas mieux fait d'inspecter convenablement ce coffre? Mais c'était, en somme, assez injuste de blâmer le docteur. Tout paraissait parfaitement en ordre et le coffre à médicaments est une affaire officielle. Il n'y avait rien qui pût véritablement éveiller la plus légère suspicion. La seule personne que je ne pouvais excuser, c'était moi-même. On ne devrait jamais être sûr de rien. Le germe d'un éternel remords prenait racine en moi.

— Je sens que tout est de ma faute, — m'écriai-je, à moi, et à personne d'autre. Je le sens bien. Je ne me le pardonnerai jamais.

— C'est tout-à-fait absurde, commandant, — s'écria impétueusement M. Burns.

Et après avoir fait cet effort, il retomba épuisé sur son lit. Il ferma les yeux : il haletait; cette affaire, cette abominable découverte, l'avait bouleversé, lui aussi. En sortant de la chambre, j'aperçus Ransome qui me regardait d'un air indécis.

Il comprenait ce que cela voulait dire, mais il ne m'en adressa pas moins un de ses habituels sourires empreints de gravité. Puis il rentra dans son office et je remontai en hâte sur le pont pour voir s'il y avait de la brise : pas le moindre souffle sous le ciel, le moindre mouvement dans l'air, le moindre signe d'espoir. Une immobilité de mort m'accueillait de nouveau. Rien n'était changé, si ce n'est qu'un autre homme tenait la barre. Il semblait souffrant. Il avait l'air accablé et paraissait plutôt se cramponner aux rayons de la roue que la maintenir d'une main ferme.

— Vous n'êtes pas en état de rester ici.

— Ça ira, capitaine, — dit-il d'une voix faible.

Il n'avait, à la vérité, rien à faire. Le navire n'avait même pas d'erre. Il était immobile, le cap à l'ouest, l'éternelle Koh-Ring toujours visible au-dessus de son arrière, avec quelques îlots, taches noires dans ce grand flamboiement, qui papillotaient devant mon regard trouble. Et à part ces morceaux de terre, il n'y avait pas la moindre tache au ciel, pas la moindre tache sur l'eau, pas l'ombre d'une vapeur, pas trace de fumée, aucune voile, aucun navire, aucune animation humaine, aucun signe de vie, rien!

La première question qui se posait était de savoir ce qu'il fallait faire? Que pouvait-on faire? Évidemment, il fallait d'abord avertir les hommes. Je le fis le jour même. Je ne voulais pas laisser la nouvelle se répandre d'elle-même. J'affronterais la chose. Je fis rassembler l'équipage à cette intention sur le pont arrière. Juste au moment où je m'avançai pour leur parler, je découvris que la vie pouvait vous réserver de terribles minutes. Jamais criminel n'a été aussi oppressé par le sentiment de sa culpabilité. C'est pourquoi, peut-être, mon visage prit une expression dure et ma voix se fit brève et dénuée d'émotion en leur déclarant que je ne pouvais plus rien faire pour les malades, en fait de médicaments. Quant aux soins qu'on pouvait leur donner, ils savaient qu'ils n'en avaient jamais manqué.

Je leur aurais reconnu le droit de me mettre en pièces. Le silence qui suivit mes paroles fut peut-être encore plus dur à supporter que les plus furieuses vociférations. Je me sentis accablé par la profondeur infinie de son reproche. Mais, en

réalité, je me trompais. D'une voix que j'eus la plus grande peine à maintenir ferme, je repris :

— Je suppose, mes amis, que vous avez compris ce que j'ai dit et que vous savez que cela veut dire.

Une ou deux voix s'élevèrent :

— Oui, capitaine,... nous comprenons.

Ils avaient gardé le silence simplement parce qu'ils pensaient qu'on ne leur demandait rien : et quand je leur eus dit que j'avais l'intention de faire route sur Singapour, et que la meilleure chance pour le navire et son équipage résidait dans nos efforts à tous, malades et bien portants, pour tirer le navire de là, je reçus l'encouragement d'un murmure d'assentiment et d'une voix qui s'écria :

— Sûr qu'on doit pouvoir se sortir de ce sale trou.

***

Je transcris ici quelques-unes des notes que je pris à cette époque :

« Nous avons enfin perdu de vue Koh-Ring. Depuis bien des jours, maintenant, je ne crois pas être resté en bas deux heures de suite. Je suis sur le pont nuit et jour, et les nuits et les jours se déroulent sur nous sans interruption, longs ou courts, sans qu'on puisse le dire. Toute notion du temps se perd dans la monotonie de l'attente, de l'espoir, et du désir, ce désir qui est uniquement de faire route vers le Sud. Faire route vers le Sud! L'effet est singulièrement mécanique; le soleil monte et descend, la nuit se balance sur nos têtes comme si quelqu'un au delà de l'horizon tournait une manivelle. Tout cela est misérable, sans but. Et tout le temps de cette détestable affaire, je continue à arpenter, à arpenter le pont sans relâche. Que de kilomètres j'ai dû faire sur la dunette de ce navire! Pérégrination obstinée et simplement nerveuse, à laquelle de courtes visites chez M. Burns viennent donner quelque diversité. Je ne sais si c'est une illusion, mais mon second semble, de jour en jour, devenir plus « substantiel ». Il parle peu; à la vérité la situation ne prête guère à des remarques oiseuses. J'ai observé la même chose avec les hommes lorsque je les examine au travail ou au repos sur le

pont. Ils ne parlent pas entre eux. S'il existe une oreille invisible pour saisir les murmures de la terre, je crois bien qu'elle n'y découvrirait pas un endroit plus silencieux que ce navire...

» Non, M. Burns n'a pas grand'chose à me dire. Il reste assis sur sa couchette, les joues rasées, la moustache flamboyante, et avec un air de détermination silencieuse sur son visage crayeux. Ransome me dit qu'il dévore, jusqu'à la dernière miette, tout ce qu'on lui donne à manger, mais qu'apparemment, il dort très peu. Même la nuit, quand je descends pour bourrer ma pipe, je remarque que, même en sommeillant, allongé sur le dos, il garde toujours son air résolu. Au coup d'œil qu'il me jette de côté lorsqu'il est réveillé, on le croirait ennuyé de voir interrompre une méditation particulièrement ardue; et lorsque je remonte sur le pont, mon regard rencontre l'ordre parfait des étoiles, sans le moindre nuage, infiniment décourageant. Ils y sont tous : les étoiles, le soleil, la mer, la lumière, les ténèbres, l'espace, les eaux, tout ce formidable ouvrage des sept jours, dans lequel l'humanité semble avoir été précipitée malgré elle. Ou même attirée. De la même façon dont j'ai été moi-même attiré dans l'aventure de ce sinistre, de ce mortel commandement. »

***

La nuit, la seule tache de lumière sur le navire était celle des lampes du compas, éclairant le visage des hommes qui se succédaient à la barre; à cela près, nous étions plongés dans l'obscurité, moi qui arpentais la dunette et les hommes allongés sur le pont. Ils étaient tous si affaiblis par la maladie qu'on ne pouvait assurer le quart. Ceux qui pouvaient marcher restaient tout le temps de service, allongés quelque part dans l'ombre du pont-milieu jusqu'à ce que ma voix en leur donnant un ordre les fit se mettre avec peine sur leurs jambes, en un petit groupe chancelant, qui allait et venait patiemment le long du navire, sans échanger un murmure, ni un soupir. Et chaque fois qu'il me fallait élever ainsi la voix, j'éprouvais une angoisse faite de remords et de pitié.

Vers quatre heures du matin, une lumière brillait à l'avant, dans la cuisine. Dispos, serein, actif, l'infaillible Ransome au

cœur malade préparait le café du matin pour les hommes. Il ne tardait pas à m'en apporter une tasse sur la dunette et c'est alors que je me laissais tomber sur mon fauteuil de pont pour une heure ou deux de vrai sommeil. Sans doute avais-je déjà dû m'assoupir pendant de courts instants, lorsque, accablé de fatigue, je m'appuyais sur le bastingage; mais, à vrai dire, je ne m'en rendais pas compte, sauf quand un tressaillement nerveux, qui me saisissait même parfois au milieu de ma promenade, venait m'en avertir brusquement. Mais de cinq heures environ jusqu'après sept heures, je dormais franchement sous la lueur pâlissante des étoiles.

Je disais à l'homme de barre : « Réveillez-moi en cas de besoin », et je me laissais aller sur ce fauteuil; et je fermais les yeux avec l'impression que je ne trouverais plus de sommeil sur cette terre. Je perdais alors conscience de tout jusqu'à ce qu'entre sept et huit heures je me sentisse toucher l'épaule et que mon regard rencontrât le visage de Ransome, avec son léger sourire pensif, ses yeux gris et amicaux, comme s'il prenait plaisir à mon sommeil. De temps à autre, le lieutenant montait et venait me relever à l'heure du café. Mais cela n'avait guère d'importance. Généralement nous n'avions qu'un calme plat ou tout au plus une faible brise, si changeante et si fugitive que cela ne valait pas de remuer une vergue. Si le vent s'élevait jamais, je pouvais compter sur l'homme de barre pour me crier : « Les voiles sont masquées, capitaine! » qui comme une sonnerie de trompette m'eût fait faire un bond au-dessus du pont. Ces mots-là, me semblait-il, m'auraient tiré d'un sommeil éternel. Mais cela n'arrivait pas souvent. Je n'ai, depuis lors, jamais revu de levers de soleil aussi dépourvus de brise. Et si le lieutenant, par hasard, se trouvait là — la fièvre le quittait généralement un jour sur trois, — je le trouvais assis sur la claire-voie, à peu près insensible, avec un regard stupide, fixé sur quelque objet près de lui, un filin, un taquet, un cabillot, une boucle.

Ce garçon était plutôt encombrant. Ses souffrances conservaient un aspect enfantin. Il semblait être devenu complètement imbécile; et quand un nouvel accès de fièvre le ramenait dans sa chambre, il arrivait qu'on ne l'y retrouvât pas. La première fois, nous en fûmes, Ransome et moi, fort

inquiets. Après une minutieuse recherche, Ransome le découvrit enfin pelotonné dans la soute à voiles qui ouvrait sur le couloir par une porte à coulisse. En réponse à mes observations, il murmura seulement d'un air boudeur : « Il fait frais là-dedans. » Ce qui était faux; il y faisait seulement sombre. La pâleur livide, uniformément répandue sur son visage, n'en atténuait pas les défauts fondamentaux. Il n'en était pas ainsi de la plupart de mes hommes. Les ravages de la maladie semblaient idéaliser le caractère général de leurs traits, faisant ressortir chez les uns une noblesse insoupçonnée, chez d'autres une profonde énergie, et révélant chez l'un d'eux un aspect essentiellement comique. C'était un petit homme roussâtre, avec un nez et un menton de polichinelle, et que ses camarades appelaient : « Frenchy ». Je ne sais pourquoi. Il aurait pu être Français; mais le fait est que je ne l'ai jamais entendu prononcer un seul mot dans cette langue. On se sentait réconforté rien qu'à le voir venir à l'arrière prendre la barre. Avec son pantalon bleu retroussé jusqu'aux genoux, un peu plus haut à une jambe qu'à l'autre, sa chemise à carreaux très propre, son bonnet de toile blanche, évidemment fabriqué par lui, l'ensemble de sa personne était singulièrement pittoresque : et le persistant enjouement de son allure, même lorsque le pauvre diable ne pouvait s'empêcher de chanceler, dénotait une invincible énergie. Il y en avait également un qu'on appelait Gambril. C'était le seul homme grisonnant de l'équipage. Il avait un visage austère. Je me rappelle tous leurs visages qui s'amaigrissaient tragiquement devant mes yeux, mais la plupart de leurs noms se sont évanouis de ma mémoire.

Les paroles que nous échangions étaient rares, et puériles au regard de la situation. Je devais me contraindre pour les regarder en face. Je m'attendais à rencontrer des regards chargés de reproches. Je n'en rencontrais pas. L'expression de souffrance répandue dans leurs yeux était, à vrai dire, suffisamment pénible à supporter. Mais ils n'y pouvaient rien. Au reste, je me demande si c'était la trempe de leurs âmes ou la sympathie de leur imagination qui les rendait si admirables, si dignes à jamais de mon respect.

Quant à moi, ni mon âme n'était fortement trempée ni mon imagination convenablement contrôlée. Il y avait des

moments où, non seulement je me sentais devenir fou, mais où je sentais que je l'étais déjà; au point que je n'osais pas desserrer les dents de peur de me trahir par quelque cri insensé. Par bonheur, je n'avais que des ordres à donner, et un ordre exerce sur celui qui le donne une influence réconfortante. En outre, le marin, l'officier de quart étaient restés en moi suffisamment indemnes. J'étais comme un charpentier en démence qui confectionnerait une caisse. Même s'il se croyait roi de Jérusalem, il n'en ferait pas moins une caisse raisonnable. Ce que j'appréhendais, c'était qu'un cri perçant m'échappât malgré moi et vînt rompre mon équilibre. Fort heureusement, il n'était pas nécessaire d'élever la voix. Le calme étouffant qui nous entourait paraissait aussi sensible au moindre bruit qu'un tuyau acoustique. Un mot prononcé sur le ton de la conversation aurait presque pu s'entendre d'un bout du navire à l'autre. Ce qu'il y avait de terrible, c'était que ma voix fût la seule que j'entendisse jamais. La nuit surtout, elle se répercutait, étrangement solitaire, entre les surfaces planes des voiles immobiles.

M. Burns, qui gardait toujours le lit avec la même expression de mystérieuse détermination, se plaignait de quantité de choses. Nos entrevues ne duraient guère plus de cinq minutes, mais elles étaient assez fréquentes. Je descendais souvent chercher du feu bien que je ne fumasse guère à cette époque. Ma pipe s'éteignait sans cesse; je n'étais pas assez maître de mes pensées pour fumer tranquillement. Évidemment, j'aurais pu, la plupart du temps, frotter des allumettes sur le pont et les garder à la main jusqu'à ce que la flamme me brûlât les doigts. Mais j'avais pris l'habitude de descendre, c'était un changement, le seul répit au milieu de cette constante contrainte; et naturellement M. Burns par l'embrasure de la porte me voyait chaque fois passer et repasser. Les genoux réunis sous le menton et fixant au-dessus d'eux le regard de ses yeux verdâtres, il offrait un aspect étrange et fort peu engageant pour moi qui connaissais l'idée absurde qui l'habitait. Il me fallait pourtant lui adresser la parole et un jour je l'entendis se plaindre du silence qui régnait sur le navire. Pendant des heures, disait-il, il restait étendu sans entendre le moindre bruit, jusqu'à ne plus savoir quoi faire de lui-même.

— Quand Ransome est à l'avant, dans sa cuisine, tout est si calme qu'on croirait que tout le monde est mort à bord, — grommela-t-il. — La seule voix que j'entende parfois, c'est la vôtre, commandant, et cela ne suffit pas pour m'égayer. Que se passe-t-il donc avec les hommes? N'y en a-t-il donc pas un seul qui puisse chanter en tirant sur les filins?

— Pas un seul, monsieur Burns, — lui dis-je. — Personne à bord ne peut gaspiller son souffle à cela. Vous rendez-vous compte que par moments je ne peux pas réunir plus de trois hommes pour une manœuvre?

— Personne n'est mort encore, commandant? — me demanda-t-il rapidement, mais d'un ton craintif.

— Non.

— Il ne le faut pas, — déclara avec force M. Burns. — Il ne faut pas le laisser faire. S'il vient à bout de l'un d'entre nous, tous les autres y passeront.

De tels propos me firent m'emporter violemment. Je crois même que le trouble que me causèrent ces paroles me fit jurer. Elles s'attaquaient à ce qui me restait de sang-froid. Durant cette interminable veille en face de l'ennemi, j'avais été hanté par des images suffisamment affreuses. J'avais entrevu un navire à la dérive sur des eaux calmes, balancé par une brise légère, avec tout son équipage agonisant lentement sur le pont. De pareilles choses sont arrivées.

M. Burns accueillit mon explosion de colère par un mystérieux silence.

— Voyons, — lui-dis-je, — vous ne croyez pas vous-même ce que vous dites. C'est impossible. Ce n'est pas là ce que je suis en droit d'attendre de vous. Ma situation est suffisamment difficile sans que je doive encore être excédé par vos absurdités.

Il ne bougeait toujours pas et sa tête était éclairée de telle façon que j'eus vaguement l'impression qu'il avait souri.

— Écoutez, — lui dis-je, en changeant de ton. — Notre situation devient si désespérée que je me demande depuis un moment, puisque nous ne pouvons faire route au Sud, si je ne vais pas essayer de mettre le cap à l'Ouest et d'atteindre la route du paquebot postal. On pourra toujours y trouver de la quinine, en tout cas. Qu'en pensez-vous?

— Non! non! non! — s'écria-t-il. — Ne faites pas cela,

capitaine! Il ne faut pas cesser une minute d'affronter ce vieux bandit. Si vous le faites, c'en est fait de nous.

Je le quittai. C'était vraiment intolérable. C'était à croire qu'il était possédé. Toutefois sa protestation était parfaitement raisonnable. En fait, mon idée de faire route vers l'ouest pour courir la chance de rencontrer un vapeur problématique ne résistait pas à l'examen. Là où nous étions, nous avions assez de vent, du moins de temps à autre, pour nous efforcer d'avancer vers le Sud. Assez, tout au moins, pour maintenir notre espoir. Mais à supposer que je me servisse de ces bouffées de brise capricieuse pour faire route vers l'Ouest dans une région où il n'y avait pas un souffle d'air pendant des jours entiers, qu'arriverait-il? Mon épouvantable vision d'un navire flottant avec un équipage de cadavres deviendrait peut-être une réalité que découvriraient des semaines plus tard des marins frappés d'horreur.

Cet après-midi-là, Ransome m'apporta une tasse de thé, et tandis qu'il attendait, le plateau à la main, il me dit sur un ton parfait de sympathie :

— Vous résistez bien, capitaine.

— Oui, — lui dis-je. — Vous et moi il me semble que nous ayons été oubliés.

— Oubliés? capitaine.

— Oui, par cette fièvre diabolique qui s'est installée à bord, — lui dis-je.

Ransome me lança un de ses sympathiques et intelligents coups d'œil et s'éloigna en remportant le plateau. Je m'aperçus que je m'étais exprimé à la manière de M. Burns. Cela m'ennuya. Pourtant, souvent, dans les moments les plus sombres, je me laissai aller à prendre vis-à-vis de ces difficultés la même attitude que si j'avais eu à affronter un ennemi vivant.

Oui. Cette fièvre du diable n'avait encore mis sa griffe ni sur Ransome, ni sur moi. Mais cela pouvait arriver d'un moment à l'autre. C'était une de ces pensées qu'il fallait combattre, qu'il fallait éloigner de soi à tout prix. L'idée que Ransome, le factotum du navire, pût être terrassé était insoutenable. Et qu'adviendrait-il du navire si j'étais moi-même atteint, avec M. Burns trop faible pour se tenir debout sans s'appuyer à sa couchette et le lieutenant réduit à un état d'imbécillité

permanent? Il était impossible, ou plutôt, il n'était que trop aisé de l'imaginer.

J'étais seul sur la dunette. Le navire n'ayant pas d'erre pour gouverner, j'avais envoyé l'homme de barre s'asseoir ou s'allonger quelque part à l'ombre. La résistance des hommes était si faible qu'il fallait leur épargner la moindre besogne inutile. C'était l'austère Gambril à la barbe grisonnante. Il s'était éloigné sans discuter, mais les accès de fièvre l'avaient tellement affaibli, le pauvre diable, que, pour descendre l'échelle de la dunette, il lui fallut se retourner et s'agripper à la rambarde. Cela vous fendait le cœur de le voir. Et encore n'était-il ni mieux ni plus mal que la demi-douzaine de misérables victimes que j'avais pu rassembler sur le pont.

C'était un après-midi terriblement inanimé. Depuis plusieurs jours, des nuages bas apparaissaient au loin, masses blanches aux sombres circonvolutions qu'on eût dit posées sur l'eau immobile, qui semblaient presque solides et qui, pourtant, changeaient subtilement de formes. Généralement, vers le soir, ils disparaissaient. Mais, ce jour-là, ils attendirent le coucher du soleil qui s'embrasa et rutila au milieu d'eux avant de s'enfoncer à l'horizon. Ponctuelles et fastidieuses, les étoiles réapparurent au-dessus de nos mâts, mais l'atmosphère restait stagnante et accablante.

L'infaillible Ransome alluma les lampes de l'habitacle et se baissa vers moi comme une ombre.

— Voulez-vous descendre et essayer de manger quelque chose, capitaine? — me suggéra-t-il.

Sa voix basse me fit tressaillir. J'étais resté debout à regarder par-dessus la lisse sans rien dire, sans rien sentir, pas même la lassitude de mes membres, accablé par ce charme maudit.

— Ransome, — lui demandai-je brusquement, — depuis combien de temps suis-je resté sur le pont? Je perds la notion du temps.

— Quatorze jours, capitaine. Il y a eu quinze jours lundi dernier que nous avons quitté le mouillage.

Sa voix égale semblait avoir pourtant un accent de tristesse. Il s'interrompit un moment, puis ajouta :

— Pour la première fois on dirait que nous allons avoir de la pluie.

Je remarquai alors la grande ombre qui, à l'horizon, masquait complètement les étoiles les plus basses, tandis qu'en levant la tête, celles qui brillaient au-dessus de nous m'apparurent comme à travers un voile de fumée.

Comment ce voile était-il venu là, comment s'était-il étendu si haut, je n'aurais pu le dire. Il avait un aspect menaçant. Il n'y avait pas un souffle d'air. Sur l'insistance de Ransome, je descendis au carré pour « essayer de manger quelque chose », comme il disait. Je ne crois pas que l'essai fût très heureux. Je suppose que durant cette période de ma vie j'ai vécu de nourriture comme d'habitude; le souvenir que j'en garde est que, durant ces jours, ma vie ne se soutenait qu'au prix d'une invincible angoisse, infernal stimulant qui m'excitait et me consumait à la fois.

C'est la seule période de mon existence durant laquelle j'aie tenté de tenir un journal. Non, pourtant, pas tout-à-fait la seule. Quelques années plus tard, dans des conditions particulières d'isolement moral, je notai sur le papier les pensées et les événements d'une vingtaine de jours. Mais cette fois fut la première. Je ne me rappelle pas comment cela se fit, ni comment le carnet et le crayon me tombèrent sous la main. Il me paraît inconcevable que j'eusse été les chercher exprès. Je suppose qu'ils m'ont épargné l'absurdité de me mettre à parler tout seul.

Chose assez étrange, les deux fois ce fut dans des circonstances où, comme on dit, « je ne pensais pas m'en tirer ». Je ne pouvais d'ailleurs pas m'attendre à ce que mon témoignage me survécût. Ce qui prouve que c'était là un simple besoin de soulagement, et que je n'obéissais pas aux sollicitations de l'égoïsme. Je donnerai de ce carnet quelques lignes, qui me paraissent aujourd'hui presque irréelles et que j'extrais du passage que je griffonnai ce soir-là.

***

« On dirait qu'il se passe dans le ciel une sorte de décomposition, de corruption de l'air, qui reste aussi calme que jamais. Après tout, ce ne sont que de simples nuages, qui amèneront peut-être de la pluie ou du vent; il est étrange que

j'en sois ainsi troublé. Je me sens comme si tous mes péchés étaient démasqués. Mais je suppose que ce trouble est dû à ce que le navire est toujours immobile, échappe à mon commandement et que je ne puis empêcher mon imagination affolée de prendre sa course au milieu des images désastreuses des pires éventualités qui peuvent nous tomber dessus. Que va-t-il arriver? Probablement rien. Ou quelque chose. C'est peut-être un grain furieux qui s'amène, la tête la première. Et j'ai sur le pont cinq hommes qui ont bien la vitalité et la force de deux. Toutes nos voiles vont peut-être partir. Nous avons toute la toile dessus depuis que nous avons débouché du Ménam, il y a quinze jours... ou quinze siècles. Il me semble que toute ma vie, avant ce jour mémorable, est infiniment lointaine; souvenir à demi-effacé d'une jeunesse insouciante, quelque chose comme l'autre côté du monde. Oui, il se peut bien que les voiles partent. Et ce serait comme un arrêt de mort pour l'équipage. Il n'y a pas assez de forces à bord pour en remettre de nouvelles : pensée incroyable, mais vraie. Ou bien nous pouvons être démâtés. On a vu des navires démâtés par gros temps simplement pour n'avoir pas été manœuvrés assez rapidement, et nous n'avons pas la force nécessaire pour brasser rondement les vergues. On se croirait pieds et poings liés avant d'avoir le cou coupé. Et ce qui m'épouvante le plus est que je tremble à l'idée de monter sur le pont pour parer aux événements. Je le dois au navire, je le dois aux hommes qui sont sur le pont, quelques-uns prêts à donner le reste de leurs forces sur un mot de moi. Et moi j'en tremble. D'une simple vision. Mon premier commandement. Je comprends maintenant cet étrange sentiment d'insécurité que j'avais autrefois. J'ai toujours soupçonné que je pouvais ne pas être à la hauteur. Et en voici la preuve positive. Je suis en train de me dérober, je ne suis pas à la hauteur ».

***

A ce moment, où, peut-être, le moment d'après, je m'aperçus que Ransome était entré au carré. Je fus frappé de son expression. Je n'arrivais pas à en démêler le sens.

— Quelqu'un est mort? — m'écriai-je.

Ce fut à lui alors de paraître saisi.

— Mort? Pas que je sache, capitaine. Je suis allé au poste d'équipage, il y a seulement dix minutes, et il n'y avait personne de mort.

— Vous m'avez fait peur, — lui dis-je.

Sa voix était extrêmement douce. Il m'expliqua qu'il était descendu fermer le hublot de M. Burns au cas où il viendrait à pleuvoir et il ajouta qu'il ignorait que je fusse dans le carré.

— Quel temps fait-il dehors? — lui demandai-je.

— Il fait très noir, capitaine, il se prépare sûrement quelque chose.

— De quel côté?

— De tous les côtés, capitaine.

Je répétai machinalement, accoudé sur la table :

— De tous les côtés. Sûrement.

Ransome s'attardait au carré, comme s'il avait eu quelque chose à y faire et qu'il hésitât.

— Vous pensez que je devrais être sur le pont? — lui dis-je tout à coup.

Il me répondit immédiatement, mais sans rien modifier à son accent habituel :

— Oui, capitaine.

Je me levai d'un bond et il s'effaça pour me laisser passer. En traversant le couloir j'entendis la voix de M. Burns qui disait : « Fermez la porte de ma chambre, voulez-vous, steward? » et Ransome lui répondre avec un accent de surprise : « Certainement, monsieur Burns. » Je pensais qu'une complète indifférence avait émoussé tous mes sentiments, mais j'éprouvai autant de lassitude que jamais à me retrouver sur le pont. Ces ténèbres impénétrables bloquaient le navire de si près qu'il semblait qu'en étendant la main par-dessus bord, on atteindrait une substance surnaturelle. Il s'en dégageait un effet d'inconcevable terreur et d'indicible mystère. Les quelques étoiles qui brillaient au-dessus de nos têtes jetaient sur le navire seul une obscure lueur, sans laisser sur l'eau aucun reflet, comme des rayons isolés transperçant une atmosphère convertie en suie. C'était une chose que je n'avais jamais vue auparavant, qui n'indiquait aucunement la direc-

tion d'où un changement pouvait se produire; c'était une menace qui se resserrait sur nous de tous les côtés.

Il n'y avait toujours personne à la barre, une immobilité absolue régnait de toutes parts. Si l'air était devenu noir, la mer, elle, semblait être devenue solide. Il ne servait à rien de regarder de quelque côté que ce fût, d'épier un signe, de spéculer sur l'approche du moment. Quand il viendrait, les ténèbres engloutiraient silencieusement la faible lueur qui, des étoiles, tombait sur le navire, et la fin de tout surviendrait, sans un soupir, sans un mouvement, sans un murmure, et tous nos cœurs cesseraient de battre comme des pendules à bout de course.

Il était impossible d'éloigner ce sentiment d'une chose définitive. Le calme qui s'était abattu sur moi avait comme un avant-goût d'anéantissement. Il me donnait une sorte de réconfort comme si, soudainement, mon âme s'était réconciliée avec l'idée d'une d'immobilité aveugle et éternelle.

Seul l'instinct du marin survivait tout entier au milieu de ma dissolution morale; je descendis l'échelle vers le pont arrière. Avant d'y être arrivé, il me sembla que les étoiles s'éteignaient, mais quand je demandai d'un ton tranquille : « Êtes-vous là? » mes yeux virent des formes sombres surgir autour de moi, très peu nombreuses, très confuses, et une voix me répondit : « Nous sommes tous là, capitaine. » Cependant qu'une autre ajoutait, avec un accent d'anxiété :

— Tous ceux qui sont bons à quelque chose, capitaine.

Ces deux voix étaient calmes et étouffées : elles ne trahissaient ni empressement, ni découragement particulier. C'étaient des voix très naturelles.

— Il faut essayer de carguer cette grand'voile à bloc, — dis-je.

Les ombres s'éloignèrent de moi en silence. Ces hommes n'étaient plus que les fantômes d'eux-mêmes, et leur poids sur une drisse n'aurait peut-être pas plus pesé que le poids d'un groupe de fantômes. En vérité, si jamais voile a été carguée par l'effet d'une simple force spirituelle, ce fut bien cette voile-là : car, à proprement parler, il n'y avait pas assez de muscles pour y suffire dans tout l'équipage du navire, sans compter le groupe misérable que nous formions sur le pont. Il va sans dire

que je pris moi-même la direction du travail. Ils se traînaient derrière moi de cargue en cargue, trébuchant, haletant. Ils faisaient des efforts de titans. Nous y passâmes au moins une heure et pendant tout ce temps pas un bruit ne nous parvint de cet univers de ténèbres. Quand nous eûmes amarré la dernière cargue-bouline, mes yeux accoutumés à l'obscurité aperçurent des formes d'hommes exténués qui s'abattaient sur les bastingages, s'affalaient sur les panneaux. L'un d'eux, effondré sur le cabestan arrière, haletait pour reprendre son souffle : et moi, debout parmi eux, j'étais comme une tour puissante, inaccessible au mal et sentant seulement le mal de mon âme. J'attendis un moment, tout en me raidissant contre le poids de mes péchés, contre le sentiment de mon indignité, puis je leur dis :

— Maintenant, mes garçons, allons derrière pour brasser carré la grand'vergue. C'est à peu près tout ce que nous pouvons faire pour le navire : pour le reste, c'est à lui de courir sa chance.

VI

Comme nous montions, je pensai qu'il fallait qu'un homme demeurât à la barre. C'est à peine si je fis plus que murmurer cet ordre et, sans bruit, un esprit résigné dans un corps dévasté par la fièvre apparut dans la lueur de l'arrière : un visage aux yeux caves qui se détachait sur les ténèbres où notre monde et l'univers tout entier étaient engloutis. L'avant-bras nu qui s'allongeait sur les rayons supérieurs de la roue semblait briller d'une lumière qui émanait de lui. Je murmurai à cette apparition lumineuse :

— Gardez la barre droite.

Elle me répondit avec l'intonation d'une patience douloureuse :

— La barre est droite.

Je descendis alors sur le pont arrière. Il était impossible de dire d'où allait venir le coup. Regarder aux alentours du navire, c'était regarder dans un gouffre noir et sans fond. L'œil se perdait dans d'inconcevables abîmes. Je voulus m'assurer qu'on avait ramassé tous les filins sur le pont. L'on ne pouvait

s'en rendre compte qu'en tâtonnant du pied. En avançant prudemment, je me heurtai à quelqu'un en qui je reconnus Ransome. Il avait encore une solidité physique dont je me rendis compte à ce contact. Il était appuyé au cabestan d'arrière, et il demeura silencieux. Ce fut comme une révélation. C'était lui, cette silhouette affalée, reprenant son souffle, que j'avais remarquée avant de monter sur la dunette.

— Vous avez aidé à manœuvrer la grand'voile! — m'écriai-je à voix basse.

— Oui, capitaine, — répondit-il de sa voix tranquille.

— Ransome! à quoi pensez-vous? Vous ne devez pas faire de ces choses-là.

Après un moment, il déclara :

— Je suppose que je ne devrais pas.

Puis, après un autre moment de silence, il ajouta rapidement entre deux halètements qui le trahissaient :

— Je me sens tout à fait bien maintenant.

Je n'entendais ni ne voyais personne d'autre; mais quand j'eus haussé la voix, de tristes murmures s'élevèrent pour me répondre du pont arrière, et il me sembla que des ombres erraient çà et là. Je donnai l'ordre d'élonger les drisses claires sur le pont pour pouvoir les filer.

— Je vais y veiller, capitaine, — proposa Ransome, de cette voix douce qui lui était habituelle et qui vous réconfortait tout en éveillant votre compassion.

Cet homme aurait dû être dans son hamac à se reposer et mon véritable devoir eût été de l'y envoyer. Mais peut-être ne m'eût-il pas obéi. Je n'avais pas la fermeté d'esprit nécessaire pour l'y contraindre. Je me contentai de lui dire :

— Allez-y doucement, Ransome.

En remontant sur la dunette, je trouvai Gambril. Dans la lumière, son visage creusé d'ombres avait un air sinistre, à tout jamais réduit au silence. Je lui demandai comment il se sentait, m'attendant à peine à une réponse. Aussi fus-je surpris de sa relative loquacité.

— Ces attaques de fièvre me laissent aussi faible qu'un poulet, capitaine, — me dit-il, sans se départir de cet air d'indifférence générale à tout ce qui n'est pas sa tâche, qu'un homme de barre ne doit jamais perdre. — Et avant

que j'aie pu reprendre mes forces, un autre accès arrive qui me remet à plat.

Il soupira. Son intonation ne trahissait aucune plainte, mais les mots eux-mêmes suffisaient à me donner un sentiment horrible de remords. J'en demeurai muet un moment. Et une fois que cette affreuse sensation se fut dissipée, je lui demandai :

— Vous sentez-vous assez solide pour maintenir la barre si le navire se met à culer. Il ne faudrait pas que quelque chose se démolisse dans la drosse. Nous avons assez de difficultés sans cela.

Il me répondit, avec une très légère apparence de lassitude, qu'il avait encore assez de force pour s'y cramponner. Il pouvait m'assurer que le gouvernail ne lui échapperait pas des mains. C'est tout ce qu'il pouvait dire.

A ce moment Ransome apparut près de moi, surgissant soudainement des ténèbres dans la lumière, avec son visage sérieux et sa voix douce.

Il m'assura que sur le pont, — autant qu'on pouvait s'en rendre compte au toucher, — toutes les manœuvres étaient claires pour être filées. On n'y voyait pas à deux pas. Frenchy s'était posté à l'avant. Il disait qu'il se sentait un peu ragaillardi.

A ces mots un faible sourire altéra un instant le pur et ferme dessin des lèvres de Ransome. Avec ses yeux clairs, gris, toujours graves, son tempérament calme, Ransome était vraiment un homme inestimable. Son âme était aussi ferme que les muscles de son corps.

C'était le seul homme à bord (à part moi, mais il me fallait conserver la liberté de mes mouvements) sur la vigueur physique duquel on pouvait compter. Un moment je me demandai si je ne ferais pas mieux de lui confier la barre. Mais averti comme je l'étais de l'ennemi redoutable qu'il portait en lui, je ne pus qu'hésiter. Mon ignorance de toute physiologie me donnait à penser qu'il pourrait mourir subitement d'émotion, à un moment critique.

Tandis que cette horrible appréhension retenait les mots que j'avais déjà sur le bout de la langue, Ransome recula de deux pas et disparut à ma vue.

Je me sentis aussitôt mal à l'aise, comme si l'on m'avait retiré un appui. Je m'avançai à mon tour et, sortant du cercle de lumière, j'entrai dans ces ténèbres qui se dressaient devant moi comme un mur. J'y pénétrai en une enjambée. Telles devaient être les ténèbres avant la création. Elles s'étaient refermées derrière moi. Je me savais invisible pour l'homme de barre. Je ne distinguais rien. Il était seul, j'étais seul, chacun était seul à sa place. Et toute forme s'était également effacée : mâture, voile, gréement, bastingage; tout s'était évanoui dans l'affreuse torpeur de cette obscurité complète.

La lueur d'un éclair eût été un soulagement, un soulagement physique. Je l'aurais appelée de tous mes vœux, n'eût été mon appréhension terrible du tonnerre. Cette oppression du silence était si forte qu'il me semblait que le premier fracas me réduirait en poussière.

Et le tonnerre était, très vraisemblablement, la première chose qui allait survenir. Raidi des pieds à la tête, pouvant à peine respirer, j'attendais dans une extrême inquiétude. Rien n'arrivait. C'était à devenir fou. Mais une douleur sourde qui envahit le bas de mon visage me fit comprendre que je grinçais des dents comme un insensé, depuis Dieu sait combien de temps.

Il est extraordinaire que je n'en eusse pas entendu le bruit : mais le fait est que je grinçais des dents. Par un effort qui absorba toutes mes facultés, je réussis à immobiliser ma mâchoire. Cela ne demandait pas beaucoup d'attention et tandis que je m'y appliquais, je fus dérangé par un bruit étrange, des coups irréguliers qui résonnaient faiblement sur le pont. On les entendait séparément, par deux, par groupes. Comme je m'étonnais de cette mystérieuse diablerie, quelque chose me frappa légèrement sous l'œil gauche et je sentis une énorme larme rouler sur ma joue. Des gouttes de pluie. D'énormes gouttes. Signes avant-coureurs de quelque chose. Tap, tap, tap.

Je me retournai vers Gambril et le suppliai instamment de s'accrocher à la barre. Mais l'émotion m'empêchait presque de parler. Le moment fatal était arrivé. Je retenais ma respiration. Le crépitement avait cessé d'une façon aussi inat-

tendue qu'il avait commencé, renouvelant ainsi l'intolérable attente; c'était comme un tour de vis de plus au supplice de la roue. Je ne suppose pas que j'aurais pu me laisser aller à crier, mais je me souviens bien d'avoir eu la conviction qu'il ne restait vraiment plus rien d'autre à faire.

Soudain, — comment pourrais-je m'exprimer? — oui! soudain les ténèbres se métamorphosèrent en eau. C'est vraiment la seule image qui puisse convenir. Une pluie lourde, une ondée torrentielle survint bruyamment. On l'entendait approcher sur la mer, dans l'air aussi, me sembla-t-il. Mais c'était différent. Sans le moindre murmure ou frémissement préliminaire, sans le moindre clapotement, sans même l'ombre d'un attouchement, je me sentis instantanément trempé jusqu'aux os. Il est vrai que ce n'était pas très difficile, car je n'étais vêtu que de mon pyjama. En un instant, l'eau inonda mes cheveux, ruissela sur ma peau, me remplit le nez, les yeux et les oreilles. En moins d'une seconde j'en avalai une bonne quantité.

Quant à Gambril, il était à demi suffoqué. Il toussait pitoyablement, de la toux cassée d'un malade, et je ne le distinguais que comme on voit un poisson dans un aquarium à la lumière d'un globe électrique, silhouette confuse et phosphorescente. Avec cette différence qu'il ne bougeait pas. Mais il se passa autre chose. Les deux lampes de l'habitacle s'éteignirent à la fois. Je suppose que l'eau avait réussi à y pénétrer, quoique cela ne me parût pas possible, car elles s'emboîtaient parfaitement dans leurs capuchons.

Le dernier rayon de lumière de cet univers avait disparu, poursuivi par une sourde exclamation d'effroi que poussa Gambril. Je marchai à tâton vers lui et lui saisis le bras. Ce bras était effroyablement maigre!

— Ça ne fait rien, — lui dis-je. — On se passera de lumière. Tout ce qu'il faut, c'est de garder le vent droit derrière, quand il se lèvera. Vous comprenez?

— Oui, oui, capitaine... mais j'aimerais mieux avoir un peu de lumière, — ajouta-t-il nerveusement.

Tout ce temps, le navire était resté immobile comme un roc. Le bruit de l'eau dégoulinant des voiles et du gréement, débordant sur l'avant de la dunette avait brusquement

cessé. Les dalots de la dunette continuèrent encore un moment leur glouglou, puis un silence absolu joint à une complète immobilité attesta que nous n'avions pas encore triomphé de ce maléfice, que nous étions encore au bord d'une catastrophe qui nous guettait dans les ténèbres.

Je partis sur l'avant d'un pas fébrile. Je n'avais pas besoin d'y voir pour parcourir avec une assurance parfaite la dunette de mon premier et néfaste commandement. Chaque pouce de son pont s'était imprimé de façon indélébile sur mon cerveau, jusqu'au grain et aux nœuds de chacune de ses planches. Tout-à-coup, pourtant, je buttai violemment sur quelque chose qui me fit m'étaler tout de mon long sur les mains et sur le visage.

C'était quelque chose de gros et de vivant. Ce n'était pas un chien, — cela ressemblait plutôt à un mouton. Mais il n'y avait pas d'animaux à bord. Comment un animal avait-il pu?... Je ne résistai pas à ce surcroît d'horreur surnaturelle. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête tandis que je me relevais, extrêmement effrayé; non pas comme un homme peut l'être lorsque son jugement et sa raison essaient encore de résister, mais complètement, absolument, et, pour ainsi dire, effrayé en toute innocence, — comme un enfant.

Je pus la distinguer, cette chose! Les ténèbres qui venaient en grande partie de se fondre en eau s'étaient un peu éclaircies. La chose était là! Mais jusqu'au moment où il fit un effort pour se lever, l'idée ne me vint pas que ce pouvait être M. Burns qui débouchait à quatre pattes du capot, et, même alors, ce fut l'idée d'un ours qui me vint d'abord à l'esprit.

Il se mit à grogner comme l'eût pu faire cet animal, lorsque je l'eus saisi à bras le corps. Il s'était emmitouflé dans un énorme pardessus d'hiver en laine dont le poids accablait sa faiblesse. Je pus à peine sentir son corps incroyablement amaigri, perdu dans cette étoffe épaisse : mais son grognement avait de la profondeur et de la substance :

— Sacré navire silencieux, avec son équipage de poltrons qui marchent sur la pointe des pieds! Ne pouvaient-ils pas raidir un bras en frappant du pied? N'y avait-il pas un bougre dans le tas, un seul, fichu de chanter à la manœuvre? A quoi bon se cacher, commandant! — dit-il, en s'en prenant à moi. —

On ne peut pas espérer échapper à ce vieux scélérat. Ce n'est pas le moyen. Il faut y aller carrément, — comme j'ai fait. Ce qu'il faut, c'est de l'audace, montrez-lui que vous vous moquez de tous ses sacrés tours. Engueulez-le franchement!

— Nom d'un chien, monsieur Burns! — fis-je avec colère.— Pourquoi diable êtes-vous sorti de votre couchette? A quoi pensez vous, de venir sur le pont dans cet état?

— Il n'y a que cela! De l'audace! C'est la seule façon de faire peur à cette vieille canaille.

Je le poussai, sans qu'il cessât de grogner, contre la lisse.

— Tenez-vous bon, — lui dis-je d'un ton rude.

Je ne savais vraiment qu'en faire. Je le quittai précipitamment, pour rejoindre Gambril, qui, d'une voix faible, m'avait prévenu qu'il croyait sentir un peu de brise. En effet, mes oreilles avaient perçu un faible battement de toile mouillée, très haut au-dessus de ma tête, des agrès s'entrechoquant.

C'était des bruits étranges, alarmants, bouleversants, dans le mortel silence de l'air qui m'entourait. Tout ce que j'avais entendu raconter de grands mâts arrachés, sans qu'il y eût assez de vent sur le pont pour éteindre une allumette me revint à l'esprit.

— Je ne distingue pas les voiles hautes, capitaine, — me déclara Gambril frissonnant.

— Maintenez la barre. Cela ira, — lui dis-je d'un ton de confiance.

Le pauvre diable était à bout de nerfs. Je ne valais pas mieux. Ce fut un moment de tension suprême qui se dénoua subitement par la brusque sensation du navire qui avançait sous mes pieds, comme de lui-même. J'entendis distinctement le frémissement du vent au-dessus de moi, les craquements sourds de la mâture qui se tendait, bien avant de sentir le moindre souffle sur mon visage levé vers le ciel, anxieux et privé de toute vue comme le visage d'un aveugle.

Soudain le son d'une note plus forte vint remplir nos oreilles, les ténèbres commencèrent à ruisseler sur nos corps en les glaçant. Gambril et moi, nous frissonnions violemment dans nos minces vêtements de coton qui nous collaient au corps.

— Cela va bien maintenant, Gambril. Tout ce que vous avez à faire c'est de garder le vent droit derrière. Vous pouvez sûrement faire cela. Un enfant pourrait gouverner ce navire, s'il n'y a pas de mer.

Il murmura : « Oui! Un enfant bien portant ». Et j'eus honte d'avoir été épargné par la fièvre qui s'était attaquée à la vigueur de tous sauf à la mienne, afin que mon remords pût être plus amer, le sentiment de mon incapacité plus poignant, et celui de ma responsabilité plus lourd à porter.

Sur cette mer tranquille le navire avait presque immédiatement pris beaucoup d'erre. Je le sentais glisser sans autre bruit qu'un mystérieux frémissement le long du bord. Rien d'autre n'en trahissait le mouvement, ni roulis, ni tangage. C'était une stabilité décourageante qui avait duré dix-huit jours; car jamais, jamais durant ce temps nous n'avions eu assez de vent pour voir onduler légèrement la mer. La brise fraîchit tout à coup, je pensai qu'il était grand temps de débarrasser le pont de M. Burns. Il me gênait. Il me semblait assez fou pour circuler d'un bout à l'autre du navire et aller se casser un membre ou tomber par-dessus bord.

Je fus soulagé de voir qu'il avait eu le bon sens de rester à l'endroit où je l'avais laissé. Il n'en marmottait pas moins tout seul de façon peu rassurante.

C'était décourageant. Je fis, du ton le plus naturel, cette remarque :

— Nous n'avons jamais eu pareille brise, depuis que nous sommes sortis de la rade.

— Et ce vent-là pourrait bien durer, — grogna-t-il judicieusement. C'était la remarque d'un marin parfaitement sain d'esprit. Mais il ajouta immédiatement : — Il était grand temps que je monte sur le pont. Je n'ai ménagé mes forces que pour cela, rien que pour cela, voyez-vous, commandant.

Je lui répondis que oui et lui suggérai qu'il ferait mieux maintenant de descendre se reposer.

Il me répliqua d'un air indigné :

— Descendre! certainement pas, commandant.

C'était vraiment charmant : il m'encombrait horriblement. Et immédiatement il se mit à discuter. Je sentais, dans l'obscurité, son agitation insensée.

— Vous ne savez pas vous y prendre, capitaine. Comment le sauriez-vous? A quoi bon parler à voix basse et marcher sur la pointe des pieds? On ne peut pas espérer esquiver une brute aussi éveillée et rusée qu'il l'était. Vous ne l'avez jamais entendu parler. Il y avait de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête. Non! non! il n'était pas fou. Il n'était pas plus fou que moi. Il était franchement méchant, voilà la vérité. Suffisamment méchant pour effrayer presque tout le monde. Je vais vous dire ce qu'il était : au fond ce n'était rien de moins qu'un voleur et un assassin. Et croyez-vous qu'il ait changé maintenant, parce qu'il est mort? Pas lui! Sa carcasse est maintenant à cent brasses par le fond, mais il est toujours le même... Par 8° 20′ de latitude nord.

Il renifla d'un air de défi. Je remarquai avec une lassitude résignée que la brise avait légèrement molli pendant qu'il divaguait. Il reprit :

— J'aurais dû jeter ce gueux par-dessus bord comme un chien. C'est seulement par égard pour les hommes... Quand on pense qu'il a fallu lire l'Office des morts pour une brute pareille... « Notre regretté frère ... » Il y avait de quoi rire. Et c'est bien ce qu'il ne pouvait pas supporter. Je crois bien que je suis le seul qui ait jamais osé lui rire au nez. Quand il est tombé malade, cela lui faisait peur à ce... frère... Frère... Regretté... Autant appeler frère un requin.

La brise avait molli si soudainement qu'à cause de la vitesse du navire les voiles humides vinrent frapper lourdement le mât. Nous étions de nouveau victimes des maléfices de cette mortelle immobilité. Il semblait n'y avoir point de salut possible.

— Quoi! — s'écria M. Burns d'une voix alarmée. — Encore calme plat?

Je m'adressai à lui comme s'il eût possédé toute sa raison :

— C'est le genre de temps que nous n'avons cessé d'avoir depuis dix-sept jours, monsieur Burns, — lui dis-je avec une extrême amertume. — Une bouffée de brise, puis le calme, et, dans un moment, vous allez voir le navire pivoter sur sa quille et virer de bord le cap vers le diable sait où.

Il saisit le mot au vol. « Ce rusé compère du diable! » s'écria-t-il d'une voix perçante, puis il se mit à éclater d'un

rire bruyant comme je n'en avais jamais entendu auparavant. C'était un rire provoquant, moqueur, sur une note perçante de défi, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Je reculai stupéfait.

Instantanément j'entendis aller et venir, et des murmures d'effroi sur le pont arrière. Une voix alarmée cria de l'obscurité au-dessous de nous :

— Qui est-ce qui devient fou, maintenant?

Peut-être pensaient-ils que c'était leur capitaine! Dire qu'ils se précipitèrent n'est pas le mot qui convient au plus grand empressement dont ces pauvres diables étaient capables; mais, en un laps de temps étonnamment court, tout ce qui, de l'équipage, pouvait se tenir debout se trouva réuni sur la dunette.

— C'est le second, — leur criai-je. — Que deux d'entre vous s'emparent de lui...

Je m'attendais à voir la chose finir par une espèce de mêlée. Mais le rire dérisoire de M. Burns cessa brusquement et se tournant vers eux avec fureur, il leur cria :

— Ah! c'est vous, chiens! Vous avez retrouvé vos langues, hein? Je pensais que vous étiez devenus muets. Eh bien! alors, riez! riez, je vous dis. Allons maintenant, tous ensemble. Un, deux, trois, riez!

Il y eut un moment de silence, d'un silence si profond qu'on aurait pu entendre une épingle tomber sur le pont. Puis la voix imperturbable de Ransome murmura doucement ces mots :

— Je crois qu'il a perdu connaissance, capitaine.

Le petit groupe immobile que formaient les hommes se dispersa avec un murmure sourd de soulagement.

— Je l'ai pris sous les bras. Que quelqu'un le prenne par les jambes.

Oui, c'était un soulagement. On ne l'entendrait plus pendant quelque temps, — pendant quelque temps. Je n'aurais pas pu supporter un nouvel éclat de ce rire insensé. J'en étais convaincu et c'est alors que Gambril, l'austère Gambril, nous régala d'une autre exécution vocale. Il se mit à appeler à l'aide. On l'entendit gémir pitoyablement dans l'obscurité :

— Que quelqu'un vienne à l'arrière! Je n'ai pas la force. Il va repartir tout de suite et je ne peux pas...

Je me précipitai moi-même à l'arrière, fouetté en chemin par une rafale de brise dont l'oreille de Gambril avait décelé de loin l'approche et qui vint remplir les grand'voiles avec une succession de bruits étouffés, auxquels se mêlait la plainte sourde des agrès. J'arrivai juste à temps pour saisir la barre, cependant que Frenchy, qui m'avait suivi, rattrapa Gambril qui s'affaissait. Il le traîna hors du passage, et lui conseilla de rester tranquillement allongé où il était, puis, s'avançant pour prendre ma place, il me demanda avec calme :

— « Quelle route, capitaine?

— Droit vent arrière, pour le moment. Je vais vous donner de la lumière dans un instant.

Mais, comme je me dirigeais vers l'avant, je rencontrai Ransome qui apportait la lampe de rechange de l'habitacle. Cet homme-là remarquait tout, veillait à tout, et chacun de ses mouvements répandait le réconfort autour de lui. En passant près de moi, il remarqua, d'un ton consolant, que les étoiles reparaissaient. C'était vrai. La brise balayait ce ciel couleur de suie et rompait le silence indolent de la mer.

Cette barrière d'horrible immobilité, qui nous avait emprisonnés depuis tant de jours comme des damnés, était enfin rompue. Je le sentais. Je me laissai tomber sur le banc de la clairevoie. Une mince ligne blanche d'écume, mince, très mince, se brisa le long du bord. La première depuis une éternité, une éternité. J'en aurais crié de joie, sans ce sentiment de ma faute qui s'attachait secrètement à toutes mes pensées. Je vis Ransome debout devant moi.

— Comment va le second? — lui demandai-je anxieusement. — Toujours sans connaissance?

— Ma foi, capitaine, c'est curieux. — Ransome était évidemment déconcerté. — Il n'a pas ouvert la bouche et il a les yeux fermés. Mais ça me fait l'effet d'un profond sommeil et de rien d'autre.

J'acceptai cette façon de voir comme la moins fâcheuse, ou en tout cas la moins gênante. Évanouissement profond ou profond sommeil, pour le moment il fallait abandonner M. Burns à lui-même. Ransome déclara tout-à-coup :

— Je crois que vous avez besoin d'un manteau, capitaine.

— Oui, je crois! — soupirai-je.

Mais je ne bougeai pas. Ce que j'éprouvais c'était le désir d'avoir de nouveaux membres. Mes bras et mes jambes me semblaient absolument inutiles, complètement inutilisables. Ils ne me faisaient même plus mal. Je me levai pourtant pour endosser le manteau que Ransome m'apporta. Et quand il me proposa de porter Gambril à l'avant, je lui répondis :

— Bon! Je vais vous aider à le descendre sur le pont.

Je m'aperçus que j'étais parfaitement en état de le faire. Nous soulevâmes Gambril entre nous. Il essaya de s'aider lui-même, mais il ne cessa de nous demander d'un ton pitoyable :

— Vous n'allez pas me lâcher en arrivant à l'échelle? vous n'allez pas me lâcher en arrivant à l'échelle?

Le brise continua à fraîchir, une brise franche, tout à fait franche. Au lever du jour, par une soigneuse manœuvre de la barre, nous parvînmes à faire brasser carré d'elles-mêmes les vergues de misaine (la mer restant calme) et nous n'eûmes plus alors qu'à raidir les bras. Des quatre hommes que j'avais eus avec moi pendant la nuit je n'en voyais alors plus que deux. Je ne m'enquis pas des autres. Ils avaient lâché pied à leur tour. Momentanément, je l'espérais.

Notre tâche, à l'avant, nous occupa pendant des heures; les deux hommes qui me restaient ne pouvaient se mouvoir que lentement et devaient souvent reprendre haleine. L'un d'eux remarqua que « chaque sacré objet à bord semblait peser cent fois plus que son poids ». Ce fut le seule plainte que j'entendis. Je ne sais ce que nous aurions fait sans Ransome. Il partagea notre tâche, silencieux lui aussi, un léger sourire figé sur les lèvres. De temps à autre je lui murmurais : « Doucement, ne vous pressez pas, Ransome », et pour toute réponse il me lançait un rapide coup d'œil.

Quand on eut fait tout ce qu'on pouvait faire pour assurer la sécurité du navire, il disparut dans sa cuisine. Quelque temps après, en allant jeter un coup d'œil vers l'avant, la porte étant ouverte, je l'aperçus assis tout droit sur le coffre devant le fourneau, le tête appuyée en arrière contre la cloison. Il avait les yeux fermés ; ses mains adroites mainte-

naient ouverte sa mince chemise de coton, mettant pathétiquement à nu sa puissante poitrine que soulevaient de douloureux et pénibles halètements. Il ne m'entendit pas.

Je me retirai doucement et retournai sur la dunette relever Frenchy, qui, à ce moment, commençait à avoir l'air très mal en point. Il me donna la route avec beaucoup d'exactitude et s'efforca de s'éloigner d'un pas léger, mais je le vis trébucher deux fois avant de disparaître à ma vue.

Alors je demeurai tout seul à l'arrière, tenant la barre de mon navire qui fuyait sous le vent, avec, de temps à autre, un violent coup de tangage, un peu de roulis même parfois. Ransome reparut presque aussitôt devant moi un plateau à la main. La seule vue de la nourriture me rendit immédiatement vorace. Il prit la barre, tandis que je m'asseyais sur le caillebotis arrière pour prendre mon petit déjeuner.

— Cette brise a l'air d'avoir achevé nos gens, — murmura-t-il. — Elle les a tous abattus, tout l'équipage.

— Oui, — lui dis-je. — Je crois bien que vous et moi nous sommes les deux seuls encore bons à quelque chose sur le navire.

— Frenchy prétend qu'il est encore gaillard. Je ne sais pas. Je ne le crois guère, — reprit Ransome avec son sourire pensif. — C'est un brave petit bonhomme. Mais supposez, capitaine, que ce vent se mette à tourner quand nous serons près de terre, qu'est-ce que nous allons faire avec le navire?

— Si la brise saute brutalement quand nous serons près de terre, ou bien le navire se mettra à la côte, ou bien il sera démâté, ou les deux à la fois. Il n'y a rien à faire. C'est lui qui nous emporte maintenant, tout ce qu'on peut faire, c'est de tenir la barre. C'est un navire sans équipage.

— Oui, tous par terre, — répéta tranquillement Ransome. — Je leur donne un coup d'œil à l'avant de temps à autre, mais je ne peux rien faire de plus pour eux.

— Moi, le navire, et tout le monde à bord, nous vous devons beaucoup, Ransome, — lui dis-je avec chaleur.

Il fit comme s'il n'avait rien entendu et continua à tenir la barre en silence jusqu'à ce que je fusse prêt à le relever. Il me passa la barre, reprit le plateau, et, dernière nouvelle, m'informa que M. Burns s'était réveillé et semblait vouloir monter sur le pont.

— Je ne sais comment l'en empêcher, capitaine. Je ne peux vraiment pas rester tout le temps en bas.

C'était évidemment impossible, et, comme de juste, M. Burns arriva sur le pont et se traîna péniblement à l'arrière dans son énorme pardessus. Je ne l'aperçus pas sans une terreur bien compréhensible. L'avoir là à divaguer sur les ruses d'un mort, tandis qu'il me fallait tenir la barre d'un navire emporté d'un élan furieux avec un équipage agonisant, c'était une perspective plutôt terrifiante. Mais les premières remarques qu'il me fit, furent d'un ton et d'une pensée parfaitement raisonnables. Il n'avait, apparemment, conservé aucun souvenir de la scène de la nuit. En tout cas, il n'en laissa rien paraître. Il ne parla même pas beaucoup. Il s'assit sur la claire-voie, l'air d'abord désespérément malade; mais cette forte brise qui avait abattu les derniers restes de mon équipage semblait, à chaque bouffée, insuffler dans son corps une vigueur nouvelle. On pouvait presque en suivre le progrès.

Je fis exprès, pour me rendre compte, une allusion au défunt capitaine. Je fus bien heureux de voir que M. Burns ne manifesta pas un extrême intérêt à ce sujet. Il parla brièvement des iniquités de ce vieux scélérat avec une certaine verve vindicative, et sa conclusion fut assez inattendue

— Je crois bien, commandant, qu'il avait commencé à perdre la tête un an au moins avant sa mort.

Étonnante guérison. Je pus difficilement lui accorder toute l'admiration qu'elle eût mérité, car il me fallait tenir la barre sans relâcher mon attention.

Comparée à la langueur désespérante des jours précédents notre allure était vertigineuse. Deux barres d'écume jaillissaient de notre étrave; le vent chantait avec un accent vibrant qui, en d'autres circonstances, eût été pour moi l'expression de toute la joie de vivre. Chaque fois que la grand'voile carguée claquait et battait à se déchirer sur les cargues, M. Burns tournait vers moi un regard d'appréhension.

— Que voulez-vous que j'y fasse, monsieur Burns? On ne peut ni la serrer ni l'établir. Je souhaiterais seulement que cela parte de soi-même et ne plus en entendre parler. Ce tintamarre m'exaspère.

Je vis M. Burns se tordre les mains.

— Comment allez-vous faire — s'écria-t-il brusquement, — pour entrer dans le port, commandant, sans équipage pour manœuvrer?

J'étais bien incapable de le lui dire.

Eh bien! c'est pourtant ce qui se passa quarante heures plus tard à peu près. La vertu exorcisante du rire insensé de M. Burns avait vaincu le spectre maléfique, brisé le charme maudit, écarté la malédiction. Nous étions, désormais, entre les mains d'une Providence bienveillante et énergique. Nous étions lancés en avant...

Je n'oublierai jamais la dernière nuit, sombre, ventée et étoilée. Je tenais la barre. M. Burns, après m'avoir fait promettre de le réveiller s'il arrivait quelque chose, s'était carrément endormi sur le pont tout près de l'habitacle. Les convalescents ont besoin de sommeil. Ransome, adossé au mât d'artimon, une couverture sur les jambes, demeura parfaitement immobile, mais je crois qu'il ne ferma pas les yeux un seul instant. Frenchy, cette incarnation de l'enjouement, encore en proie à l'illusion de se sentir ragaillardi, avait insisté pour se joindre à nous, mais, respectueux de la discipline, il s'était étendu à l'extrémité de la dunette aussi loin qu'il le pouvait, contre le ratelier à seaux.

Et je tenais la barre, trop las pour être anxieux, trop las pour rassembler mes pensées. J'avais des moments d'exaltation farouche, et aussitôt après, je me sentais le cœur défaillir à la pensée que ce poste d'équipage, à l'autre extrémité de ce pont plongé dans l'obscurité, était rempli d'hommes terrassés par la fièvre et dont quelques-uns agonisaient. Par ma faute. Mais à quoi bon? Le remords devait attendre. Il me fallait tenir la barre.

Aux premières heures du jour, la brise mollit, puis tomba tout à fait. A cinq heures environ, elle reprit, assez légère pour nous permettre d'entrer en rade. L'aurore trouva M. Burns assis sur le caillebotis, calé entre des glènes de filin, et, des profondeurs de son manteau, tenant la barre, de ses mains livides et décharnées; tandis que Ransome et moi courions le long du pont, en larguant au passage toutes les écoutes et les drisses. Nous nous précipitâmes ensuite sur le gaillard d'avant. Nos efforts et l'énervement où nous étions en nous

efforçant de mettre les ancres en mouillage faisaient littéralement ruisseler nos fronts. Je n'osais regarder Ransome, tandis que nous peinions côte à côte. Nous n'échangions que des mots entrecoupés; je l'entendais haleter près de moi et j'évitais de tourner les yeux de son côté de crainte de le voir s'effondrer et expirer dans un suprême effort, — pour quoi? Pour un idéal dont il avait assurément conscience.

Le marin consommé qui était en lui s'était éveillé. Il n'avait pas besoin d'instructions. Il savait ce qu'il fallait faire. Chacun de ses efforts, chacun de ses mouvements était un acte de véritable héroïsme. Ce n'était pas à moi de regarder un homme ainsi inspiré.

A la fin, lorsque tout fut prêt, je l'entendis me dire :

— Je ferais peut-être bien maintenant de descendre ouvrir les étranglons, capitaine?

— Oui, oui. C'est cela, — lui dis-je.

Et même alors je ne regardai pas de son côté. Au bout d'un moment sa voix monta du pont :

— Quand vous voudrez, capitaine, tout est paré au cabestan.

Je fis signe à M. Burns de mettre la barre dessous et je mouillai les deux ancres, l'une après l'autre en laissant le navire filer autant de chaîne qu'il voulait. Il en fila la plus grande partie avant de faire tête. Les voiles en ralingue en se masquant cessèrent leur bruit affolant au-dessus de ma tête. Un silence absolu régna sur le navire. Et tandis que je restais debout à l'avant, un peu étourdi, dans cette paix soudaine, j'entendis un ou deux faibles gémissements et les murmures incohérents des malades me parvenir du poste d'équipage.

Comme nous avions hissé au mât d'artimon un pavillon demandant l'assistance médicale, avant même que le navire fût tout à fait immobile, nous fûmes accostés par trois chaloupes à vapeur de différents navires de guerre; et cinq chirurgiens au moins de la Marine grimpèrent à bord. Je les vis former un groupe et parcourir des yeux le pont absolument vide, puis regarder en l'air, sans découvrir le moindre homme d'équipage.

Je m'avançai seul, vers eux, vêtu d'un pyjama à raies bleues et grises, et coiffé d'un casque de liège. Leur désappointement

fut extrême. Ils s'étaient attendus à des cas chirurgicaux. Chacun avait apporté sa trousse avec lui. Mais ils surmontèrent vite leur légère déception. En moins de cinq minutes une des vedettes se dirigea à terre pour commander une grande chaloupe et des infirmiers pour le transport de mon équipage. Une grande pinasse à vapeur rallia son bord et ramena des marins de l'État pour serrer mes voiles.

L'un des chirurgiens était resté à bord. Il revint du poste d'équipage avec un air impénétrable et remarqua mon regard interrogateur.

— Il n'y a personne de mort là-dedans, si c'est ce que vous voulez savoir, — me dit-il brusquement. Puis avec une intonation de stupéfaction il ajouta : — Tout l'équipage...

— ...Est très malade?

— Est très malade, — répéta-t-il. Des yeux il parcourait tout le navire. — Grands Dieux! Qu'est-ce que c'est que cela?

— Cela, — lui dis-je, en regardant vers l'arrière, — c'est M. Burns, mon second.

M. Burns, avec sa tête moribonde, penchée au bout de son long cou était un spectacle assez stupéfiant. Le chirurgien demanda :

— Va-t-il aussi à l'hôpital?

— Oh non! — fis-je en souriant. — Monsieur Burns ne peut pas aller à terre sans le grand mât avec lui. Je suis très fier de lui, c'est mon seul convalescent.

— Vous avez l'air... — reprit le docteur en me regardant fixement.

Mais je l'interrompis avec colère :

— Je ne suis pas malade.

— Non... Vous avez l'air étrange!

— Dame! Je suis, voyez-vous, resté dix-sept jours sur le pont.

— Dix-sept jours!... Mais vous avez dormi?

— Je suppose que j'ai dormi. Je ne sais pas. Mais ce dont je suis sûr, c'est que je n'ai pas dormi depuis quarante heures.

— Ah bah!... Je pense que vous allez à terre maintenant?

— Aussitôt que je le pourrai. J'ai une quantité de choses à y faire.

Le chirurgien lâcha ma main qu'il avait prise pendant que

nous parlions, tira son carnet et écrivit rapidement quelque chose, puis déchira la page et me la tendit.

— Je vous conseille sérieusement de faire faire cette ordonnance à terre, pour vous. A moins que je ne me trompe fort, vous en aurez besoin ce soir.

— Qu'est-ce que c'est? — demandai-je avec méfiance.

— Un narcotique, — répondit brusquement le chirurgien, et, se dirigeant avec intérêt vers M. Burns, il engagea la conversation avec lui.

Comme je descendais m'habiller pour aller à terre, Ransome me suivit. Il commença par s'excuser : il désirait, lui aussi, aller à terre et être réglé.

Je le regardai avec surprise. Il attendait ma réponse d'un air anxieux.

— Vous n'avez pas l'intention de débarquer? — m'écriai-je.

— Si, vraiment, capitaine. Je veux aller à terre et rester tranquille quelque part. N'importe où. A l'hôpital au besoin.

— Mais, Ransome, — lui dis-je, — je n'aime pas du tout l'idée de me séparer de vous.

— Il faut que je parte, — s'écria-t-il. — C'est mon droit!

Il haletait et son visage prit une expression de résolution farouche. Un instant ce fut un autre être. Et j'entrevis, à travers tous les mérites et l'affabilité de cet homme, la réalité des choses. La vie lui semblait un bienfait, — cette vie rude et précaire, — et il était extrêmement alarmé à son sujet.

— Naturellement je vous réglerai si vous le voulez, — me hâtai-je de lui dire. — Seulement je vous demanderai de rester à bord jusqu'à cet après-midi. Je ne peux pas laisser M. Burns, pendant des heures, complètement seul sur le navire.

Il se radoucit immédiatement et m'assura avec un sourire et son aimable intonation habituelle qu'il comprenait cela parfaitement. Quand je remontai sur le pont, tout était prêt pour le transport de l'équipage. Ce fut la dernière épreuve de cet épisode qui avait mûri et trempé mon caractère, — bien que je ne m'en rendisse pas compte.

Ce fut affreux. L'un après l'autre ils passèrent devant moi et chacun d'eux semblait incarner un reproche d'une extrême amertume, jusqu'à ce que je me sentisse envahir par une sorte de révolte. Le pauvre Frenchy s'était tout à coup laissé aller.

On le transporta devant moi, insensible, le visage horriblement rouge et comme enflé, râlant presque. Il ressemblait de plus en plus à un polichinelle, un polichinelle affreusement ivre.

L'austère Gambril, au contraire, allait momentanément un peu mieux. Il insista pour marcher jusqu'à la lisse, soutenu de chaque côté, cela va sans dire. Mais, au moment de descendre dans l'embarcation, il fut pris d'une panique soudaine et commença à gémir pitoyablement :

— Empêchez-les de me laisser tomber, capitaine. Empêchez-les de me laisser tomber.

Pendant que je lui criais du ton le plus rassurant :

— Ne craignez rien, Gambril. On ne vous laissera pas tomber! on ne vous laissera pas tomber!

C'était assurément fort ridicule. Les marins de l'État sur le pont de mon navire ne se gênaient pas pour sourire, tandis que Ransome lui-même qui, tout à l'avant, donnait un coup de main, avait, pour un moment, élargi son sourire pensif.

J'allai à terre dans la pinasse à vapeur et, en me retournant, j'aperçus M. Burns debout près du couronnement, toujours vêtu de son énorme pardessus de laine. L'éclatante lumière du soleil soulignait son aspect fantastique. On eût dit un épouvantail effrayant et perfectionné, dressé à la poupe d'un navire pestiféré, pour éloigner des cadavres les oiseaux de mer.

Notre histoire avait déjà fait le tour de la ville et tout le monde à terre se montra des plus aimables. Le Bureau du Port me dispensa des droits et comme l'équipage d'un navire naufragé se trouvait précisément au Foyer du Marin, je n'eus pas de difficulté à embarquer les hommes qu'il me fallait. Mais quand je demandai à voir un instant le capitaine Ellis, on me répondit, non sans quelque pitié pour mon ignorance, que notre vice-Neptune avait pris sa retraite et qu'il était rentré en Europe trois semaines environ après que j'avais quitté le port. Si bien que ma nomination fut, je crois, la routine quotidienne mise à part, le dernier acte de sa vie officielle.

Je fus étrangement frappé, une fois à terre, de la démarche élastique, des regards animés, de la robuste vitalité des gens que je rencontrais. Cela m'impressionna énormément. Et, parmi eux, je rencontrai, naturellement, le capitaine Giles. Il eût été fort extraordinaire que je ne le rencontrasse point.

Une flânerie prolongée dans la partie commerçante de la ville était l'emploi régulier de chacune de ses matinées lorsqu'il était à terre.

J'aperçus de très loin le scintillement de la grosse chaîne de montre en or qui lui barrait la poitrine. Il rayonnait de bienveillance.

— Qu'est-ce que j'entends? — demanda-t-il avec le sourire d'un bon oncle, après m'avoir serré la main. — Vingt et un jours depuis Bangkok?

— C'est tout ce que l'on vous a raconté? — lui dis-je. — Venez donc déjeuner avec moi, je veux que vous sachiez exactement dans quel pétrin vous m'avez mis.

Il hésita une minute.

— Eh bien! allons, — dit-il enfin avec condescendance.

Nous entrâmes à l'hôtel. Je découvris, à ma grande surprise, que je pouvais manger de fort bon appétit. Puis, la table une fois débarrassée, je racontai toute l'histoire au capitaine Giles, depuis ma prise de commandement, sous tous ses aspects professionnels et sentimentaux, cependant qu'il fumait patiemment le gros cigare que je lui avais offert.

— Vous devez vous sentir maintenant rudement fatigué, — déclara-t-il d'un air entendu.

— Non, — lui dis-je. — Je ne suis pas fatigué. Mais je vais vous dire, capitaine Giles, ce que je sens. Je me sens vieux. Et je dois l'être. Vous tous, à terre, vous me faites l'effet d'une bande de folâtres jeunes gens qui n'ont jamais eu le moindre souci au monde.

Je ne le vis pas sourire, il avait un air exemplaire, parfaitement insupportable.

— Cela vous passera, — déclara-t-il, — mais vous paraissez avoir vieilli, c'est un fait.

— Ah! — fis-je.

— Non! non! la vérité est qu'il ne faut faire trop de cas de rien dans la vie, bien ou mal.

— La vie à vitesse réduite, — murmurai-je avec perversité. — Ce n'est pas à la portée de tout le monde.

— Vous serez encore bien heureux, de pouvoir vous y maintenir, — me rétorqua-t-il avec son air de vertu profonde. — Et il y a encore autre chose : il faut qu'un homme lutte contre

la mauvaise fortune, contre ses erreurs, sa conscience et autres choses de ce genre. Sinon contre quoi auriez-vous à lutter?

Je ne répondis rien. Je ne sais ce qu'il vit sur mon visage mais il me demanda brusquement :

— Eh quoi! vous n'êtes pas découragé?

— Dieu seul le sait, capitaine Giles, — répondis-je en toute sincérité.

— Tout va bien, — dit-il avec calme. — Vous apprendrez-bientôt à ne pas vous décourager. Un homme a tout à apprendre et c'est ce que tant de ces jeunes gens ne comprennent pas.

— Ma foi, je ne suis plus un jeune homme.

— Non, — dit-il. — Est-ce que vous partez bientôt?

— Je retourne à bord maintenant, — lui dis-je, — je vais relever une de mes ancres et virer la moitié de l'autre chaîne aussitôt que j'aurai embarqué mon nouvel équipage : et demain matin, au lever du jour, j'aurai appareillé.

— Vraiment? — grogna le capitaine Giles d'un ton d'approbation. — C'est ce qu'il faut faire. Ça va.

— Que pensiez-vous donc que j'allais faire? — lui dis-je irrité de son intonation. — Prendre une semaine de repos à terre? Je n'aurai de repos que mon navire ne soit dans l'océan Indien et encore!

Il tira quelques bouffées de son cigare d'un air ennuyé, puis comme subitement transformé :

— Oui, c'est à quoi tout cela se réduit, — dit-il d'un ton rêveur. On eût dit qu'un rideau pesant s'était soulevé, révélant un capitaine Giles inattendu. Mais cela ne dura qu'un instant, juste le temps de lui permettre d'ajouter : — Pas beaucoup de repos ici-bas pour qui que ce soit. Mieux vaut n'y pas penser.

Nous nous levâmes, nous sortîmes de l'hôtel et dans la rue nous nous séparâmes sur une chaleureuse poignée de mains, juste au moment où, pour la première fois depuis notre rencontre, il commençait à m'intéresser.

La première chose que je vis en remontant à bord ce fut Ransome sur le pont arrière assis tranquillement sur son coffre proprement ficelé.

Je lui fis signe de me suivre jusqu'au carré où je m'assis

pour écrire une lettre dans laquelle je le recommandais à l'une de mes relations à terre. Quand je l'eus terminée, je poussai la lettre à travers la table.

— Cela pourra peut-être vous servir une fois que vous aurez quitté l'hôpital.

Il la prit, la mit dans sa poche. Son regard se détournait du mien, sans regarder nulle part. Son visage avait une expression anxieuse.

— Comment vous sentez-vous, maintenant? — lui demandai-je.

— Je ne me sens pas trop mal en ce moment, capitaine, — me répondit-il avec raideur. — Mais j'ai peur de ce qui peut arriver...

Je vis reparaître un moment sur ses lèvres son sourire pensif.

— J'ai... j'ai toujours une peur bleue de mon cœur, capitaine.

Je m'approchai de lui, la main tendue. Ses yeux, qui ne me regardaient pas, avaient une expression contrainte. Il avait l'air d'un homme qui guette un signal d'alarme.

— Vous ne voulez pas me serrer la main, Ransome? — lui dis-je doucement.

Il se récria, rougit jusqu'aux oreilles et me serra la main de toutes ses forces; le moment d'après, resté seul dans le carré, je l'écoutai monter, une à une avec précaution les marches de la descente, dans sa terreur mortelle d'exciter la soudaine colère de notre ennemie commune que son pénible destin l'avait condamné à héberger consciemment dans son cœur généreux.

JOSEPH CONRAD

(Traduit par HÉLÈNE et HENRI HOPPENOT.)

L'EXPÉRIENCE DE M. DALADIER

LE SACRE DE REIMS

Une baraque de planches grisâtres et vermoulues au fond d'un triste jardin, des ornements de guinguette, des lambeaux d'affiches qui annonçaient les spectacles et un air d'abandon sur les choses délabrées et pitoyables sous le vent du prochain hiver. Cependant, des bruits grandissants arrivent de la salle de cinématographe rémois aux portes de laquelle deux photographes montent une garde attentive et les sonorités de l'accent méridional dominent soudain le bourdonnement des conversations que tiennent en cette matinée du 24 octobre les présidents et secrétaires généraux des fédérations du parti radical et radical-socialiste assemblés à Reims. Politiciens chevronnés, accoutumés à discerner les courants des réunions publiques et bien munis de formules, anciens militants des provinces passionnés contre la « réaction », combattants de la guerre dénonçant le « militarisme » et avides d'organiser la paix, dignitaires de comités impatients de jouer un rôle, républicains qui ont gardé les convictions ardentes des luttes antiques, personnages au front soucieux que l'opposition préoccupe, tout le parti est là avec ses ambitions et ses doutes, ses exigences et ses irrésolutions. Incertitudes sur la doctrine et sur les meilleurs moyens de reprendre le pouvoir, irritation contre le socialisme et pourtant attraction vers lui comme vers un catalyseur, mépris grandissant pour la représentation parlementaire et volonté de lui imposer une règle inflexible, tels sont les sentiments qui animent les « militants » au moment de désigner leur chef et de définir une fois de

plus, dans une énumération où la précision des termes couvre des desseins changeants, la charte du parti. Et l'on sent bien, qu'en définitive, ces hommes suivront celui qui parlera le plus simple langage.

« La parole est au citoyen Lenay » de la Fédération d'Indre-et-Loire, dit une voix. Moins clair et moins souriant que sa douce province, le citoyen Lenay, qui, provoquant le scandale dans l'orthodoxie radicale, songea naguère à se présenter contre Camille Chautemps, expose les vues de ses amis. La question de la présidence ne doit pas diviser le grand parti radical-socialiste. Le moyen d'éviter ce péril est simple : il consiste à revenir au respect des statuts, c'est-à-dire que le chef doit être élu pour deux années seulement. C'est le vœu qu'a émis la Fédération d'Indre-et-Loire réunie sous la présidence d'un républicain éprouvé, le citoyen René Besnard, sénateur, ancien ambassadeur de France en Italie. Qu'on vote donc la motion proposée et tout sera dit. Alors, un souffle parcourt l'assemblée provoquant dans les groupes des mouvements divers, et le citoyen Gavaudan, du Rhône, qui occupe la présidence, juge sans doute opportun d'éviter une discussion puisqu'il conseille de ne point traiter encore ces affaires et d'en reporter le débat devant les commissions compétentes ou le congrès lui-même.

Mais voici qu'une forte voix de la Provence s'élève : « Citoyens, nous sommes ici plusieurs qui avons reçu de nos fédérations des mandats précis. Le citoyen Daladier a rétabli et maintenu l'unité du parti. Il a redonné une doctrine aux radicaux. Nous lui sommes reconnaissants de son action et de son courage. Je vous demande de le réélire par acclamations président du Parti. » On applaudit. D'autres voix se font entendre : « Même déclaration que la Fédération du Vaucluse, font la première et puis la seconde et puis la troisième et ainsi une quinzaine de délégués s'expriment au nom de leurs camarades. Rallié, le citoyen Gavaudan annonce qu'on va donc confirmer par acclamations le mandat du président Daladier. Tout le monde se lève. Seul, le délégué de la Fédération de l'Orne, M. Édouard Pfeiffer, sombre et silencieux, demeure impassible dans un coin de la baraque de planches où le sacre vient de s'accomplir.

Et je songe à cette nuit de mars 1926 dans laquelle Édouard Daladier étonna celui qui connaît le mieux les hommes politiques de son temps. Un échec de M. Paul Doumer venait de contraindre le Cabinet à la retraite. C'était l'époque où les ministres des Finances succombaient les uns après les autres sous le poids des dépenses sans contreparties, et M. Briand s'ingéniait à former un gouvernement nouveau dans lequel il avait décidé, croyait-on, de remplacer MM. Camille Chautemps et René Renoult qui figuraient dans le précédent en compagnie de M. Daladier, les restes de l'ancien cartel et les compagnons des luttes de M. Herriot. Le premier connaissait le sort qui lui était réservé. Il n'ignorait pas non plus que le concours de Daladier était encore jugé désirable. Plusieurs fois par jour, par le téléphone, il s'informait de ses intentions. « Que vas-tu faire? Qu'accepteras-tu? » questionnait-il avec la même insistance que dans les jours précédents il avait mise pour demander s'il ne conviendrait pas d'abandonner un Cabinet, dont le ministre des Finances, avec sa fiscalité, faisait une politique trop réactionnaire. Toujours Daladier répondait : « Sois tranquille, je n'accepterai rien sans toi. » Ainsi, au cours de cette nuit mémorable où le nouveau cabinet fut conçu dans les bureaux du quai d'Orsay, parmi les journalistes épuisés et les huissiers endormis, Daladier refusa à Briand tous les portefeuilles qu'il lui offrait : la Guerre, la Justice, l'Intérieur. Avec un soin paternel, Briand lui disait : « Mon ami, on ne fait pas cela. Vous verrez plus tard. On ne refuse pas l'Intérieur pour ça... » Il répondait : « Chautemps et moi nous étions, sous votre présidence, les ministres d'Herriot. Vous en abandonnez un, je ne resterai pas seul. » Plus tard, quand il lui fit le récit de ces entretiens, M. Herriot donnant cours à son émotion le serra dans ses bras.

Étrange figure que celle de l'enfant du Vaucluse, méditatif et passionné, autoritaire et débonnaire, dont la discipline des études classiques forma le cerveau. Avant la guerre, professeur agrégé d'histoire, brûlant de comprendre et d'enseigner; pendant la guerre soldat de la Légion Étrangère, puis sous-lieutenant de cette infanterie qui fut la reine douloureuse des tranchées! Des citations éloquentes, ces humbles citations à l'ordre du régiment ou de la division, attestent

ses actes de soldat, puis c'est le mandat de député, le voyage en Russie en compagnie d'Édouard Herriot, son professeur et son ami, le travail fructueux des Commissions parlementaires avant les premières interventions à la tribune sur la politique des réparations et l'occupation de la Ruhr. Plus tard, sous le cartel triomphant, le Ministère des Colonies, le Ministère de la Guerre, le Ministère de l'Instruction publique, la retraite en mars 1926 et l'opposition quelques mois après, quand, sur les ruines et les déceptions du Cartel, M. Raymond Poincaré entreprit d'imposer à la politique la cure de silence et d'austérité qui devait sauver la monnaie nationale. Alors, le parti radical-socialiste connaît une grande crise de conscience. Rejoindra-t-il Franklin-Bouillon qui le pressait au congrès de Bordeaux d'adhérer à l'union nationale ou de la diriger? Se jettera-t-il, au contraire, dans une opposition, dont il a désappris dans ses longues années d'exercice du pouvoir les servitudes, comme l'y invitent Joseph Caillaux et Daladier? Le Congrès de la salle Wagram en 1927 établit un programme qui est déjà une déclaration de guerre et il élit Daladier comme chef, à la stupéfaction de beaucoup de parlementaires auxquels déplaisent ses allures jacobines. Le Congrès d'Angers, en 1928, met fin à l'union nationale en contraignant à la retraite les ministres radicaux qui sont venus s'expliquer devant lui. Une année passe et la rude main de Daladier détourne les amis impatients des appels du pouvoir. Ses adversaires eux-mêmes reconnaissent que sa route fut nette et droite. On peut déplorer sa position, la rigidité des formules par lesquelles il a fixé lui-même les limites de sa doctrine politique, imaginer que, peut-être, il lui arrive de se demander si le mouvement de la vie publique et les nécessités de l'action imposée à un homme politique peuvent tenir dans les cadres étroits qu'on dresse avec des formules impératives pour la satisfaction des militants provinciaux. On ne peut lui refuser une sympathie que lui témoignait, durant qu'il le voyait à la tâche, le journaliste sensible qu'est Marcel Lucain et on trouve naturel et touchant que deux années de bataille aboutissent à cette cérémonie du sacre dans la baraque grisâtre et vermoulue dans laquelle s'ouvrit le Congrès de Reims.

LES JEUX DU CIRQUE

Voici le Président du parti radical-socialiste sur les tréteaux dressés dans le cirque municipal de Reims. Il vient de s'asseoir parmi les acclamations de ses troupes; les dignitaires du Comité exécutif l'entourent. Tout en haut des gradins de gauche, M. Herriot a pris place au centre d'un petit groupe que font MM. Israël, André Hesse, Cazals et Albert Milhaud. Les deux mains appuyés sur sa canne, le front lourd, pèlerin passionné, il considère le cirque. En face de lui, dans le bas des travées de droite, les deux frères Sarraut sont serrés l'un contre l'autre. Au centre, dans le fond de la salle, MM. Eugène Lautier, Georges Bonnet, Delbos sont voisins, et, au-dessus d'eux, à la montagne, M. Jacques-Louis Dumesnil tendu vers la table de la présidence occupe le meilleur poste d'observation...

M. Daladier parle. Il dit que le Congrès de Reims sera une éclatante manifestation d'union, de solidarité, de foi dans une victoire qui est certaine si les radicaux savent demeurer unis, et, posant d'emblée de sa plus rude voix le problème du gouvernement, il affirme : « Pour nous, radicaux, partisans déterminés de la propriété individuelle, au nom de l'unité sociale, adversaires de la nationalisation des moyens de production et d'échange, mais résolus à maintenir le contrôle de l'esprit sur le développement de ces forces, il s'agit de savoir comment nous voulons modeler la société française, réformer l'État, organiser l'Europe désunie en face des continents américain ou asiatique où règne déjà la dictature de l'argent ou la dictature de la force. » Le redoutable problème ainsi défini, le parti radical-socialiste ne se dérobera pas aux responsabilités, et il ajoute : « Depuis dix ans, je soutiens que le problème des alliances a beaucoup moins d'importance que le problème des idées... C'est à la lumière de ces idées que nous considérons la crise ministérielle qui s'est ouverte avant-hier. La politique équivoque qui avait pour objet de poursuivre la liquidation de la guerre et l'organisation de la paix par une majorité parlementaire que dominait la droite et ses alliés a été condamnée par la Chambre... Une majorité de gauche

s'est affirmée. Le devoir des partis de démocratie est d'affronter résolument les responsabilités qui s'offrent à eux et de ne pas se dérober à leur mission ».

L'appel est clair. C'est le cartel de 1924 que le président du parti radical-socialiste réclame du Parlement. Mais aussitôt les difficultés, les contradictions, les impossibilités se lèvent éclatantes. Eh quoi, on dit que les alliances sont peu de chose et que seules les idées comptent et on commence par se proclamer avec une louable franchise adversaire des idées fondamentales, des collaborateurs qu'on appelle : « Nous radicaux, partisans déterminés de la propriété individuelle, adversaires de la nationalisation des moyens de production et d'échange ». Voilà le débat fondamental. On en mesure la gravité. On sent bien qu'il faudrait entreprendre autre chose qu'une construction impossible. Mais aussitôt renaît la querelle lamentable des mots : concentration, union républicaine, centrisme; on a lancé contre ces formules, qui étaient des solutions, des condamnations majeures, parce qu'on dénonçait en elles les machinations de la réaction. Ainsi les chefs du radicalisme chargés de liens qu'eux-mêmes ont noués disputent devant le mur infranchissable, et tous les jeux du cirque de Reims consistent à poursuivre cette querelle!

Orateur disert, habile à ménager le sentiment des militants tout en berçant d'espoirs les parlementaires impatients, M. Camille Chautemps constate d'abord qu'il est impossible d'unir des hommes qui professent sur tous les problèmes de la politique des idées opposées. Ce serait stérilité et stagnation, puis, décochant un trait dont il sait le succès assuré, il poursuit : « Certes nous ne partageons pas l'optimisme facile de ce ministre distingué qui nous conviait à une collaboration où l'outillage économique et les préoccupations de l'hygiène sociale tenaient lieu de programme politique. Nous voulons nous, affirmer la prédominance de l'intérêt général sur tous les intérêts privés. Nous croyons au travail créateur, à la légitimité de l'épargne et de la propriété, et, si nous sommes contre les grandes associations de capitaux, c'est en faveur de la réforme de l'État. » Mais du même coup, en dépit de ses balancements, M. Camille Chautemps retombe dans les contradictions. En face de la droite hostile, proclame-t-il,

seule la collaboration des deux grands partis de gauche peut répondre aux circonstances. Pourtant la politique de soutien, qui est précaire, ne correspond plus aux nécessités d'un gouvernement démocratique. Seule la participation peut donner des résultats féconds. Le moment venu, elle sera offerte aux socialistes. S'ils la refusaient, les radicaux-socialistes auraient à prendre le pouvoir appuyés par l'union des gauches. Mais quelles sont les frontières de cette union? Quel est son nom. L'ingénieux rapporteur se garde bien de le dire, de peur que les militants n'y reconnaissent l'image damnée de la concentration.

Telle est justement la crainte de M. Bergery. Chirurgien minutieux et démoniaque, il se plait à promener le scalpel dans les plaies du parti. Il disserte en disséquant. Il semble qu'il présente au bout de ses pinces les anatomies secrètes du parti radical et radical-socialiste et ses raisonnements schématiques, construits avec la rigueur des théorèmes, irritent les nerfs de l'auditoire. Les vieux tacticiens s'indignent. Les militants demeurent froids aux syllogismes de cet aristocrate de l'esprit. Quel est l'état présent du parti leur demande-t-il? Avant la guerre, deux notions en constituaient le ciment. La première était la laïcité, la seconde l'impôt général sur le revenu. Or l'une est passée dans les faits et l'autre ne suffit plus. C'est dans la lutte contre la politique de M. Poincaré de 1919 à 1924 que les radicaux ont puisé des forces nouvelles et des arguments actuels. On leur propose la concentration. Qu'est-ce à dire? La concentration consiste, selon M. Bergery, à prendre d'abord le parti radical-socialiste et à aller à droite aussi loin qu'il faudra aller pour obtenir une majorité. Est-ce cela qu'on désire? Au contraire, s'il n'est pas démontré encore que la participation socialiste au gouvernement des gauches soit immédiatement réalisable, le moment approche où elle sera possible, et Bergery, le cynique, lance cette phrase cruelle : « Le parti S. F. I. O. ne peut plus se refuser bien longtemps au gouvernement et à la révolution. » Que les radicaux attendent donc cet instant et sachent demeurer dans l'opposition.

La perspective ne suscite dans le cirque aucun contentement. Cette doctrine amère et froide ce n'est pas celle qu'on

attend du parti radical. Car enfin, l'an passé, à Angers, il convenait peut-être de renverser un ministère dont la composition gênait la propagande des militants de province. Il était si facile de reprocher à leurs représentants d'avoir capitulé devant M. Poincaré et de s'être laissé enchaîner au char des vainqueurs. Mais, à Reims, dans le moment présent, il s'agit au contraire de faire un gouvernement. — Un vieux militant de la Fédération de la Seine, le Dr Saurel, que la jeune intransigeance de M. Bergery scandalise, se fait hisser sur les tréteaux pour rappeler à son parti qu'il doit rester lui-même, c'est-à-dire être idéaliste et réalisateur. D'abord il expose le credo des anciens : « Nous croyons à la propriété privée; nous croyons à l'initiative privée. C'est très joli de dire : nous admettons le capitalisme, mais le capitalisme est un danger. Il y a cependant entre les socialistes et nous un fossé énorme. Nous, nous sommes avant tout des laïques, les amis de la liberté. Pour ma part, je ne crois ni à M. Jésus-Christ, ni à M. Karl Marx. Je suis l'homme qui marche, l'homme de science, l'homme de progrès. Je supplie le parti de rester fidèle à ces idées. »

L'ancien recueille plus d'applaudissements que le jeune. Un militant approuve : « C'est un cerveau ce type-là. Quand même, il a dit des choses épatantes! » Mais les contradictions continuent d'emplir le cirque. M. Dalimier constate, aux applaudissements de l'Assemblée que personne n'est venu défendre la concentration, et, quand le sombre Edouard Pfeiffer quitte son coin pour tenter avec un incontestable courage une tâche impossible, le silence des réprobations accueille ses paroles. A l'unanimité, le Congrès condamne « toute participation ou tout appui de ses membres à une combinaison parlementaire ou gouvernementale dirigée ou soutenue par la droite ou par ses alliés et qui n'aurait pour but, soit sous le nom de concentration ou sous tout autre nom, que de prolonger en y associant des républicains, une formation politique désormais condamnée ».

L'opération est faite. Une fois de plus, les hommes ont été les jouets des mots dans lesquels ils imaginent enfermer et retenir les événements. Déjà l'inquiétude gagne les principaux acteurs. M. Malvy est agité de pressentiments sinistres.

Il redoute que les socialistes ne prennent prétexte des critiques que leur ont adressées Camille Chautemps et François Albert pour rejeter sur le parti radical-socialiste la responsabilité de l'union des gauches impossible; M. Léon Meyer n'admet point l'insuffisante condamnation portée sur la concentration, M. Georges Bonnet est perplexe et Gaston Bergery sarcastique. Autour de l'estrade abandonnée, les querelles éclatent. Toujours mêmes espoirs insensés, mêmes contradictions éclatantes, mêmes formules vides qui volent dans le cirque sur les lèvres de jongleurs habiles.

Dans le même moment le Président de la République faisait mander le chef du parti radical-socialiste pour lui confier le soin de former le gouvernement du pays. Le lendemain matin, Edouard Daladier chargé des liens de Reims se rendra à l'Élysée.

LES FORMULES TUENT...

Le Congrès de Reims a terminé sa course. Où sont les longues séances passionnées d'Angers, les orateurs dressés les uns contre les autres, les débats nocturnes et les sommations des militants aux élus? Le cirque est à peu près désert dans la matinée du 25 octobre. M. Durafour, apôtre véhément de l'application intégrale et immédiate de la loi sur les assurances sociales, qui promène sur l'estrade une éloquence enflammée ne parvient pas à échauffer un auditoire bien restreint en évoquant « la volonté des citoyens placés sous le ciel de France, à l'abri de la République ». Devant la salle, quelques personnages arpentent les trottoirs attendant les nouvelles et recueillant les impressions. Là, M. Camille Chautemps confie ses alarmes à des amis. Il paraît que le journal de M. Léon Blum l'accuse d'avoir ruiné sciemment une combinaison socialiste possible, combinaison à laquelle le parti radical pouvait donner son concours, et d'avoir rendu malaisé au parti S. F. I. O. l'appui qu'il aurait tout naturellement fourni aux radicaux. Que l'on puisse supposer que son parti nourrit des intentions si noires, M. Chautemps n'en revient pas. Il désire s'en expliquer sans retard avec le représentant

d'un journal de gauche. Certes, il est bien vrai que l'auteur de la motion de politique intérieure ne pense pas que la tâche du président Daladier, telle que celui-ci veut la conduire, soit commode. Le Gouvernement de la France n'est pas un jeu... tous les citoyens ne sont pas des militants radicaux. C'est là une affaire délicate, une véritable aventure, et, tout en ordonnant une interview qui sera publiée par l'*Œuvre*, M. Camille Chautemps continue d'exhaler des soupirs et des craintes.

L'après-midi, l'exposé de M. Jacques Kayser sur la Banque des réparations et les garanties que les États doivent exiger et un réquisitoire de M. Jean Montigny contre la politique extérieure des groupes de la droite et du centre rendent l'animation au Cirque. Et puis, on entend M. Herriot que la foule réclamait depuis la veille. C'est une chose frappante que le pouvoir magnétique que M. Herriot exerce sur les masses. Sa haute culture, son éloquence, son art de composer et de dire, les inflexions sourdes et les envolées de sa voix bercent et transportent d'aise un auditoire sensible. Peu d'artistes du verbe connurent des succès oratoires pareils. Les acclamations de Reims pouvaient payer beaucoup d'amertumes. Comme les bruits de ce triomphe s'apaisaient, M. Édouard Daladier, retour de Paris, reparut dans le cirque. L'accueil du Président de la République avait été cordial. On avait rappelé des souvenirs provinciaux en échangeant quelques phrases en dialecte de Provence. Daladier avait dit ce qu'il voulait tenter, qui était conforme à la règle qu'il s'était donnée. On lui répondait avec une bienveillante bonhomie qu'il ne trouverait aucun obstacle. Aussitôt après, il se rendit au quai d'Orsay, causa quelques instants avec l'ancien président du Conseil sans entrer pour l'instant dans le vif du débat et repartit pour Reims afin de consulter ses amis.

Ainsi il revint à sa petite chambre de l'Hôtel du Lion d'Or, déposa sur une table un sac de voyage, sa pipe, et fit prier ses amis de venir s'entretenir avec lui. La veille déjà, il avait reçu les conseils amicaux et les encouragements de M. Maurice Sarraut qui l'engageait à tenter la grande entreprise d'union des gauches au gouvernement.

Bientôt, les couloirs de l'hôtel s'emplirent de visiteurs et

de bruit. D'abord, le Conseil des anciens présidents du parti siégea auprès de Daladier. Et puis vinrent les amis et les amis des amis. De jeunes lions prêts à le servir et à se faire tuer pour lui se présentaient sous des patronages charmants. Celui-ci amenait le concours des républicains de gauche et cet autre était assuré de l'appui des démocrates chrétiens, pour peu qu'on leur promît sinon de soutenir devant le Sénat, au moins de faire venir en discussion les fameux textes relatifs aux congrégations missionnaires dont l'urgence avait été oubliée. Daladier écoutait et prenait conscience du gouvernement. Obstiné, volontaire, logique, il ne songeait qu'aux offres qu'il allait faire aux socialistes et à la manière dont elles seraient accueillies. Le lendemain matin, il écrivait au président du groupe parlementaire du parti S. F. I. O. une lettre officielle pour le prier d'informer ses amis. Le même soir, il se présentait devant eux et exposait son programme. Quelles sont les frontières de votre majorité? lui demanda-t-on. Il répondit : « J'accepte celles que vous fixerez vous-mêmes, mais vous devez concevoir que nous n'avons pas vous et nous des forces suffisantes pour vivre. » C'est dans ces conditions que les parlementaires du parti socialiste, section française de l'Internationale ouvrière, acceptèrent de participer à un cabinet radical, sans avoir songé à dire s'ils renonçaient à la nationalisation des moyens de production et d'échange, et à la révolution. L'anticipation de M. Bergery : « Le parti socialiste ne peut pas se refuser bien longtemps à la révolution et au gouvernement », était-elle devenue si vite l'expression de la réalité?

Aussitôt informé, le futur président du Conseil se rend de nouveau chez M. Aristide Briand, dont il avait obtenu le concours formel à un gouvernement socialiste et radical au cours d'une conversation qu'il avait tenue secrète afin de ménager ses atouts. Il dit les résultats de la délibération socialiste et M. Briand, un peu surpris, ne laissa paraître aucune déception. Son expérience lui enseignait que dans le parti S. F. I. O. les ressources de la procédure sont inépuisables. Il y a le recours à la C. A. P., et puis le Congrès national et ensuite les luttes de personnes et les discussions éternelles entre les fractions opposées.

Cependant, le citoyen Salengro affirme que la puissante Fédération du Nord, en dépit des efforts de Lebas, se prononcera en faveur de la participation. Le succès est parfaitement possible. Boncour, Renaudel, Marquet, Grumbach, donneront de toutes leurs forces. Un après-midi passe, puis une nuit, une matinée encore. Dans son petit appartement cerné par les journalistes, le futur chef des gauches unies attend la réponse socialiste. Les heures s'écoulent. Seuls les émissaires rapportent les bruits de la rue Victor-Massé. Vers midi, on apprend que la bataille est perdue. Boncour a quitté la maison du parti, ulcéré et irrésolu. Il veut méditer quelques instants dans la solitude avant de retrouver son clan et d'arrêter les décisions. Il paraît prêt à abandonner un parti dont l'étroite discipline pèse depuis longtemps sur son cerveau, et puis quelles intrigues et quels tripotages! Il paraît, que, dans la réalité, la motion participationniste était votée. Lebas aurait fait détourner les mandats de certaines fédérations. Renaudel n'est pas moins indigné, mais il examine froidement l'opportunité de la révolte. Il pèse le pour, le contre, et estime finalement que le Congrès national de décembre permettra de réaliser ce que le congrès actuel n'a pas laissé faire. C'est l'heure où certains conseillent à Daladier d'offrir malgré tout des portefeuilles à quelques socialistes qui les accepteront peut-être. Il répond : « Non. Il ne m'appartient pas, après ce que j'ai fait, d'essayer de diviser le parti socialiste. » Les liens de Reims lui paraissent sacrés.

Il reste maintenant à poursuivre le programme étroit du Cirque de Reims : l'union de toutes les gauches autour d'un gouvernement faisant siennes les résolutions du parti. Les difficultés sont évidentes : fragilité des majorités possibles, exigences grandies des partis qui feront l'appoint, résistances des personnes. Mais, à cette heure, Édouard Daladier semble résolu à tout tenter. « Quoi qu'il arrive, dit-il, je constituerai un ministère. Si Briand me refuse son concours, je me moque des logomachies et je forme un Cabinet de jeunes décidés à agir. Le pays jugera. » Il reprend le chemin du quai d'Orsay. L'hôte l'attend, la main tendue, le regard compatissant.

— Président Briand. Vous savez la décision socialiste. Je désire, selon les résolutions de mon parti et les conseils

de tous mes amis, faire un gouvernement de gauche dont la politique étrangère sera, bien entendu, la vôtre. Les radicaux-socialistes, dans cette hypothèse, recevront les portefeuilles que je destinais aux radicaux. Êtes-vous toujours avec moi?

— Je vous ai dit, cher ami, que mon concours vous était acquis. Je n'en retire rien. Mais je dois vous faire voir les périls de ce que vous entreprenez. Où est votre majorité? Vous n'avez plus les socialistes avec vous. Êtes-vous du moins certain de leur soutien? C'est une chose aléatoire. Pour durer, il faut que vous puissiez compter sur la totalité du groupe de la gauche radicale et même, afin de répondre aux préoccupations, que vous connaissez bien, de ce groupe, sur certains républicains de gauche. Vous pouvez les gagner par l'offre de quelques portefeuilles, mais je dois vous conseiller de vous mettre d'accord avec l'ensemble. Vous ne le voulez pas, dites-vous. Je comprends. Mais on peut aussi vous faire remarquer que c'est votre parti qui a pratiqué et imposé cette politique d'accord avec les groupes. Votre position est délicate. Cette crise vous a affirmé; elle vous a grandi. Prenez garde de compromettre ces résultats. Pour moi, évidemment, je suis toujours à votre disposition. Mais j'attire votre attention sur les obstacles... »

Le chef du parti radical-socialiste quitte le quai d'Orsay. Dans ces instants, il doit avoir l'impression que les liens de Reims sont pesants et que Briand vient de les serrer plus fortement encore. Ce qu'on lui dit, c'est peut-être bien le fruit de l'expérience, la sagesse. Mais de quel nom s'appelle l'opération qu'on lui conseille d'entreprendre : concentration, union des républicains? Les mots vont se détacher, grossir, occuper les manchettes et les commentaires des journaux, la rue, l'opinion. L'élu de Reims, l'homme sacré par les militants ne peut modifier sa route. Elle a toujours été simple et droite. Il ne fera rien qui ressemble à une concentration.

Rentré chez lui, il mande le Conseil des Anciens. C'est alors que les journalistes aux aguets voient successivement arriver MM. Maurice Sarraut, Caillaux, Herriot, Malvy. Veulent-ils être d'un gouvernement dont M. Briand est absent? L'un, dit qu'il est prêt, mais indique aussitôt les dangers. Les autres

déconseillent l'expérience et semblent admettre les raisons de Briand. Désormais, tout est consommé. Daladier ira, le soir même, exposer au Président de la République les motifs de sa retraite.

Mais, dans le moment où la nouvelle se répand dans Paris, il accueille les amis qui n'attendent rien de lui. Ils savent qu'on raconte à la Chambre que M. Briand n'a posé à son concours aucune condition politique. Il l'avait donné; il ne l'a pas repris. Si M. Daladier échoue, c'est uniquement faute de pouvoir compter sur une majorité, dit-on. Sa chute serait certaine dès le premier jour. Est-ce donc le risque de la bataille qui le fait reculer, puisque, du côté de M. Briand, il n'existe aucune réserve sérieuse? Est-il réellement parfaitement libre de former avec l'ancien Président du Conseil un ministère de gauche? Existe-t-il entre les deux hommes un malentendu qui sera exploité demain et qui les mettra aux prises? Et convient-il de céder à des résolutions trop promptes?

Alors, un coup de téléphone à l'Élysée prie le Président de la République de bien vouloir remettre à 8 h. 45 la visite fixée à 7 h. et demie. Une nouvelle explication a lieu avec M. Briand. « Pierre Laval est justement dans mon Cabinet, précise-t-il, je vous l'envoie. Il éclaircira complètement le malentendu. » M. Laval arrive en effet. Il reprend les considérations d'arithmétique parlementaire et, d'accord avec Daladier, téléphone à son tour à M. Briand. Devant l'appareil, il résume ainsi sa conversation : « En somme, je peux dire à Daladier qu'il s'était mépris et que vous êtes toujours à sa disposition sans conditions? — Sans conditions, répond l'interlocuteur, je montre simplement les difficultés. »

9 h. 1/2, la voiture de M. Daladier arrive dans la cour de l'Élysée. Le dernier acte se joue, pense-t-on. Tout à l'heure on va connaître la conclusion. Mais le Président du parti radical-socialiste quitte M. Doumergue sans remettre aux journalistes la déclaration qu'ils attendent depuis l'après-midi. Il leur annonce qu'il reviendra le lendemain matin. « En vérité, dit l'un d'eux, nous ne comprenons plus rien. »

Et voici, de nouveau, la petite maison dans laquelle la grande expérience est tentée. M. Pierre Laval est revenu. Enfermé avec M. Daladier, il collabore à la composition du

Ministère et à la rédaction des lignes essentielles du programme. Attirés par le travail qui se fait, les visiteurs arrivent. L'un vient, au nom d'un sénateur, réclamer un portefeuille; l'autre, en échange d'un ministère, promet l'appui d'un grand journal, et les lions de Reims reparaissent toujours fidèles et généreux. De temps en temps, un collaborateur descend silencieusement l'escalier pour porter des nouvelles; il parle à voix basse. Enfin, M. Pierre Laval se retire à pas feutrés sans paraître voir autour de lui. On dirait qu'il sort de la chambre d'un mort...

Presque au même instant, la voix du dehors entre dans la demeure. Dans une note remise à l'Agence Havas, M. Briand fait annoncer qu'il n'a jamais refusé son concours au Ministère de *concentration républicaine* que veut faire M. Daladier et qu'il lui est toujours tout acquis s'il entend constituer un cabinet d'*union républicaine.*

Du coup, la tentative suprême se brise. L'apparition des mots réprouvés fait son œuvre. Le gouvernement des gauches est étranglé dans la nuit par les liens du Congrès de Reims et les lions du radicalisme quittent la place pour servir d'autres maîtres.

FERNAND DE BRINON

UNE FEMME A SA FENÊTRE[1]

III

LA VILLA DE KEPHISSIA

Raoul Malfosse avait quarante-cinq ans. Né en province d'une famille de bourgeoisie moyenne, mais ancienne, il avait souhaité, en sortant de Polytechnique, faire une grande fortune. Comme il était doué d'une de ces natures patientes qui n'ont pas besoin de la chance, il y avait réussi. Pourtant ces natures-là ne peuvent s'assurer également toutes les satisfactions : Malfosse avait été abandonné par sa femme, jolie, romanesque. Ses grosses affaires de travaux publics le tenaient une partie de l'année dans les Balkans, surtout en Grèce; presque tous les soirs, dans ces pays simples où les plaisirs payés sont par trop rudes, il souffrait de son éloignement des femmes; mais son cœur était demeuré sans audace et maladroit. C'était en vain que dans sa maison de Képhissia — qui est la résidence d'été des Athéniens — il recevait les plus aimables personnes, grecques ou étrangères.

Ce matin-là, alors que, vers dix heures, il sortait de chez lui pour aller à son bureau, dans Athènes, il ne fut pas étonné outre mesure de voir arriver Margot Santorini; il la connaissait fantasque et matinale. Il ressentit comme d'habitude à son apparition un plaisir et une peine. La peine, comme d'habitude aussi, l'emporta bientôt : quel était cet homme

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

assis à côté d'elle? La matinée éclatait de tout le printemps et la visiteuse, très claire, dans sa petite voiture vert d'eau, entrait chez lui avec une force dangereuse.

Malfosse, qui conduisait lui-même, stoppa en travers du seuil et Margot s'arrêta pile sur lui. Ils se trouvaient nez à nez et se mirent à rire.

Elle recula et se rangea le long de la route. Lui laissa sa voiture en panne là où elle était et s'empressa vers elle pour baiser avec une ferveur raide la main qu'elle lui tendait à travers la portière.

Boutros, rencogné dans le cabriolet, serra les dents devant ce geste, ce veston sombre, cette rosette, cette voix trop courtoise que dans les cercles les hommes arrivés empruntent à ceux qui les y reçoivent. L'affaire devenait difficile; cet homme n'admettrait pas la plaisanterie et ne montrerait pas la générosité étourdie, mais noble de Santorini.

— Chère amie, vous veniez me voir! Mais quelle chance j'ai d'être encore là.

— Bonjour, Malfosse. J'étais partie avec l'idée que je vous croiserais sur la route. Est-ce que vous êtes pressé? Je voudrais vous parler.

— Mais pas du tout; ce matin, je puis ne pas aller à mon bureau. Entrez. Je vous demande pardon, je vais reculer.

Margot avait tout de suite ouvert la portière et sauté; elle s'écarta un peu de la voiture pour éviter une présentation prématurée. Malfosse avait jeté un regard assez rudement inquisiteur sur l'inconnu, puis un peu tard avait pris les airs d'une correcte indifférence.

— Non, je vais laisser la voiture là. Entrons.

Elle le poussa vers le jardin, d'un air sérieux. Intriguer Malfosse ne l'amusait pas comme d'habitude.

Boutros resta seul. Kephissia est un des rares endroits boisés des environs d'Athènes : il regarda, à travers les arbres, dont les ombres le caressaient assez fraîchement, vibrer la façade blanche de la villa, d'un style bâtard mi-italien, mi-espagnol, avec des précisions mesquines apprises aux Beaux-Arts de Paris. Allait-il rester libre et continuer de jouir de l'air et du soleil? Ce bourgeois était fort déplaisant. Et de quelle nature était le pouvoir que la jeune femme avait

sur lui? Était-elle sa maîtresse? Il trouva de nouveau autour de Margot une atmosphère douteuse, alors que tout à l'heure dans la voiture elle lui avait paru si franche, si nette, qu'il avait oublié sa méfiance née au contact de Rico. Troublé, il se raidit et se proposa d'être cynique : après tout, si elle était une intrigante, lui-même saurait bien l'exploiter.

— C'est ravissant, Malfosse.

Plusieurs cerisiers, au milieu de la pelouse assez maigre, amoncelaient leurs fleurs blanches.

— Oui, c'est agréable, — avoua-t-il.

Il s'excusa et s'absenta un instant pour téléphoner à son bureau. Quand il revint, elle était sous les arbres. Il retrouva à peine, au fond de son regard, cette moquerie irrépressible à laquelle il était accoutumé : elle était plus chaleureuse que les autres jours; la tristesse, qui durcissait parfois ses sourires, était à peu près effacée, ce matin-là.

— Malfosse, soyez très gentil; si vous m'écoutez bien, vous me comprendrez sûrement.

— Qu'est-ce qu'il y a? Vous avez un ennui? Mais, ma chère amie, certes, — répondit-il d'une voix pénétrée.

Mais, à la seconde qu'elle allait parler, il fut traversé par l'idée que l'homme qu'on avait laissé dans la voiture avait affaire dans ce qu'elle allait lui dire, et son visage se rembrunit.

Il ne se trompait pas. Pourtant l'histoire était si inattendue que son déplaisir fit place à l'étonnement, à l'amusement, pendant une minute.

— C'est inouï, c'est bien vous, cette histoire-là. Toujours agitée, toujours ce besoin d'inventer... Cette Margot.

Elle était si jolie parmi l'épanouissement des arbustes. Tout était à son avantage : le printemps, sa robe rose, la circonstance aventureuse qui favorisait son génie, ami de la curiosité et de la témérité. Sa carnation blanche recevait une lumière qui s'était déjà émue sur la pulpe des fleurs; dans la mousseline, elle semblait pétrie de la même substance, soulevée par la même floraison. Et pourtant, par un effet mystérieux, elle transparaissait, dans cette métamorphose, plus spirituelle. Il sentit pour elle un désir moins indiscret que les autres jours, il ne vit plus sous les cheveux cendrés, dans ces yeux bleu-gris, dont les épaisseurs claires le tenaient

toujours éloigné d'un fond inaccessible, le vieux mirage que lui ménageait la coquetterie. Elle était encore plus affairée que de coutume, mais moins égarée; plus pétulante et moins cruelle. « Qu'est-ce qui la guide en ce moment, se demanda-t-il, la fantaisie ou la charité? Quelque chose d'absurde ou quelque chose d'équivoque? » Il n'avait jamais pu décider qui était Margot.

Cependant, quand elle en vint à la question de confiance, il se révolta en termes assez vifs, comme il en avait pris l'habitude familière avec elle.

— Voyons, chère amie, vous devriez connaître mes sentiments. Il n'y a rien dont j'ai horreur comme de l'indulgence vis-à-vis de ces gaillards-là, et vous me demandez d'assurer l'impunité à l'un d'eux. C'est bien cela, c'est toujours la même chose, vous ignorez complètement ma façon de voir, par dédain. C'est très joli, la fantaisie, mais enfin, cette fois-ci, vous allez un peu fort. Vous ne sentez pas la légèreté de votre conduite. Enfin, c'est inconcevable. Ah! vous me peinez beaucoup. Voyons, soyez sérieuse. Vous faites courir, d'abord, un risque énorme à votre mari; je ne parle pas de moi seulement. Je croyais qu'au fond vous étiez une femme de sens. Mais, maintenant, en vérité... C'est entendu, vous me dites que c'est un garçon sympathique, intéressant et convenable, enfin qu'il vaut mieux que ce qu'il est. Eh bien! raison de plus, qu'il tâte un peu de la prison, il y apprendra beaucoup. Ce sont les plus dangereux, ces communistes qui ne sont pas des ouvriers : ce sont toujours ceux qui bénéficient d'une indulgence absurde. Il savait bien ce qu'il faisait, allez, en débarquant chez vous.

— Oh! le pauvre, il ne savait vraiment pas où il tombait.

Margot dit cela calmement. Pendant qu'il parlait, elle le regardait avec attention; elle finit ainsi par tarir sa verve d'indignation. Il sentit qu'elle lui trouvait des torts et il prévit aussitôt qu'une fois de plus la révélation de ses torts le laisserait penaud. Pourtant, il était lancé et il continua pendant quelque temps sur sa vitesse acquise.

— Enfin, Rico et moi, nous avons des situations à Athènes qui ne nous permettent pas le luxe de pareilles plaisanteries. Il a dû vous le dire pourtant, il a beau être léger lui-même.

Et puis, tout cela c'est du roman; de nos jours, on ne cache pas quelqu'un; nous ne sommes plus au Moyen Age. Vous pensez bien qu'avec mes domestiques... Et puis, après cela, qu'est-ce qu'on en ferait?

Il se tut, et elle n'eut qu'à dire :

— Alors, moi, qu'est-ce que je vais devenir avec ce garçon-là sur les bras?

— Vous n'avez qu'à...

— Quoi? Malfosse, vous n'allez pas me dire que je peux le plaquer maintenant.

— Mais si, ma chère, quand on a fait une bêtise...

— Bon, eh bien! allez lui dire de ma part qu'il descende de la voiture et qu'il s'en aille. Il n'avait rien quand il est venu, il peut s'en aller comme cela. Vous pouvez lui donner un pourboire, peut-être.

Et elle alla s'asseoir sur un banc, arrachant son chapeau dans un geste de dépit. Malfosse resta debout dans l'herbe, déjà pantois; ce qu'il avait pressenti arrivait, elle allait l'accuser de ne pas l'aimer.

— Évidemment, c'est très désagréable de le renvoyer. Mais ces scrupules ne sont pas de mise, il les exploite contre vous. Qu'il y ait là une question personnelle entre vous et lui, c'est une illusion de votre part.

— Est-ce que vous le connaissez, pour juger de cela? Ce n'est pas une brute. Je ne l'aurais pas laissé entrer chez moi... Je vais aller demander à Avghi.

— Vous êtes folle! qu'est-ce que vous voulez qu'elle comprenne à cette histoire?

— Eh bien! j'irai trouver le chef de la police.

— Margot, ne vous moquez pas. Il se servirait un jour de cela contre votre légation, ou votre mari, ou vous.

Comme Margot était un peu découragée, elle se força à parler.

— C'est égal, je ne croyais pas que vous étiez aussi égoïste et aussi indifférent. Et aussi peu humain, somme toute.

— Comme vous exagérez!

— J'ai promis à ce garçon la liberté, et grâce à vous cette promesse devient une cruauté. Il sera tout de même pris, mais j'aurai prolongé son angoisse. Voilà ce que vous faites :

ayant besoin d'une aide, je suis venue tout naturellement vers vous, et vous me repoussez, en me traitant de folle et de sotte. Je vous demandais de m'aider à tenir ma parole : cela vous est bien égal que j'aie ce souci-là.

Malfosse poussa un gros soupir, et murmura d'une voix presque plaintive, sur un ton de reproche très adouci :

— Ne dites pas cela.

Elle avait les coudes sur ses genoux et son regard était fiché dans l'herbe. Elle reprit posément :

— Vous avez toujours prétendu être mon ami, mais vous ne comprenez absolument rien à ce qui me fait agir dans cette affaire, vous ne m'avez jamais comprise... D'ailleurs, — s'interrompit-elle, — en se levant à demi et en regardant vers la porte, je ne puis le laisser ainsi dehors, c'est très dangereux pour lui.

— Attendez, dites-moi d'abord ce que je ne comprends pas en vous, — supplia Malfosse flatté du chagrin que son attitude semblait provoquer, passionnément désireux de connaître la fin d'une pensée qui le concernait. Il la fit se rasseoir de force.

— Laissez-moi, — reprit-elle, sans se soucier de satisfaire à sa curiosité. — Oui, vous croyez que je m'occupe de ce garçon pour m'amuser, mais c'est un devoir. Rico me disait un jour qu'autrefois, pour les ambassades, il existait un droit d'asile : il me semble que ma chambre, c'est... comment dites-vous?... extra-territorial.

— Vous êtes charmante. Que voulez-vous qu'on vous dise?

— Vous vous moquez. Mais ce garçon-là, je suis sûre que c'est quelqu'un de bien. Il y a des êtres qu'on ne peut pas traiter selon les règles ordinaires. Le bien qu'on lui fait ne sera pas perdu.

— Permettez-moi d'en douter. Mais ne parlez pas de lui, parlez de vous. Allons, je vous fais une concession : maintenant que vous êtes embarquée dans cette affaire, j'admets votre scrupule à la lâcher.

— Vous croyez que je ne connais pas les hommes; mais j'en ai connu, des garçons comme celui-ci. Vous ne savez pas que j'ai été infirmière à dix kilomètres des lignes. Une tête brûlée. Il est tombé chez moi, eh bien! il est bien tombé. D'abord vous ne le connaissez pas.

— Soit, je vais aller le voir.

Margot réprima un mouvement de satisfaction et de relâchement. Elle voulait un succès complet; elle reprit donc comme si rien n'était gagné :

— Mais oui, voyez-le. Après cela, vous ne parlerez peut-être plus de la même façon. Vous pensez que je suis légère, mais vous l'êtes aussi, vous parlez sans savoir.

Elle était toujours penchée en avant, le regard dans l'herbe. Malfosse se leva; il aperçut alors, dans le pli de sa robe, toute sa gorge si blanche, si dense, entre ses bras minces. La vue de ce corps fait pour la mollesse le fit douter aussitôt de tout ce dont il se laissait persuader depuis un moment. Il retomba dans ses incertitudes sur Margot : il lui semblait, à lui comme à tous les hommes, qu'une femme qui était si évidemment faite pour provoquer le désir le plus immédiat, ne pouvait elle-même s'inspirer que d'un tel désir; tout ce qu'elle alléguait d'autre n'était que ruse. Il avait aperçu un assez beau garçon dans la voiture, il y courut pour vérifier son soupçon.

Mais il n'en avait pas fini avec elle; d'un geste, elle l'arrêta.

— Mon petit Malfosse, vous voulez me rouler. Vous voulez voir seul ce garçon pour revenir me dire qu'il est impossible. Mais si, mais si. Vous lui direz des choses désagréables et il vous répondra sur le même ton. Il s'en ira et il courra se jeter dans la gueule du loup. Et moi, j'aurai l'air d'avoir manigancé ce malentendu pour me débarrasser de lui.

Elle craignait bien plus le premier contact du communiste avec Malfosse qu'avec son mari : Malfosse était un bourgeois, harnaché de solides préjugés.

— Mais pas du tout, je vais examiner votre protégé avec impartialité.

— Ce n'est pas mon protégé, Malfosse, encore une fois; je ne vous demande pas de me passer un caprice, je vous supplie de m'aider à accomplir un devoir humain. Et je veux que vous fassiez cela de bon cœur.

— Un devoir! Ce qu'il faut entendre! En attendant, vous ne vous donnez pas la peine de mesurer ce que vous me demandez : ni plus, ni moins de risquer ma situation à Athènes.

— Oh! Malfosse, n'exagérez pas. C'est ridicule, ce que vous

dites. Vous ne risquez absolument rien. Qui pourra jamais prouver que vous saviez que cet homme était communiste? C'est un mécanicien que je vous ai recommandé, voilà tout. Qui aura jamais l'idée de nous soupçonner de complicité avec les communistes, vous et moi?

Son rire clair lui revint. Elle n'y tint plus et se précipita vers la grille.

— J'y vais, moi, cela vaut mieux.

Elle se hâtait avec une maladresse gracieuse; les volumes légèrement arrondis de ses hanches roulaient un peu sur ses jambes minces, mais si élégantes — longues bien qu'elle ne fût pas très grande.

Boutros attendait, immobile. Il ne se laissa pas toucher par l'air de gai courage avec lequel elle revenait vers lui, qu'elle avait déjà eu au moment de la négociation avec son mari; il s'était exaspéré, pendant le long conciliabule.

— Cela va très bien; venez, je vais vous présenter à Malfosse. C'est un brave homme. Mais je vous supplie de ne pas le juger sur son premier abord, vous l'effrayez un peu.

Elle lui dit tout cela avec une tranquillité fermement amicale; mais il ne vit que les éclairs malicieux qui échappaient des yeux de Margot, à son insu, et qui n'étaient que le contre-coup superficiel du combat qu'elle venait de mener et où son ancienne coquetterie n'avait paru que comme un souvenir. Il ricana intérieurement. « Je ne suis qu'un prétexte de plus dans le jeu mesquin de sa vie de tous les jours. Elle se sert de moi pour agacer son mari et son amant. Mais il faut en passer par là. »

Ils arrivèrent auprès de Malfosse. Le soupçon de celui-ci parut d'abord confirmé : le protégé était un assez beau gaillard. Il est vrai que Boutros était mieux, ou autre que la nuit précédente. Rico lui avait donné du linge; il était bien rasé, bien brossé.

Pourtant, aussitôt après, Malfosse fut sensible à l'air simple et posé du révolutionnaire qui semblait à mille lieues de songer aux raisons trop féminines que Margot pouvait avoir de s'occuper de son sauvetage. Cela était si évident que Malfosse inclina à admettre aussi que, si Margot était menée par son sexe, elle n'en avait pas conscience.

— On vient de me parler de vous... Vous êtes bon mécanicien?

— Pas trop mauvais, je crois.

Les deux hommes se mirent à parler d'autos, à la grande jubilation de Margot.

Malfosse était séduit par les bonnes façons de Boutros. Celui-ci, de son côté, ne put se moquer longtemps de ce monsieur qui prenait le parti d'ignorer ce qui pouvait être l'objet de son scrupule — le fait que l'homme qu'on lui recommandait était communiste, — car il vit que Malfosse s'y contraignait par dévouement pour la jeune femme. S'il était son amant, c'était un amant réellement respectueux de la personnalité de sa maîtresse. Mais alors celle-ci n'en paraissait que plus rusée.

En fait, Malfosse devait faire effort pour ne pas se dessaisir de son hostilité. « Il est d'autant plus dangereux qu'il le paraît moins. C'est un prisonnier qui fait des sourires à ses gardiens pour leur arracher la clef des champs. Peut-être un jour me mordrai-je les doigts de la sottise où je me jette décidément, à cause de cette folle et astucieuse Margot. Peut-être est-ce un futur Lénine. »

— Eh bien! venez au garage. Je vais vous montrer cette voiture. Voulez-vous m'attendre ici un instant, chère amie? — ajouta Malfosse d'un ton sec qui ne donna pas le change à Margot. Il ne la regardait pas, pour ne pas la voir jouir de son succès.

Les deux hommes s'éloignèrent. Margot se rassit sur le banc, sous les cerisiers, et alluma une cigarette. Les légers nuages des frondaisons la ravirent dans leur paix; elle réfléchit enfin à cette histoire. Jusqu'ici l'excitation s'était battue obscurément en elle avec la crainte. Mais maintenant, elle était sortie du moment dangereux : personne ne connaîtrait jamais le passage scabreux de cet homme à l'*Acropolis*.

La matinée avait encore été dure. Ressortie très tôt d'une court sommeil lourd, elle s'était attendue à chaque instant à voir entrer la police. Elle avait beaucoup plus craint pour Rico que durant la nuit. Un chasseur lui avait fait une peur bleue en lui apportant une invitation de la légation d'Angleterre.

Enfin, Rico s'était levé. Elle l'avait entendu ouvrir la porte de leur hôte qui dormait encore et le réveiller. Rico n'était pas venu chez elle, et elle n'avait pas bougé, tout le temps que l'autre avait passé à sa toilette. Ensuite Rico avait fait la sienne, toujours sans entrer dans la chambre de sa femme. Enfin, il était venu l'avertir qu'elle pouvait s'habiller.

— Pendant ce temps-là, nous déjeunerons tous les deux, lui et moi, — lui avait-il jeté, non sans malice.

Ils avaient savamment manœuvré les domestiques d'une pièce à l'autre.

Qu'avait été ce drôle de tête-à-tête entre les deux hommes? Rico en avait eu l'air très content; le visage du communiste était indéchiffrable. Elle avait été surprise par sa bonne mine qui devait quelque chose aux soins discrets de Rico; constatant à quel point l'habit fait le moine, elle fit des réflexions sur la force de ses préjugés. Se serait-elle occupé de cet homme si elle l'avait trouvé plus rude, plus insolite? Elle aurait voulu le voir manger pour savoir s'il ne la choquerait pas ou s'il ne montrerait pas cette timidité humiliée des gens sans usage devant ceux qui en ont? Elle se rappela un grand peintre qu'elle avait vu avili par la gêne à la table d'une femme qui portait un gros nom et qui n'était qu'une parvenue guindée. Lui aurait-elle pardonné qu'il eût une telle défaillance?

Les transes de Margot avaient repris au moment de sortir de l'hôtel. Rico avait été parfait; il était allé seul d'abord reconnaître les lieux et chercher la voiture. Pendant ce temps, elle avait fait un paquet de hardes pour Boutros qu'elle avait laissé seul. Rico était revenu, en annonçant gaiement « Je n'ai pas vu une seule tête de flic. » Ils étaient passés tous trois ensemble dans le vestibule de l'hôtel, Rico continuant avec Boutros une conversation commencée dans les couloirs.

« Rico a été très chic, songea-t-elle, et pourtant je ne lui en sais aucun gré. Il a fait tout cela contre moi. » Il les avait embarqués très gentiment.

Dans Athènes, puis sur la route, elle avait eu encore peur. Surtout à un moment où elle avait cru qu'une voiture les suivait. Exaspérée de frémir, elle s'était arrêtée net et l'avait

laissée passer. C'était de toute évidence d'innocents touristes. Alors, elle avait commencé à se détendre.

— Ah! ce n'est pas pour vous faire un reproche, — s'était-elle écrié en allumant une cigarette, — mais ce que j'ai eu peur! Ah! ça va mieux.

Lui, qui n'avait pas bronché et qui s'était mis à fumer aussi, avait répondu d'un ton sérieux :

— Je vous demande pardon.

— Je crois que nous sommes sauvés, vous ne croyez pas? Quand même, vous avez dû avoir un sale moment, cette nuit, devant ma grille. Et dire que j'ai manqué ne pas vous laisser entrer. Est-ce que vous seriez entré de force?

— J'en ai peur, — avait-il reparti avec un sourire animal, — c'était ma seule chance.

— Eh bien! j'aurais été furieuse, mais je n'aurais pas crié. Par crainte du scandale, sans doute, — n'avait-elle pu s'empêcher d'ajouter.

— Vous avez été chic.

— Je ne sais pas pourquoi je vous ai laissé entrer. J'avais peur qu'on ne se batte devant moi. Et puis vous m'avez paru sympathique comme un personnage de cinéma.

Il fronça les sourcils. « Elle s'amuse. »

— Mais vous, qu'est-ce qui vous a passé dans la cervelle quand vous m'avez vue à ma fenêtre?

— Ç'a été comme un miracle, un miracle que j'attendais; d'ailleurs, vous m'avez paru bonne.

Il avait été sur le point d'ajouter quelque chose, mais il s'était tu. Il évitait sans doute une parole de gratitude facile; pourtant, il avait laissé s'échapper un coup d'œil qui voulait dire quelque chose comme « Vous étiez belle ». Elle fut frappée de cette rudesse avec laquelle il coupait court à toute allusion galante.

Pendant le reste de la route, ils avaient peu parlé. Elle n'osait pas l'interroger et il semblait craindre tout propos qui dissonât entre eux. Il s'efforçait visiblement de ne savoir d'elle que ce qu'il pouvait aimer. Cette attentive réserve plaisait à Margot et l'attirait. Elle y voyait aussi de la méfiance, mais elle ne lui en voulait pas.

Quel homme était-ce? Elle le connaissait beaucoup moins

que la veille au soir. Elle l'avait regardé de nouveau sans en avoir l'air. Il était plus mâle que beau, plus souple qu'élégant, plus grave que fin, plus fier que noble. Sur les traits accentués et tourmentés de son visage brun, reposait quelque chose qui les adoucissait, qui les rassérénait. Par-dessus un grand souci, une sorte de paix. En tous cas, ses forces étaient tournées vers l'intérieur. Et c'était en vain qu'à cette résorption semblaient contredire par moments des yeux noirs, rapides, des dents éclatantes, une bouche luxuriante, et ailleurs des mains déliées, des genoux vite fléchis.

L'ensemble de ces signes avertissait Margot qu'un tel homme ne pouvait lui prêter qu'une attention momentanée et distraite. Pourtant elle voyait bien que, de son côté, il l'observait secrètement. Il avait de la sensibilité. Cependant, ne songeait-il pas qu'à l'exploiter? La prenait-il pour une imbécile? Il saisissait toutes les nuances de ses intentions, — des coups d'œils et des demi-sourires en informaient Margot. Alors, il ne pouvait pas se tromper absolument sur elle. « Mais pourquoi serait-il sûr de moi? Pourquoi ne croirait-il pas que j'ai agi par une impulsion absurde ou par curiosité sadique? Bah! le plus simple, c'est qu'il songe à sauver sa liberté et à rien d'autre, et il a bien raison. Et moi, je fais mon travail de mon côté, je lui assure son droit d'asile. »

Malfosse revint seul, de l'air d'un homme qui a réglé une affaire délicate et qui est prêt à supporter les conséquences de ses actes. Margot réveillée se réjouit aussitôt de cette bonne disposition.

— Eh bien! qu'en pensez-vous? — demanda-t-elle sans hâte.

— Ma foi! On lui donnerait le bon Dieu sans confession... Il n'est pas mal de sa personne, — ajouta-t-il aussitôt avec un regard sournois qui fit frémir d'amusement Margot. — Enfin, je le garde, soyez contente. Je ferai savoir à mes domestiques que c'est un mécanicien que j'ai emprunté aux travaux du port. S'il arrive du vilain, je dirai qu'il est venu me supplier de lui donner du travail. J'espère que personne dans la villa n'a vu que c'est vous qui l'avez amené. Mais il n'a pas de bagages; de quoi cela aura-t-il l'air?

— Mais si, il a un paquet dans la voiture, du vieux linge

de Rico. Qu'il ôte le chiffre, par exemple. J'ai pensé à tout. Moi, je crois, Malfosse, que nous pouvons avoir confiance en lui. S'il est pincé, il ne nous dénoncera pas.

— Je ne sais pas. Ces gens-là nous haïssent tous. Quelle folie!

— Allons, ne grognez plus.

— Vous allez me forcer à ne pas avoir de chauffeur pendant plusieurs jours... J'irai parler de tout cela à Rico; lui savonner la tête. Il aurait dû vous en empêcher.

— Pas du tout, il vous remerciera comme moi.

— Hélas! il est plus fou que vous. Sans lui vous seriez peut-être un peu moins folle. Mais qu'allons-nous en faire de ce... Boutros?

— Écoutez, nous en parlerons ce soir. Venez dîner à l'hôtel avec nous.

— Non, ce soir, je ne suis pas libre.

— Eh bien! je vous téléphonerai demain matin. Il faut que je me sauve; je déjeune avec les Kalandaris au golf.

— Vous allez être terriblement en retard. Moi aussi, je file derrière vous. Les Anglais avec qui je déjeune vont m'attendre.

— Je vous aurai une reconnaissance éternelle, Malfosse.

— Ah bien! ouiche!

— Malfosse, vous êtes gentil, je viendrai demain voir mon protégé.

— Ah ça, non. Vous attireriez l'attention des domestiques. Enfin, voyons, réfléchissez. Je vous le défends.

— Bon, je peux toujours venir vous voir, vous. Je ne lui parlerai qu'avec votre autorisation. Ne craignez rien. Vous voulez déjà le garder pour vous tout seul. Quel succès, ce garçon!

Elle semblait avoir retrouvé ce mélange de cruauté et de bonté dans la bonne humeur auquel elle l'avait toujours habitué. Il la scrutait éperdument, tout à fait désorienté. Son contralto, au moment de rire, gonflait sa gorge de colombe. Il subit la contagion et s'épanouit aussi en désespoir de cause. Il était, somme toute, content que Margot lui eût demandé quelque chose, il était fier de la façon dont il l'avait fait, il attendait de tout cela quelques avantages sentimentaux.

— Il faudrait pourtant que je lui dise au revoir, à ce pauvre garçon.

— Non, laissez-le, Joseph est en train de l'installer.

— Il va prendre ses repas avec les domestiques. Oh! le pauvre, je n'avais pas pensé à cela.

— Il prendra ses repas avec mon jardinier.

— Quand même, quand je lui ai proposé de passer pour votre chauffeur, je me suis à peine excusée. C'était un peu mufle. Voilà qui ne va pas adoucir ses opinions.

— Mais, ma chère, il peut s'estimer encore heureux. Vous êtes incroyable. Vous perdez absolument le sens de la situation. Et puis, enfin, il doit avoir le goût de l'égalité, ce monsieur.

— J'en doute, — murmura Margot avec un sourire bizarre.

— Alors, c'est un hypocrite.

— En tout cas, il peut être d'accord avec ses opinions, en n'aimant pas le genre servile.

— Toute son attitude jusqu'ici prouve qu'il n'est pas si ennemi des compromis.

— C'est dégoûtant de notre part d'abuser de la situation contre lui.

— Enfin j'espère que vous n'êtes pas devenue communiste depuis cette nuit.

— N'ayez pas peur, Malfosse. Je file.

Margot sauta dans sa voiture. Comme elle tournait pour reprendre le chemin d'Athènes, elle vit le paquet que Boutros avait laissé sur la banquette. Elle allait stopper, quand lui-même apparut sur le seuil du jardin. Il s'élança vers la portière.

— Votre paquet!

— Merci, madame. Merci pour tout... J'accepte ce qu'on fait pour moi, parce qu'on le fait pour vous.

Il se tut et après une seconde disparut. Elle démarra.

Elle s'en alla, enchantée que son protégé eût eu le geste et la parole qu'elle pouvait attendre d'un homme de cœur.

Il tenait à ce qu'elle pensât du bien de lui.

IV

LE GOLF DE PHALÈRE

De Kephissia qui est au nord-est d'Athènes pour aller à Phalère au sud-est, il fallut à Margot traverser tout Athènes.

Athènes est une grande ville moderne, comme il y en a maintenant plusieurs autour de la Méditerranée. Elle étend de toutes parts sur un sol dénudé et inégal une longue banlieue de plâtre et de poussière. Les terrains vagues se mêlent aux espaces bâtis, les bonnes routes succèdent aux mauvaises où cahotent les voitures américaines, françaises et italiennes. Il y a, depuis trente ou quarante ans, une hideur des villes du sud qui le dispute à la hideur des villes du nord. Qui a vu une cité ouvrière en plein désert, accablée sous les sables, ou un quartier bourgeois dressant ses casernes de briques et de tuiles brûlantes sur une colline pelée, ne peut plus croire que le soleil arrange tout.

En approchant de la mer, l'alternance des villas et des guinguettes aurait pu faire penser Margot à la désolation encombrée de la Côte d'Azur.

Un terrain vague, au milieu d'autres terrains vagues, c'est le golf d'Athènes. Le golf de Rome est moins misérable, car non loin de la voie Appia il s'ouvre sur toute la campagne romaine et fait ses bunkers avec des tumulus éventrés. Pourtant à Athènes, si l'on n'a pu aménager dans un sol incurablement plat et lépreux qu'une suite de neuf trous, ils sont au bord de l'eau, et devant l'escalier de la véranda se pressent les petites vagues immobiles de la Méditerranée.

Tout le monde était à table. Chacun l'examina avec soin tandis qu'elle s'asseyait en s'excusant gaîment : elle était allée à Kephissia pour y visiter une villa à louer pour l'été et elle était entrée chez Malfosse.

Il y avait là les gens qu'elle rencontrait tous les jours. Les trois ministres allongèrent le nez avec ensemble. Pahlen, le ministre d'Allemagne, à côté de qui elle se trouva, l'écoutait avec son indifférence dédaigneuse. Les Kalandaris et quelques vagues comparses ne parvenaient pas à prouver

leur présence. Avghi Corditi offrit à Margot un sourire de complicité.

— Tiens, je croyais que vous deviez partir très tôt pour Paris.

— Je ne sais pas.

Avghi était la fille d'un Grec et d'une Anglaise; dans son visage sec, noir, ses yeux verts ouvraient un horizon insolite. On parlait dans la société athénienne de sa dépravation et de la méchanceté de ses mots. Margot la trouvait trop crue, mais généreuse : elle était dévouée à ses amis, tout en les criblant de plaisanteries sagaces, et elle ne se mariait pas pour mieux se donner à l'amour. Elle et Pahlen étaient les deux seules personnes remarquables que Margot connût à Athènes, en dehors de deux ou trois Anglais. Par malheur, Pahlen ne se départait jamais de sa réserve; quant à Avghi, bien qu'elle fût toujours absorbée dans quelque passion, elle n'en communiquait la chaleur à personne, on n'obtenait d'elle que des paroles soigneusement vaines.

Margot, après avoir bu un Bronx et mangé d'un melon exquis, sentit comme d'habitude l'effet de sa nature heureuse; elle regarda tout le monde avec plaisir. Vers ceux qui l'avaient laissée, la veille, lasse et insatisfaite, elle revenait toujours avec un élan renouvelé qui les lui faisait voir pendant un instant rafraîchis et repeints. Mais, de plus, ce jour-là, elle avait le sentiment joyeux qu'avec son histoire de communiste, elle jouait à toute la tablée un bon tour. Ils étaient tous certainement en train de penser qu'elle flirtait avec Malfosse, — avec qui ne croyaient-ils pas qu'elle flirtât? — mais ils ne soupçonnaient pas le scandale dont ils auraient si bien pu l'accabler. Qui, parmi eux, aurait approuvé ce qu'elle avait fait? Avghi? Pourtant celle-ci n'aurait pas admis que Margot agît sans mobile sensuel et, au reste, s'exposât délibérément à un péril social. Pahlen peut-être; parce qu'il aimait le risque; mais pourtant pas ce genre de risque. Les autres se seraient montrés bien pires que Malfosse; il n'y avait qu'à regarder leurs figures pour s'en persuader : dans l'air blond de la véranda, sur le fond bleu de l'eau, alternant avec le fade visage de femmes de deuxième ordre, noyées dans leurs robes blanches, se détachaient les gueules congestionnées,

voraces, démuselées, de Férid et de Staalbaum qui mastiquaient ferme. En même temps, ils recommençaient à parler de la prochaine croisière en Crète comme s'ils n'avaient pas épuisé le sujet, la veille et les jours précédents; cela, entremêlé de plaisanteries circonspectes à l'égard de Malfosse.

Pour les agacer, elle entama l'éloge de son complice. Il gagnait, il est vrai, à être comparé à tous ceux-ci. Pourtant son enthousiasme tomba bientôt. Elle l'avait, après tout, trouvé dans cette circonstance, comme dans la vie de tous les jours, serviable sans élan généreux, se donnant toujours les apparences d'avoir tort.

Les autres l'écoutaient avec cette hésitation dans le jugement qu'avaient toujours devant elle les hommes qui, sans la pénétrer, la regardaient vivre. Affectait-elle de dire du bien de Malfosse pour les dérouter par son audace, ou était-il réel, ce miracle qu'elle leur faisait entrevoir : une femme jolie et droite, sans aucun vice et pourtant point douceâtre? La foule des indifférents, qui la connaissaient encore moins que ceux-ci, la croyaient légère; seules, deux personnes étaient sûres du contraire, Avghi et Pahlen, qui, d'ailleurs, la méprisaient pour cette certitude. Margot était amusante, ce qui faisait d'elle une exception; aussi était-elle comme Avghi fort recherchée et fort critiquée. De plus, les hommes la désiraient, donc les femmes la condamnaient. Leur verdict était aggravé d'abord de la considération que Margot avait mal mené sa vie : après un premier mariage tout à fait malheureux et d'ailleurs promptement annulé, elle avait vécu avec audace à Paris et ailleurs, disait-on; enfin, elle avait épousé un de ses amants, Rico. Or, Rico, bien loin de lui apporter un appui, n'avait fait que rendre sa situation plus hasardeuse. D'autre part, ce n'est pas d'avoir eu quelques amants qui gâche la réputation d'une femme, mais son manque de zèle à bien orienter cette réputation. Le monde ne demande qu'à ne pas voir, encore faut-il prendre soin de lui fermer doucement les yeux, comme il veut. C'est à quoi se refusait Margot, avec un entêtement de gaie bravade. Rien ne l'amusait comme de donner à jaser; on aurait dit une petite fille qui jette du grain à sa basse-cour. Elle savait bien ce qu'elle faisait, en fin de compte, car les potins d'un moment

étaient bientôt détruits par les potins du moment d'après, et à la longue les gens devaient reconnaître que rien n'était prouvé. Mais ils en restaient mécontents et désorientés. Aussi les hommes, devant les autres femmes, dissimulaient l'admiration et la crainte que leur inspirait Margot, et s'essayaient même à la dénigrer; mais seuls devant elle, ils étaient plus respectueux que devant n'importe quelle autre femme.

Au bout d'un certain temps, Margot sentit cette atmosphère autour d'elle avec des sens plus aigus; elle s'aperçut qu'une comparaison entre le visage nouveau venu de Michel Boutros et ces visages trop connus lui travaillait l'esprit. Par l'effet de ce mimétisme qui régit les natures souples et abondantes, elle commençait de voir aussitôt les gens et les choses autour d'elle avec les yeux de celui qui avait récemment remué sa sensibilité. Il s'établit bientôt dans son esprit un va-et-vient accéléré, qui lui donna mal au cœur, entre la scène présente et les scènes de la nuit et du matin. Elle appela à son secours, pour se redonner du ton, l'ironie. Elle imagina une comédie fantastique : le communiste était là (mais elle seule le voyait), il regardait cette tablée de diplomates, et il s'indignait; eux, à leur tour, étaient transportés à Képhissia et n'avaient pas assez de sarcasmes pour cet aventurier en faveur de qui les choses s'arrangeaient si mollement. Ces partis pris s'exerçaient mécaniquement, se répondaient à coup sûr. Or, le rire est provoqué par ce qu'il y a de mécanique dans un spectacle; Margot put donc rire et se croire soulagée, d'autant plus qu'elle riait aussi aux dépens de Boutros, ce qui lui prouvait son impartialité.

Pourtant Margot repensa, comme elle l'avait fait pendant tout le trajet, à ce caractère qui l'avait frappé dans la masse encore confuse des traits de son protégé : ce tourment difficilement surmonté mais enfin tenu sous le joug, cette paix conquise. Cela faisait une majesté qu'elle ne retrouvait sur aucune des faces qui s'arrondissaient ou qui s'allongeaient autour de cette table. En dépit de la ruse savante de l'un, de l'amertume mordante de l'autre, Ferid et Staalbaum n'étaient que des brutes; Melançour un vieil enfant. Elle se retourna avec avidité vers Pahlen.

C'était un bel homme, long, pâle. Elle savait de lui qu'il était capable et ambitieux. Dès 1916, il avait été exilé du G. Q. G. allemand pour avoir prévu les événements de 1918; rallié des premiers à la République, il attendait avec impatience une ambassade ou un poste directeur à la Wilhelmstrasse. Elle comprenait ce jour-là beaucoup plus nettement la signification de son attitude : depuis dix minutes, il lui parlait du temps, de la chaleur qui venait en ce début de mai. Il mettait un soin atroce à détailler ces banalités dans un français pur et tout à fait décoloré; à peine, de temps à autre, tournait-il une seconde vers elle des yeux vides. Il se tenait strictement à l'écart de cette tablée de fantômes. Elle l'apprécia soudain pour cette indifférence impeccable qu'il témoignait à elle comme aux autres. Cet homme devait méditer un jeu violent comme le communiste; seuls, de tels hommes vivent la vie. Mais elle? Elle se contentait de la petite partie de tous les jours; pour Pahlen, elle était un de ces fantômes inconsistants qui l'entouraient et qu'il ne voyait pas. Et, sans doute, Boutros l'avait-il jugée de même. Pourtant, en tombant chez elle, il lui avait donné l'occasion de revivre un peu; elle avait eu peur, mais elle avait bien réagi, il avait trouvé en elle, malgré tout, une aide sans défaillance grave; aussi avait-il été sans doute sincère au moment où il l'avait félicitée. Elle regarda tous ces gens autour d'elle avec fierté et mépris; elle regretta la crainte qui l'avait poursuivie jusque dans ce moment d'action inespérée et elle se promit de soutenir Boutros dorénavant, sans aucune restriction.

Ce Pahlen, n'était-il pas ce qu'elle avait rêvé que devînt Rico? Mais comment avait-elle pu croire en Rico? Comme elle avait été sotte, ignorante de tout horizon un peu large! Cependant, elle l'avait bien jugé dès le premier jour, puisqu'elle l'avait aimé pour ce qu'il y avait en lui de perdu et d'inutile. Mais en même temps, elle s'était flattée de le faire autre qu'il n'était et cette illusion avait joué un rôle absurde au moment de son mariage. Sans ce leurre, il aurait été par trop angoissant de lier sa vie à celle de cet étrange garçon, non pas veule mais acharné à se nier et à se détruire, qu'elle avait rencontré un soir à Monte-Carlo, chez une riche Anglaise. Sombrement

appliqué à son métier d'homme à femmes, il l'avait regardée avec des yeux désolés.

— Est-ce que c'est intéressant, en ce moment, la politique balkanique? — demanda-t-elle tout à trac à Pahlen.

Palhen s'arrêta au milieu de ses balivernes, tourna lentement vers elle un regard plus froid et plus insaisissable qu'un courant d'air et ne répondit rien.

Elle posa au hasard quelques questions auxquelles il ne répondit que par des monosyllabes tout à fait décourageants. Enfin, il finit par lui dire du bout des dents :

— Mais quelle mouche vous pique?

— Vous avez l'air de vous ennuyer tant que je suppose que la politique chôme dans les Balkans.

Les lèvres du diplomate pâlirent; cela voulait être un sourire.

— Voilà le plus grave reproche qu'on m'ait encore fait dans ma carrière : j'ai l'air de m'ennuyer.

— Si ce n'est pas la politique balkanique, alors c'est moi qui vous ennuie.

— On ne peut pas mieux laisser entendre à son voisin qu'il ne sait pas distraire. Je vous supplie d'accepter mes regrets.

On sortait de table, ils furent séparés. Mais un peu plus tard, elle le rejoignit.

— Vous devriez me fuir, — plaisanta-t-il froidement.

Son sourire distant risquait de donner un sens positif à ses paroles : il la trouvait insistante, jusqu'à la vulgarité.

Pourtant, elle se moqua de cette opinion : elle prenait comme une flatterie qu'il ne fît aucun effort pour lui dissimuler son absence totale de galanterie. Il semblait admettre ainsi qu'elle pouvait comprendre son mépris pour leurs relations insignifiantes. Elle lui répondit, ne songeant d'ailleurs qu'à l'idée qu'elle suivait depuis longtemps :

— Vous ne m'ennuyez pas du tout; vous m'intéressez au contraire beaucoup. Seulement ce n'est pas l'homme que vous êtes ici, à Athènes, qui m'intéresse... Par exemple, vous n'aimeriez pas mieux être à Moscou?

— A Moscou?

— Moi, j'aimerais beaucoup que nous soyons envoyés à

Moscou. Je voudrais voir les communistes de près. Est-ce qu'il y en a beaucoup ici?

— Ils ont fait parler d'eux ces temps-ci, cela ne veut pas dire qu'ils existent.

— Mais en Allemagne, en France, il y en a.

— On dit cela.

— Comment? Quoi? Ils ne sont pas sincères?

Palhen ne répondit pas, excédé.

— Quoi? Vous trouvez que je dis une bêtise. La sincérité n'existe pas!

Devant cet acharnement, Palhen posa de nouveau ses prunelles froides sur cette bavarde. Où voulait-elle en venir? Lui faisait-elle des avances? C'était contraire au caractère qu'il lui prêtait : une mégalomanie tumultueuse et sans objet, une arrogante absence de tempérament. Sans doute avait-elle la cervelle occupée en ce moment par quelque lubie, quelque larve intellectuelle. Cependant, comme sa dernière question touchait en lui l'ordre de réflexions le plus constant, il ne put s'empêcher de répondre à mi-voix :

— La plupart des hommes ne sont pas sincères, même quand ils le veulent, parce qu'ils n'ont pas assez de force. Seuls les très grands, ceux qui sont aussi les plus rusés et les plus dissimulés dans le détail, sont sincères : Napoléon, Bismarck. Cette sincérité, c'est la seule, elle est terrible.

Aussitôt son nez s'allongea, il s'était laissé prendre au piège.

— Ah oui! je vois... oui, oui... Merci du grand honneur que vous me faites, — murmura Margot. — Vous avez bien voulu enfin me dire quelque chose d'intelligent.

Elle lui tourna le dos, avec son rire éclatant, mais, en s'en allant, elle réfléchissait avec un soin fervent à ce qu'elle venait d'entendre.

Elle alla vers le tee de départ; on lui offrit d'entrer dans deux ou trois four some; elle refusa comme elle le faisait souvent. Elle ne voulait pas quitter la suite de ses pensées; et puis elle savait qu'elle s'amuserait encore bien plus que d'habitude à regarder les autres.

Tous les golfs du monde se ressemblent; ils jalonnent les pistes saxonnes sur toute la planète. A Athènes, comme

ailleurs, quelques Anglais et Américains poussent leur balle qu'ils suivent éternellement à travers le monde, entraînant sur leurs talons les peuplades inférieures qui, bien qu'élevées par des nurses et habillées à Londres, semblent gauches dans l'imitation des rites de la race maîtresse.

Comme don Quichotte et Sancho, ce furent d'abord le Persan et l'Albanais. Sur le tee, Férid écarta ses petites jambes, sans pouvoir les plier, enfonça son menton dans son ventre, souffla, ajusta brièvement, sua et avec un de swing envoya une balle basse, point longue, mais droite. Melançour le remplaça. Il resta droit, bien que balançant son driver de droite et de gauche dans une signalisation désordonnée, regardant l'horizon à côté de sa balle qui parut aussitôt une mystérieuse petite sphère blanche, d'un usage magique, posée sur une antique pyramide. Soudain, un coup de sirocco balaya bas, jambes et ustensile : la balle accrochée par miracle, s'élança dans une chandelle sublime.

Puis, les deux compagnons, suivis de deux gamins du Pirée, s'avancèrent gravement vers leur absurde aventure, à travers un no man's land où le ridicule était le seul péril qu'ils affrontassent. En arrivant à la hauteur de Margot, ils tournèrent leurs deux têtes vers elle avec ensemble, comme de bons officiers dressés à l'allemande.

Ensuite, ce fut une galante partie carrée : l'agent de la Standard Oil, le plus puissant diplomate de l'endroit, un géant, champion du club; sa femme, une gréco-américaine dont l'opulente stature de Vénus de Milo comblait le sweater. Elle était la partenaire du dernier homme à femmes qu'ait pu recruter le quai d'Orsay, un secrétaire d'ambassade mal habillé, vulgaire, mais insistant. Son mari avait partie liée avec la plus jolie personne d'Athènes, qui recopiait exactement le modèle des nymphes de Saint-Cloud, habillées par Chanel.

Il y eut ensuite plusieurs Grecs, qui luttaient gentiment contre leur obésité, leur inclination turque.

Pahlen fut le dernier, seul. Sa silhouette au repos, pendant que le caddie lui préparait sa balle, était parfaitement noble. Ensuite, il eut un balancement très étudié; enfin, une détente terrible révéla soudain la machine de guerre sous

l'innocente soie blanche : la longue épée froide sortait de sa gaîne et fulgurait.

Margot alla se promener le long de la mer. Pendant quelques temps elle jouit encore de son quant à soi malicieux et vif au milieu de cette foule de fantoches inconscients qu'elle apercevait autour d'elle, battant la campagne de gestes compassés. Puis, peu à peu, elle s'aperçut qu'elle s'ennuyait. Qu'est-ce qui pourrait l'amuser? De retourner à Kephissia et d'interroger le communiste? Elle était curieuse et elle était contente de pouvoir appliquer cette fois sa curiosité à quelque chose de solide. Qu'était-il? Un chef? Deviendrait-il un grand homme, un homme terrible, que tous les gens qu'elle connaissait haïraient? Elle s'imaginait quelque mystère dans cette vie tendue, difficile. Pourquoi était-il communiste? Comment l'était-il? En même temps, il avait eu, au milieu même de son angoisse, des regards qui annonçaient de l'ironie, sinon de la drôlerie. Ce serait amusant, s'ils pouvaient causer librement, tous les deux. Elle pensait à lui tout naturellement comme à quelqu'un avec qui elle était de plain-pied : il était sensible et il avait du tact. Pourquoi ne pas partir tout de suite pour Képhissia? Elle n'avait rien à faire ici. Mais ce que lui avait dit Malfosse? C'est vrai, elle pouvait le mettre en danger. En tous cas, elle allait rentrer à Athènes; c'était à mi-chemin de Kephissia.

Comme elle montait dans sa voiture, Avghi Corditi accourut et lui demanda de la ramener. Margot la reçut avec empressement; le plaisir qu'elle avait trouvé dans la plus mince duplicité pendant le déjeuner la rapprochait de cette fille qui cachait sa liberté pour mieux en jouir.

En route, Avghi, avec son acuité de tous les instants, remarqua un léger frémissement qui circulait dans tous les muscles de son amie; elle pressentit qu'elle vivait plus fort que d'habitude. Comme elle ne laissait jamais personne profiter de quelque chose sans aussitôt vouloir en prendre sa part, en exerçant son droit d'observation et de plaisanterie, elle lui dit :

— Ma chère, vous riez plus fort que nous toutes, et vous faites l'étourdie. Mais au fond, vous ne pensez qu'à ça.

— A quoi?

— Oui, vous avez l'air de vous ficher de l'amour, mais vous y pensez beaucoup.

— Avec un mari comme Rico, j'ai besoin d'avoir là-dessus des idées nettes. Vous devez comprendre cela.

Avghi qui avait joué quelques jours, elle aussi, après tant d'autres, avec Rico et qui avait lâché la partie subitement pour éviter qu'il prît les devants, hocha la tête comme une qui comprend. Mais elle reprit pourtant :

— Rico, Rico, vous l'avez aimé, pas tant que tous ces imbéciles le croient, mais maintenant vous ne l'aimez plus.

— Qu'en savez-vous?

Margot ajouta au bout d'un instant, avec un intérêt mal dissimulé qui fit passer une lueur de plaisir dans l'œil d'Avghi;

— Vous croyez que je ne l'ai pas aimé tant que cela?

— Vous êtes plus forte que la plupart des femmes; vous êtes presque aussi forte que moi. Vous voyez très bien les défauts de Rico et vous ne les lui pardonnez pas. Il le sait, d'ailleurs, et, si vous le vouliez, cela pourrait le mettre à votre merci.

— Comment voulez-vous qu'une femme devienne insensible à ce fameux charme de Rico?

— Vous cherchez autre chose chez un homme que les choses du lit.

— Je n'ai pas de tempérament, voulez-vous dire?

— Pas du tout, ne vous vantez pas de cela. Rico m'a laissé entendre, un jour, que vous étiez une grande hypocrite au lit.

— Il me semble qu'avec un gaillard comme lui, l'hypocrisie ne devrait pas tenir.

Une amertume passa dans la voix de Margot. Avghi la regardait avec un mélange d'ironie et de considération. Quand elle parlait de Margot, elle se moquait de quelque chose qu'elle ne savait pas très bien définir, qu'elle appelait tour à tour « son côté bas-bleu » et « son côté petite fleur bleue », et qu'elle résumait en un « côté yeux gris, yeux froids », mais elle était toujours prête à la défendre aussi comme quelqu'un d'exceptionnel, « qui existait ».

Elles se turent pendant quelque temps. Margot songeait.

Tout était fini entre Rico et elle, elle l'avait décidément senti cette nuit. Et, par exemple, à cet instant, elle n'éprouvait plus du tout ce remords qui l'avait longtemps rattachée à son mari. Car elle qui, à certains moments, s'était flattée d'avoir tout fait pour lui, s'était demandé, à d'autres, s'il en avait été vraiment ainsi. Elle avait analysé alors le sentiment étrange qui l'avait poussée vers Rico : avec quelle facilité elle avait accepté, en le prenant comme amant, puis comme mari, qu'il dût la tromper. Certes, elles avait été toute émue de curiosité sympathique, de commisération fraternelle pour ce don Juan mélancolique, toujours plus abandonné que les femmes qu'il abandonnait : les soirs où il rentrait déçu et triste à crever, enfantin, étonné de sa dernière déception comme si elle était la première, elle savait bien qu'en le choyant et le consolant, elle exerçait un sentiment positif : c'était le meilleur de lui qu'elle recueillait, qu'elle choyait.

Mais n'y avait-il pas dans cette indulgence extrême un fond d'indifférence que l'intéressé ne s'était pas fait faute de lui reprocher? En tous cas, c'était aussi une défense instinctive qui, bientôt, était devenue vengeance subtile, espièglerie maligne; depuis longtemps, il ne restait que détachement, dédain.

Elle ne regrettait plus maintenant de n'avoir pas tiré parti de la situation, de n'avoir pas transmué en une coquetterie calculée, et qui sans doute eût été efficace, ce qui, un certain temps, avait été sensibilité blessée. Elle s'était toujours arrêtée dans cette voie à un certain point. Avghi, avec sa crudité de conception, avait mis le doigt tout près de ce point : elle n'avait pu se résoudre à se servir de la sensualité de Rico, le seul nœud dont elle aurait pu attacher leur bonheur difficile.

— Pourquoi ne vous occuperiez-vous pas de Pahlen? Voilà un homme pour vous. Vous êtes la seule ici qui pourrait lui faire quitter son genre de grand indifférent. Ce serait sportif d'y réussir...

Margot fit la moue, sans répondre.

Certes, pourquoi toujours se gaspiller? Pourquoi feindre de s'amuser de tous ces Fééid et Malfosse? Mais s'intéresser à Pahlen, ce ne serait malgré tout que reprendre, en plus grand, la même petite partie. Pahlen, sans doute beau joueur en politique, ignorait, tout comme les autres,

les gros enjeux en amour. Tout en conduisant, elle regarda de côté avec un mépris cordial Avghi, qui détournait la tête, croyant donner le temps à sa suggestion de faire son chemin. Comment une femme, se demanda Margot, pouvait-elle être assez crédule ou assez peu exigeante pour se laisser mener par la seule curiosité, sensuelle ou psychologique? Non pas que Margot ignorât les tentations, les désirs courts pour un torse d'homme ou un trait de caractère, mais elle apercevait au delà une affreuse insatisfaction. Elle avait trop pratiqué la coquetterie pour en être dupe. La coquetterie pour elle était un moyen de créer un décor autour de soi où se réfugiait son rêve. Elle maintenait quelques hommes dans une galanterie exaspérée qui lui donnait l'illusion de leur persévérance, de leur profondeur. Elle avait besoin de ces feintises pour mieux songer à la passion qu'elle attendait dans le fond de son cœur, sans aucune impatience romanesque, avec un acharnement robuste qui était plus fort que toutes ses gaîtés et toutes ses mélancolies.

Et c'était pourquoi elle n'avait jamais voulu engager toutes ses forces dans son duel avec son mari. Il avait lentement éveillé en elle le plaisir qu'elle n'avait pas connu avant lui, mais elle lui avait dissimulé autant qu'elle avait pu ce résultat; elle n'avait jamais pu se résoudre à avouer ce que tant d'autres femmes avaient pu proclamer avec une emphase si facile, parce qu'elle n'avait jamais assez estimé Rico pour exercer à son profit la faculté de donner le bonheur qu'elle se connaissait. Sans cela, elle n'aurait point fait la délicate.

Non, décidément, elle se refuserait toujours aux demi-mesures. La curiosité, la fantaisie dont elle faisait si bien parade, n'étaient pas son fait. Donc, pourquoi s'en aller bavarder avec un inconnu qui dans trois jours aurait disparu? Soudain lasse, après avoir raccompagné Avghi jusque chez elle, elle rentra à l'hôtel.

V

CONVERSATION DANS UN GARAGE

—M. Malfosse m'a dit que vous étiez un très bon mécanicien. Il m'a permis de vous demander vos services, ce matin. Je

vais faire entrer ma voiture ici; je voudrais que vous la regardiez. Il y a un mauvais contact quelque part et à Athènes ils ont tout embrouillé.

Margot, accompagnée du domestique français de Malfosse, venait d'entrer dans le garage où Boutros travaillait.

— A votre service, madame, — répondit le pseudo-mécanicien, qui était en salopette, les mains pleines de cambouis.

Le domestique ouvrit les portes à Margot pendant qu'elle avançait sa voiture. Un flot de lumière entrait soudain avec la jeune femme revenue et rendait terne tout ce que Boutros se remémorait d'elle, encore, l'instant d'avant.

Le domestique parti, aussitôt Margot regarda Boutros avec un air de joyeuse complicité et lui dit :

— Maintenant, nous allons pouvoir causer.

Le garage était rempli d'espaces calmes.

Deux jours s'étaient passés depuis leur rencontre inattendue. En dépit de l'envie qu'elle avait eue, le jour même, de revenir le voir, il avait suffi apparemment de quelques vagues rendez-vous pour qu'elle remît au lendemain de demander à Malfosse des nouvelles de son protégé. Pourtant, elle avait été sans cesse ramenée, au long de la journée, par toutes ses pensées, vers cette vie inconnue qui était à sa portée à Képhissia. Et le surlendemain matin, elle avait téléphoné de très bonne heure à son vieil ami, elle lui avait arraché l'autorisation d'une visite, moyennant une invitation à dîner pour le soir. En route, sa curiosité s'était réveillée si vive que Margot avait pu voir à quel point cette curiosité avait feint, la veille, de sommeiller.

Boutros la regardait d'un air réservé, en dépit de l'éblouissement qu'il venait d'éprouver. L'attitude désinvolte de Margot entrant, avait éperonné sa méfiance instinctive; elle lui avait semblé l'expression exacte des sentiments de sa protectrice, tels qu'il avait fini par les imaginer après deux jours d'isolement et d'attente. Elle lui avait trouvé une place, se disait-il, puis n'avait plus pensé à lui, pas plus qu'à un quémandeur dont on s'est débarrassé en lui donnant l'humble satisfaction qu'il réclamait. Si elle revenait le voir, c'est qu'elle était ponctuelle dans l'achèvement de faciles devoirs dont elle faisait une part de ses amusements; elle

l'avait pris en note, sans doute au chapitre de ses « œuvres », comme disent les bourgeoises.

Sa réserve s'accentua encore quand il sentit de nouveau sur lui ce regard insolent, bien que rapide, du riche sur le pauvre. Margot était en effet curieuse de voir si un costume d'ouvrier ne convenait pas trop bien à son protégé. En effet, la ligne simple, la grosse toile faisaient ressortir la grâce austère de Boutros; mais Margot ne trouva que du plaisir à constater cela.

Elle remarqua qu'il était sur la réserve; cela la fit songer soudain à la gêne et à l'angoisse qu'il avait dû ressentir dans cette maison, depuis deux jours. Elle regretta de s'être complue dans sa feinte inertie et s'accusa d'insensibilité. Ce fut d'une voix altérée par le remords qu'elle lui demanda :

— J'espère que vous n'avez pas trop à souffrir de cette situation; je regrette qu'elle soit aussi désagréable. Mais, au moins, vous sentez-vous à l'abri? Croyez-vous que personne ne vous suspecte, ni ici, ni dehors?

La sincérité de son accent toucha Boutros; il retrouvait la bonté certaine qu'il avait connue à l'*Acropolis*.

— Tout est au mieux. Vous êtes très bonne.

De fait, depuis qu'il était entré dans cette maison, il avait compris qu'une chance extraordinaire le mettait tout à fait à l'abri, du moins momentanément.

— Mais enfin! Les domestiques?...

Elle s'arrêta, embarrassée. Il la tira d'affaire gentiment.

— Cela va très bien.

Elle secoua la tête, peu convaincue.

Il accepta de calmer son inquiétude ou de satisfaire sa curiosité :

— Je leur ai dit que j'avais eu des malheurs. Ils me prennent pour un fils de famille décavé, mais calé en mécanique.

Il lui dit cela d'un ton de plaisanterie souple qui laissait entendre qu'il ne se prenait à aucun degré pour un tel personnage. Cependant une pointe d'ironie parut une seconde dans l'œil de Margot : l'ombre d'un mot maladroit couvrit Boutros. Mais il la regarda dans les yeux et elle eut honte de son mesquin avantage. Elle se jugea encore plus sévèrement que tout à l'heure et reprit avec tristesse :

— Enfin vous ne voudriez pas moisir ici.

Ils discutèrent de ce qui pouvait être fait. Malfosse, dans sa hâte d'être délivré et selon ses habitudes méthodiques, s'était déjà occupé de la question : il conseillait à Boutros d'aller à Patras prendre un bateau pour Corfou. Là il passerait sur un bateau serbe. De Serbie, il se faufilerait en Autriche.

Boutros sortit une carte et expliqua à Margot que cette idée lui paraissait bonne, mais que l'inconvénient était de prendre le chemin de fer jusqu'à Patras : les gares étaient dangereuses. Il se proposait plutôt de longer le golfe de Corinthe à pied par la côte nord, et, après avoir traversé le pont de l'isthme, de gagner Patras. Là, il avait des amis, chez qui il pourrait attendre le moment favorable pour s'embarquer. Avec l'aide de Margot, il pourrait se déguiser en touriste.

Margot s'effraya de la longue route; elle suivait d'un regard désapprobateur le doigt sale du communiste qui errait sur la carte, quand soudain elle s'exclama :

— Tiens! Delphes... Quand je pense que je ne suis jamais allée à Delphes, depuis près de deux ans que je suis ici... C'est presque sur votre route. Attendez donc. Je pourrais vous conduire en auto dans cette direction et bien au delà. Mais voilà, mon mari part pour l'Albanie; je devrais vous conduire seule, mais comment expliquer mon absence? Et s'il arrive quelque chose? Vous comprenez, je suis obligée de prendre des précautions à cause de mon mari... Ah! j'ai trouvé. Il faut que Malfosse vienne avec sa voiture. Vous nous conduirez comme chauffeur.

— Mais M. Malfosse ne va pas du tout goûter votre idée.

— Oh! il sera enchanté de revenir seul avec moi.

Elle dit cela en le regardant, et sur un ton de si tranquille mépris pour Malfosse que Boutros eut le sentiment qu'elle n'était pas sa maîtresse. Il la regarda à son tour et plus longuement. Il était enchanté qu'elle pût, tout d'un coup, lui faire sentir de façon si simple la vérité; et dans un élan de gratitude il lui montra son soulagement. Pour la première fois, l'un et l'autre brisaient la froideur convenue de leurs relations : il avait laissé voir qu'il aurait pu éprouver du dépit, et elle avait voulu prévenir sa jalousie.

Mais elle brûlait d'aller plus loin.

— Vous voyez, je n'ose pas aller seule avec vous sur les routes; je dois vous paraître bien poltronne, et d'ailleurs, tout en moi doit vous paraître si faible, si peu vivant, — lança-t-elle.

Sans rien répondre, il la regarda froidement, s'étant déjà ressaisi : elle avait envie de le faire parler, de le provoquer à quelque profession de foi. Pourtant, elle avait bien le droit de se laisser aller à la sympathie.

— Pourquoi? Pas du tout, — finit-il par murmurer, d'un ton qui voulait rappeler l'ignorance dans laquelle ils devaient rester l'un de l'autre puisqu'elle maintenait dans l'ombre tout ce qui les séparait.

Elle se mordit les lèvres. Elle s'indigna de cette défense trop parfaite. Pourquoi ne voulait-il pas un peu s'abandonner, si au fond il avait confiance? Au reste, elle se savait animée par une curiosité assez vaste; elle cherchait des éclaircissements, non pas seulement sur lui, mais sur la vie. Elle continua donc :

— Moi, je ne fais jamais ce que je veux.

Elle allait à l'aventure, mais il la laissa en l'air.

— Je suis très bourgeoise, — appuya-t-elle lourdement.

Mais ceci fit aussitôt perdre au communiste l'avantage de son silence;

— Comment bourgeoise?

— Oui, ne pas faire ce qu'on veut, c'est très bourgeois. Personne autour de moi ne fait sa volonté.

Boutros hocha la tête, faisant mine qu'il y aurait eu là-dessus beaucoup à dire; mais il était retombé dans son silence. Elle s'acharna.

— J'ai eu honte de moi quand j'ai découvert que je ne faisais pas ce que j'aurais voulu faire dans la vie.

— Mais vous avez pourtant l'air de très bien savoir faire ce que vous voulez; par exemple, venir en aide à quelqu'un dans l'embêtement.

Il s'arrêta encore sur ces mots polis.

— Oh! ce que je fais pour vous, cela n'est rien. Mais il me semble que j'ai peur d'être moi-même. Être soi-même, c'est être brutal. Vous devez savoir cela, on ne fait rien sans être brutal.

— Pour pouvoir faire quelque chose, il faut être brutal avec soi-même d'abord.

Tandis qu'il disait cela, une ombre passait sur ses traits. Elle avait déjà vu cette ombre, à l'*Acropolis*. De nouveau, elle pensa plus à lui qu'à ce qu'elle voulait savoir par lui : il avait de la sensibilité; sa vie devait être dure. Forte de sa sympathie, elle alla encore de l'avant, bien qu'elle sût qu'elle violait décidément un silence qu'il aurait voulu respecter entre eux.

— Vous avez une famille?

— Oui.

— Vous lui faites de la peine?

— Oui.

Il songea à sa mère et à sa grand'mère qui vivaient à Alexandrie, anxieuses et délaissées, à qui il n'avait rien voulu sacrifier de ses passions.

Il fut sur le point d'en dire plus, mais se réfréna encore.

— Pour exister, il faut être l'ennemi des siens... enfin de ceux qui vivent autour de vous

Avec un petit air sérieux, elle semblait répéter une leçon récemment apprise.

Il se demanda ce qu'elle voulait dire. Sans doute pensait-elle à lui, car de qui cette femme douce et fragile, bien que traversée de vivacités, pouvait-elle songer à devenir l'ennemie?

Cependant, elle reprenait :

— Vous êtes content de votre vie?

— Oui.

Elle perçut dans sa voix non pas de la résignation, mais une ardeur désespérée; sa mâchoire se contractait comme si ce contentement dépendait de sa volonté de toutes les minutes.

— Vous vous sentez libre?

Il eut alors un large sourire, entendu et ironique : il voyait enfin à quoi elle avait voulu en venir : elle rêvait de la liberté et elle croyait qu'il était libre.

— Non, — répondit-il.

Elle fut décontenancée : il répondait non, et avec indifférence. La liberté n'était donc pas le bien essentiel pour ce garçon sauvage, qui pourtant s'était isolé de beaucoup de choses et de beaucoup de gens par un effort passionné. Se

sentant égarée, elle n'osa continuer; elle craignait de lui montrer qu'elle était soudain incapable de le comprendre.

Il la regarda, à la fois ironique et pitoyable. « Elle en est encore là, à ce sentiment juvénile et absurde de la liberté. Cependant je ne puis oublier la femme généreuse et énergique que j'ai vue la première nuit. »

La conversation était interrompue.

— Est-ce qu'il y a vraiment quelque chose qui ne va pas dans votre voiture?

Déjà, pendant qu'ils causaient, il avait soulevé le capot de la Lancia et non sans agacement elle l'avait vu tâter et tirailler des fils avec un soin qui semblait dénier sa présence.

— Mon klaxon ne marche pas.

— Je vais voir cela.

Elle s'assit un peu à l'écart sur une caisse et le regarda. Comme il avait l'air solide; sa force morale semblait s'accorder point par point à sa force physique. Cet équilibre sûr, n'était-ce pas la liberté? Pourtant, le regardant mieux au visage, elle retrouva ce tourment qui sommeillait dans tous ces traits, sous un masque de repos : la certitude dont il jouissait, péniblement conquise, restait aléatoire. En tout cas, c'était un homme qui avait réfléchi, qui s'était soucié de lui-même. Mais elle?

Certes, elle ne s'était jamais vantée de faire dans la vie tout ce qu'elle pouvait; elle n'était pas allée plus loin que ce qui s'offrait. Mais, dans les limites que traçait sa modestie ou son incurie, elle avait eu longtemps le sentiment de tirer d'elle même une honnête mesure : elle avait reçu de la vie et lui avait rendu de la bonne humeur presque à tous les instants. Tous ceux qu'elle avait rencontrés, elle les avait traités humainement; et s'ils le méritaient le moins du monde, elle était entrée avec rondeur dans leurs raisons; elle leur avait fourni en abondance ces occasions que nos semblables cherchent toujours, et qu'ils ne trouvent pas souvent, de se montrer, de se faire valoir largement, longuement, sans avoir à craindre la fatigue du spectateur.

Mais, somme toute, elle devait avouer qu'elle avait été asservie à tous ces passants. Elle les avait subis, elle les avait acceptés tels quels; et quand elle s'écartait d'eux, elle pouvait

se féliciter seulement de ne leur avoir donné aucun gage. Mais elle n'avait pas été libre; la liberté, c'est de se donner. Margot en venait au moment où elle ne pouvait plus se satisfaire de n'avoir, sinon fait le bien, du moins fait aucun mal.

D'ailleurs elle était née d'une famille déliée par le mélange des races et des milieux — son père, banquier autrichien, naturalisé français, sa mère française avec du sang irlandais — et, si à certaines heures elle n'avait semblé orientée que par une futile ambition mondaine, la fantaisie, néanmoins, lui avait fait voir du pays. Elle avait pu constater qu'il y a dans la vie quelque chose de plus mordant que la plupart des gens nés dans l'aisance ne le supposent. Elle avait connu des hommes contraints de faire leur fortune par des moyens ingrats, des femmes dont la beauté ne se confondait pas avec le lustre de l'argent, des artistes inséparables de l'angoisse. Tous ces gens-là, taillant avec effort leur propre figure, étaient à même d'éprouver toute leur sensibilité. A ces contacts, l'émulation l'avait déjà furtivement visitée.

Ce Boutros était de ceux-là; mais il semblait encore bien plus menacé et bien plus menaçant. Il devait la mépriser; elle aurait voulu lui faire dire son mépris, obtenir de lui des reproches — qui sait? des exhortations. Hélas! son mépris était parfait, c'était le silence.

Elle se retourna vers lui. Mais, tout d'un coup, elle bascula dans l'imprévu : il se passait entre eux tout autre chose qu'elle n'imaginait. Arrêté dans son travail, il la regardait. Ce regard, qui était nouveau, devint conscient parce qu'il fut surpris. Tout fut changé.

Aucun désir ne s'était fait encore sentir entre cet homme et cette femme, contrairement à l'ordinaire de telles rencontres. Préoccupés tous deux par le risque qu'ils partageaient, ils n'avaient pas songé à autre chose. Puis chacun, ayant saisi l'autre dès l'abord dans son expression la plus haute, était resté sous le coup de cette fascination, paralysé, incapable d'articuler les autres motifs de son attirance. Mais cela ne pouvait toujours durer, et Margot venait de donner à Boutros le temps de la contempler.

Or, il était difficile d'arrêter ses yeux sur Margot sans songer

d'abord au plaisir, et, tout de suite après, à la tendresse; et aussitôt un mélange délicieux se faisait dans le cœur. Depuis un moment, elle était assise, ce qui lui convenait mieux que d'être debout, car il y avait une certaine disproportion entre son corps florissant et ses membres délicats. Ses bras et ses jambes étaient ramenés et entre-croisés sous elle, dans une pose qui lui était familière. Elle était une fleur au cœur touffu, aux pétales fins. Et sa méditation secrétait une grâce spirituelle qui faisait un contraste troublant avec la succulence de sa chair.

Boutros, remarqué, montra tout son émoi. Sous un brusque éclairage, en un clin d'œil, elle vit se faire ce léger déplacement qu'elle savait possible dans les traits de cet homme mais dont la vue la laissa sans souffle : des lèvres soudain gonflées et avides, des mains prêtes à prendre, des épaules pesantes.

Ils se regardèrent une longue minute, bravement, ne voulant pas baisser les yeux devant le fait nouveau, d'une crue banalité.

Quand il eut satisfait à l'idée du courage, chacun retrouva, derrière ses paupières baissées, sa confusion et son inquiétude.

Ils entendirent quelqu'un qui approchait; le valet de chambre venait annoncer Malfosse à l'appareil. Margot sut dire aussitôt, en s'élançant hors du garage :

— Ah! enfin. Ah bien! il m'a fait attendre.

Resté seul, Boutros voulut se rassembler contre elle; maintenant qu'il la désirait, elle devenait une ennemie. Pourtant, il avait bien vu qu'elle avait l'air aussi étonnée et effrayée que lui, du désir qu'il avait laissé voir; mais il se persuada qu'elle allait vouloir s'armer contre lui et tenter des coquetteries. Après tout, cette bourgeoise serait bien contente de mettre à mal un communiste.

Elle revint très fermée, très intérieure. Malfosse, avec de grandes précautions, l'avait suppliée de ne pas rester trop longtemps, de craindre les domestiques. Elle lui avait fermé la bouche en lui reparlant du dîner le soir à l'*Acropolis*, mais aussitôt après, l'avait effrayé en lui disant qu'elle aurait besoin de lui. En allant et venant elle avait réfléchi à ce qui venait de se passer : au premier instant, elle avait été désolée

du changement de rapports entre Boutros et elle. Pourtant sa foi n'était pas atteinte.

« Il me montrera, avait-elle conclu, sa hauteur d'âme, son dédain des choses faciles. »

Quant à elle, ce regard avait été une révélation du secret de son propre corps, aussi bien que de celui de Boutros. Mais elle se faisait fort de contenir comme tous les autres cet élan qui la portait vers un homme dont elle n'entendrait plus jamais parler dans quelques jours.

— Ce bon Malfosse s'agite, — dit-elle machinalement, rentrant dans le garage. — Cela lui paraît peu convenable que je sois en tête-à-tête avec un communiste.

Sans qu'elle y prît garde, elle s'attarda sur ce dernier mot, comme si elle l'avait eu longtemps sur les lèvres mais n'avait pas voulu le placer plus tôt dans la conversation.

— Vous, cela vous amuse ce tête-à-tête, — grogna-t-il.

— Non, — repartit-elle sans s'émouvoir.

Puis, d'un ton un peu solennel, en se plantant devant lui, elle ajouta :

— Mais je voudrais savoir quelque chose.... Ce que vous êtes, ce que vous faites, doit exiger une grande dureté. Est-ce que vous êtes vraiment dur?

Il ne cacha pas son trouble, elle avait frappé juste. De plus en plus calme, elle s'en félicita, sûre que leur intimité avait gagné depuis un moment au lieu d'avoir perdu, passé ce désir stérile qu'ils avaient aussitôt écarté.

Elle se rappelait l'ironie de Pahlen à l'égard des communistes. Y avait-il de vrais communistes, ailleurs qu'en Russie? Des êtres terribles, vraiment grands à force d'être terribles? En était-il un? Dès la nuit de l'*Acropolis*, elle avait senti qu'il se tendait quand il prononçait seulement le mot de communiste. Ce n'était pas un ouvrier, c'était un bourgeois, mené par des mobiles compliqués, peut-être illusoires. Elle soupçonnait en lui un monde de contradictions, de tourments, qui étaient dominés, mais qui n'étaient pas tout à fait étouffés.

Margot chercha à crier quelque chose qui, sans le froisser, lui fît sentir avec quelle sympathie elle entrait dans toute cette complexité, cette difficulté. Mais sa pensée fit long feu :

— Cela doit vous être dur...

Elle s'arrêta court, toute rouge, se trouvant par trop peu éloquente. Mais elle repensa encore à Pahlen : à lui, cela devait être trop facile d'être dur. Boutros avait des faiblesses, mais cela lui valait de plus belles luttes.

— On a plus souvent à lutter contre soi-même ou contre ses amis que contre ses ennemis. C'est ce qui est dur, — répéta-t-il.

Tout à coup elle comprit le sens qu'avait suivi l'effort obscur de ses propos depuis qu'elle était entrée dans le garage. Voilà l'appel qu'elle avait tourné gauchement dans sa bouche, qu'elle voulait lancer à cet homme. « Je vous disais : pouvez-vous frapper les autres? Vous m'avez répondu : je puis me frapper. Et c'était ce que je voulais plus exactement vous demander : Pouvez-vous vous frapper, vous déchirer, mettre à nu votre sincérité, votre force? Dites-moi que vous avez fait ce que je n'ai pas fait. »

Soudain elle voulut partir. Elle souhaitait maintenant qu'il n'en dît pas plus long, qu'il gardât quelque chose du secret auquel était nouée sa force.

— On fait ce qu'on peut, — dit-elle avec lenteur et force, en lui jetant un regard d'ardente gratitude.

Cependant elle s'était assise dans sa voiture, et elle semblait pressée de le quitter. Ce que Boutros ne put comprendre; car il ne l'avait pas suivie dans la suite de ses réflexions. Il crut de nouveau qu'elle avait exercé sur lui une curiosité superficielle et que maintenant elle s'en allait, déçue d'ailleurs. Il frémit à l'idée qu'il avait été presque sur le bord d'un certain relâchement, d'une certaine confidence. Il se butait de nouveau, et c'était en vain que Margot lui offrait toute sa sincérité et tout son dévouement dans un dernier regard.

Elle sentit qu'il ne la comprenait pas, qu'il ne devinait pas le besoin qu'elle ressentait de rêver à tout ce qu'elle venait de découvrir et de retrouver en elle, grâce à lui. Elle voulut s'expliquer, mais elle songea soudain que dans peu de jours il serait parti et que l'idée qu'il emporterait d'elle ne pèserait pas lourd, n'importe comment.

— J'espère que dans deux ou trois jours vous pourrez sortir d'ici, — dit-elle d'une voix mélancolique mais ferme, en lui tendant la main.

Encore une fois le sourire de Margot le ramena à elle; il se sentit pris en flagrant délit d'ignorance, d'ingratitude. Il voulut parler, mais elle démarra.

Il se retrouva seul, ayant perdu ce visage, cette présence.

Elle, sur la route, débordait de sentiments rajeunis. Elle se disait :

« Je ne suis rien, mais du moins je sais ce qu'est la grandeur. Allons! c'est encore une chance que je puisse rendre service à un homme, un vrai. Pour une fois que j'en rencontre un sur ma route, je ferai n'importe quoi pour l'aider davantage. Ne me fait-il pas sentir comment j'aurais pu vivre, au lieu de promener mon cadavre à travers mes jours? »

Une forte épaule, une lèvre pleine de sang.

VI

LA SURPRISE-PARTY

Le lendemain soir, Margot était dans le hall de l'*Acropolis*, entourée de la petite bande. Ils l'avaient attrapée au passage alors qu'elle se glissait vers sa chambre; elle les supportait avec effort. Il y avait là les trois compères, Pahlen et sa femme, Avghi. Rico rentra peu après; il s'assit dans le cercle, sans mot dire.

Avghi remarqua aussitôt son animation intérieure. Elle l'attribua à deux causes bien différentes. D'une part, une Américaine fort belle et assez riche était apparue depuis peu à Athènes; Rico lui faisait la cour et lui plaisait; il venait de passer la journée avec elle au golf. D'autre part, Margot semblait de plus en plus étrange; Avghi ne doutait pas qu'il se passât quelque chose dans son cœur; et cela ne semblait pas laisser Rico indifférent. Mais quel homme troublait Margot, voilà ce qui passionnait Avghi.

Faute d'autres indices, elle revenait comme à une donnée certaine à l'hypothèse de Pahlen, oubliant que deux jours auparavant elle l'avait lancée au hasard.

Soudain Rico proposa d'aller en bande surprendre Mal-

fosse à Kephissia. Les autres étaient justement en train de chercher la meilleure façon de passer la soirée qui s'annonçait magnifique. Rico fut acclamé. Sauf par Margot. Son œil avait d'abord étincelé, puis s'était éteint. Cependant, sans mot dire, elle suivit le mouvement. Déjà Staalbaum et Férid étaient partis pour donner des ordres et inviter d'autres personnes.

Cependant, au moment de sortir, se trouvant une seconde à l'écart avec Rico, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— C'est absurde, ce que vous faites. Malfosse va se croire en danger et il est vrai qu'une peste comme Avghi est capable de découvrir quelque chose.

— Personne ne verra Boutros, il sera relégué dans sa chambre, dans les communs. Ne vous inquiétez pas.

Rico répondit cela d'un ton fort naturel qui pourtant ne retira pas à Margot la gêne qu'elle éprouvait. Elle devinait l'intention qu'avait son mari en l'entraînant à Képhissia et elle y voyait quelque chose d'humiliant. Mais, en même temps, elle ne pouvait résister à la tentation qu'il lui offrait. Ne s'était-elle pas retenue à quatre tout l'après-midi pour ne pas voler là-bas. Et pourtant, la veille, elle y était retournée car Malfosse, obligé de dîner avec un ministre, s'était décommandé à l'*Acropolis*. Elle était donc venue le relancer et le décider à conduire Boutros sur la route de Patras. Il avait rechigné, mais le plaisir de revenir seul avec elle était un appât irrésistible. En partant, elle avait revu Boutros, un instant.

Rico avait été mis au courant de ces allées et venues et de ces projets; et rien ne lui avait échappé du changement d'allures de sa femme. Tout en flirtant et en jouant avec l'Américaine, il y avait réfléchi.

Au moment de s'embarquer eurent lieu les furtives manœuvres habituelles : il y avait trois autos. Margot monta d'autorité dans la voiture de Pahlen qui la prit auprès de lui et relégua à l'arrière sa femme, auprès de qui Melançour fut commandé de service. Avghi se résigna à recevoir l'hospitalité mécontente de Staalbaum. Rico enfin s'empara de Ferid, ayant à lui parler de son voyage en Albanie.

Pahlen, plus froid que jamais, conduisait lui-même et fort

vite. Il accéléra avec une rage concentrée, quand il entendit Margot reparler du communisme.

— Vous qui êtes un audacieux, Pahlen, n'êtes-vous pas de ces Allemands qui veulent faire une alliance avec les communistes?

— On n'a jamais récolté, d'une alliance avec les Russes, que des ennuis.

— Mais vous ne croyez pas que les vrais ambitieux devraient se mettre du côté du communisme. Est-ce que l'an dernier en Allemagne, la révolution n'a pas manqué de réussir?

— Oui, mais justement elle n'a pas réussi. Et pourtant, ils n'auront eu jamais plus de chances que dans ces années d'après-guerre. Je n'aime pas les partis sans avenir.

— Comment, vous ne croyez pas que tôt ou tard les communistes bouleverseront l'Europe?

— Ma chère, quelle conversation! Les bolcheviks, ce sont des Russes; les Russes se font toujours battre.

— Mais il y a des communistes partout, maintenant.

— Non, il n'y a de communistes nulle part. En Russie, il y a les Russes qui ont fait leur révolution comme tous les peuples ont fait la leur, comme les Anglais, les Français, les Turcs, voire les Allemands. Ils ont été un peu loin, ils reviendront tout doucement en arrière. Et ailleurs, il y a quelques bavards... Dans quelques années, on ne parlera plus de tout cela, à moins que quelques bourgeois ne veuillent encore se battre entre eux, et tout casser, comme ils ont manqué de le faire, la dernière fois. Alors...

— Alors...?

— Alors, certes, dans ce cas les communistes retrouveront leur raison d'être. Mais tout cela est bien improbable. On ne peut faire sa carrière là-dessus.

— C'est dommage.

— Vous êtes drôle. Vous avez l'air déçue.

— C'est à cause de vous, je vous vois très bien dans une grande bagarre. Vous me faites penser à ce compatriote à vous, ce Balte, Ungern.

— A cause de moi! Pince-sans-rire!... Mais Ungern était contre les bolcheviks. Bêtement, d'ailleurs. Ce n'est pas commode d'être baron et de tirer parti de cette époque. Je

suis comte, je ne serai qu'ambassadeur des socialistes à Londres; c'est un fils de brasseur qui est ministre des Affaires étrangères. C'est aussi qu'il n'y a pas eu un vrai bouleversement. S'il y avait eu un vrai tohu-bohu, on ne s'occuperait plus de savoir d'où vient tel ou tel chef.

— Vous pourriez être dictateur.

Elle rit. Il haussa les épaules, se refusant à admettre une énigme chez cette jolie femme ronde, un peu viennoise, encore plus parisienne. Pourtant il remarqua son profil accentué par la pression du vent. Déconcertante découverte, il y avait de la force dans cette chair trop douce, apparemment vouée aux échanges les plus faciles. S'il y avait de la force, il y avait donc aussi là de la passion ou du vice. Mais Pahlen, qui ne frappait qu'à coup sûr ou qui réservait ses envies pour les vacances en Europe, se morigéna sévèrement : il ne fallait pas désirer cette femme dont son instinct lui disait qu'au fond elle ne pensait pas à lui. Mais pourquoi lui parlait-elle du communisme avec cette persévérance? Était-elle chargée de l'espionner? Non, idée puérile. Croyait-elle se donner un air intelligent? Non, elle n'était point si sotte. Elle poursuivait certainement un but précis. Mais lequel?

— Alors, les communistes sincères, s'il y en a, sont des imbéciles, ou des rêveurs, qui voient trop loin. Par exemple, ceux qui ont fait sauter cette usine, à Salonique, l'autre jour.

— Par ici, les communistes, c'est autre chose encore qu'en Russie ou en Allemagne. La vieille fureur macédonienne... Ce serait trop long à vous expliquer... Mais enfin, ajouta-t-il, en ralentissant, pourquoi me posez-vous toutes ces questions, chaque fois que vous me voyez?

Elle sourit voluptueusement.

— J'essaie de comprendre le monde des hommes, les vraies passions qu'ils ont.

Pahlen ne se trompa pas à ce sourire évidemment dédié à une image précise.

« Elle aime quelqu'un. Ne nous y risquons pas. » Et il ne s'occupa plus que de la route, savourant son sang-froid.

Margot se demandait ce que pouvait être décidément le communistme de Boutros. A en croire Pahlen, c'était une

chimère; son ami était-il donc un chimérique? Elle avait de la peine à le croire : il était trop sanguin.

Pour la première fois, elle était angoissée de ne pas mieux comprendre l'esprit des hommes, car elle souhaitait de vérifier que la passion de Boutros avait une prise solide sur la vie. Elle se dit qu'il faudrait qu'elle sache à quoi s'en tenir avant de le quitter. Le quitter!

P. DRIEU LA ROCHELLE

(*A suivre.*)

UNE LARGE CONSULTATION POLITIQUE

FINANCES ET MAJORITÉ[1]

(A TRAVERS LA DERNIÈRE CRISE...)

II

La consultation politique que nous avions entreprise, au seuil de cette session parlementaire de fin d'année, en prenant pour thème le double problème dominant les préoccupations présentes : *Finances et Majorité,* s'est trouvée amenée au premier plan de la plus passionnante actualité par la longue et angoissante crise ministérielle qui a privé la France de gouvernement, près de deux semaines durant, jusqu'aux premiers jours de ce mois, à travers les pires péripéties.

Ayant eu son principal fondement dans l'instabilité même du cabinet Briand, par suite du mécontentement qui résultait du nouvel ajournement de la réforme fiscale réduite à quelques dégrèvements insuffisants et dispersés, et par suite aussi du flottement et de l'équivoque d'une majorité sans cohésion réelle, ni politique définie, la crise a fait éclater bien vite l'étendue et la profondeur du désarroi des partis, la vanité des solutions extrêmes et l'impossibilité de résoudre la situation autrement que par cette « concentration » plus ou moins élargie, dont nous avions fait le sujet de notre enquête.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

Certes, la combinaison que M. André Tardieu a réussi, non sans peine et par l'effet d'une rare énergie, à mettre sur pied, est loin d'avoir consacré, comme son chef l'aurait voulu, la vraie formule de « concentration, telle justement que M. le comte de Fels l'avait déduite de la politique expérimentale, dans les remarquables études qui servirent de fondement à cette consultation[1]. Et le « petit pas vers le centre » auquel notre éminent confrère conviait les radicaux, afin d'équilibrer l'appoint des modérés à l'action centriste, n'a pu être franchi. Malgré l'effort de conciliation et de collaboration tenté par M. André Tardieu, qui n'avait pas hésité à faire aux radicaux de la Chambre une place de choix dans un cabinet de « solidarité républicaine », le groupe valoisien, subissant la loi du congrès de Reims qui avait condamné la « concentration », a ajouté un refus aux manifestations d'impuissance dont avaient été marquées les tentatives infructueuses de MM. Daladier et Clémentel. Et ainsi, le problème de majorité n'a pas été, cette fois encore, résolu, en dépit des concours obtenus par le député de Belfort, allant de l'U. R. D., qui siège au centre et au centre-droit de la Chambre, jusqu'à la Gauche démocratique du Sénat, et englobant les groupes du milieu, abondamment dotés de portefeuilles.

De telle sorte que, si la démonstration a été acquise, au cours de ces derniers jours, de l'illusionnisme cartelliste à la lumière de la décision retentissante du Conseil socialiste rejetant à nouveau l'alliance sollicitée par les radicaux, et si, par voie de conséquence, la nécessité est apparue plus évidente d'en venir, tôt ou tard, à une large union des Centres, il reste toujours à savoir quand et comment la solution préconisée ici par M. de Fels pourra intervenir pleinement.

Les entretiens que nous avons poursuivis avec des personnalités marquantes appartenant aux divers groupes parlementaires, et qu'on lira ci-après, ont été orientés par nous, au fur et a mesure que se dénouait la crise, dans le sens de

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 15 septembre.

cette solution positive. Et l'on verra que nous nous sommes efforcés de provoquer des explications plus poussées, plus complètes, susceptibles de faire apparaître aussi nettement que possible les raisons de résistance des uns, d'hésitation ou d'inquiétude des autres, et de dégager enfin, dans les Centres mêmes, une tendance susceptible d'éclairer l'évolution de demain.

Puissions-nous, par cette recherche impartiale de la vérité, avoir contribué, à notre tour, à faciliter un débat dont dépend l'issue, plus ou moins prochaine, mais si ardemment souhaitable pour le régime et le pays, de cette crise du parlementarisme si clairement exposée, dans ses causes et ses effets, par M. de Fels et dont la crise ministérielle d'hier n'a été qu'un spasme de plus, particulièrement grave et symptomatique, d'une portée que les événements seuls pourront mesurer.

M. PIERRE COT

— Mon cher député, vous n'êtes pas pour la « concentration », on le sait — disons-nous à M. Pierre Cot qui nous reçoit dans son vaste cabinet de travail, éclairé d'une verrière et dont le plafond haut et voûté fait un immense atelier; — mais pourquoi et que proposez-vous?

— Je n'en suis pas, parce que je la crois impossible; et aussi parce qu'elle serait, à mon sens, dangereuse. Je vous dirai ensuite, sinon ce que je propose, du moins ce que je souhaite...

Dans son ample fauteuil, en bois sculpté, au dossier duquel pend un châle brodé qui fait un halo rouge et or à la silhouette fine, le député radical de Chambéry nous apparaît, parmi l'assemblée des livres aux reliures précieuses régnant le long des boiseries anciennes, tel un jeune artiste pâle et songeur dans un décor romantique...

A le voir ainsi, imberbe et doux, la chevelure flottante, blotti derrière un bureau massif et imposant, le regard immobile derrière des lunettes d'écaille, nous ne retrouvons pas, dès l'abord, l'orateur chaleureux des grands débats de

politique étrangère, rapporteur du pacte Briand-Kellogg, le diplomate actif représentant la France à l'Assemblée de la Société des Nations, ni l'éloquent défenseur de la Réforme de l'État au congrès d'Angers...

Mais la voix amicale qui nous accueille ressuscite l'orateur. La physionomie juvénile se pare alors d'une expression de vie intense et profonde. Et la voûte de l'atelier sonore amplifie cette voix et cette âme prenantes.

***

— Voyons, — prononce Pierre Cot — comment voulez-vous que des hommes, qui sont des adversaires déclarés dans leur circonscription et que tout sépare, programmes, doctrines, idées, qui représentent enfin des classes et des intérêts différents et généralement hostiles, puissent s'entendre au parlement sur un programme commun?

— C'est pourtant cette entente seule qui a permis l'action, aux heures décisives, chaque fois qu'il s'est agi de redresser, de vaincre...

— Peut-être; mais l'union dont vous parlez était provisoire, accidentelle. Elle nécessitait un but immédiat et impérieux...

— Ce but, la réforme fiscale, qui est aussi urgente qu'impérieuse, ne l'offre-t-elle pas?

— Non, car elle n'est, à mon sens, ni la préoccupation la plus pressante, ni une de ces nécessités inéluctables qui imposent l'union, même éphémère, aux heures de péril. Elle me semble, au contraire, être la chose sur laquelle les partis peuvent le plus s'opposer et se combattre, car les thèses, qu'elle met en présence, se heurtent par leurs fondements comme par leurs moyens.

— Ne croyez-vous pas, cependant, que ces divisions et ces rivalités sont plus apparentes que réelles et qu'elles résultent, la plupart du temps, d'oppositions de principe, de rivalités de clans parlementaires ou provinciaux, bien plus que d'un désaccord réel, irrémédiable?

— Le problème fiscal est au centre du conflit social. Et il résume, dans notre époque de grand capitalisme, d'indus-

trialisation intensive, de superaffairisme si l'on peut dire, tout le conflit moderne, si menaçant et angoissant, entre les forces économiques et bancaires, d'une part, dont l'emprise s'accroît sans cesse, et les forces démocratiques, d'autre part. C'est pourquoi l'on ne peut le résoudre, selon moi, avec une majorité formée du mélange disparate d'élus représentant plus ou moins nettement ces forces contradictoires...

M. Pierre Cot, qui entend juger en « réaliste » et non en partisan, ajoute que les seules rivalités électorales et locales, qu'on oublie trop, lui paraissent un obstacle insurmontable au rapprochement réel d'hommes susceptibles de collaborer, au parlement, dans une concentration viable :

— On me permettra de citer, en manière de démonstration, les noms de deux amis que nous estimons tous. Vous avez consulté Georges Pernot, à qui vous avez donné la parole dans la première partie de votre consultation. Il est bien, comme vous le disiez, un modéré tourné vers la conciliation et le progrès social. Donc il pourrait s'entendre, à première vue, avec un Julien Durand, qui est l'homme de gauche pondéré par excellence, presque aussi éloigné des extrêmes que Pernot lui-même. Or, ces deux parlementaires qui semblent faits pour figurer côte à côte dans une majorité centriste, se trouvent être, dans leur département du Doubs, par suite de leurs positions respectives à la tête de listes adverses, des concurrents irréconciliables, électoralement parlant du moins...

» Voilà — triomphe Pierre Cot — ce qu'on a tort d'ignorer à Paris : la politique de province!

— Hélas!

— Mais c'est le creuset de la vie politique, la base de la démocratie, à moins que vous ne supprimiez le suffrage universel et le parlement!

— Si nous n'étions pas soumis encore à une classification périmée de partis, dont la principale raison d'être réside dans ces luttes de clubs ou de clans, MM. Pernot et Julien Durand pourraient s'accorder à merveille sur son programme républicain d'action. Et il n'est pas dit, d'ailleurs, qu'ils n'y parviennent un jour.

— Sur un programme fiscal? Peut-être; quoique je n'en

sois pas sûr du tout; mais il y a d'autres problèmes et... d'autres hommes. Il y a la grande affaire du jour, la liquidation de la guerre et l'organisation de la paix, avec le corollaire du désarmement; il y a l'école unique, en particulier, et la défense de la laïcité, en général; la réalisation législative du programme de la C. G. T., etc. Autant de questions capitales, sur lesquelles nous sommes en lutte ouverte avec les modérés. Or la « concentration » nous obligerait à envisager la paix sous l'angle de l'entente des grands trusts, à moins que les amis de MM. de Wendel et Paul Reynaud ne se résignent à y substituer simplement l'entente organisée des États et des peuples. Elle nous obligerait aussi, la « concentration » qu'on nous propose, à renoncer à notre ferme projet d'École unique, à moins que M. Léon Bérard et ses amis ne s'y rallient. Et il nous faudrait bien de la sagesse pour nous entendre avec le groupe Marin sur le désarmement, l'évacuation immédiate de la Rhénanie ou le programme de la C. G. T... C'est pourquoi je vous disais qu'une « concentration », ainsi comprise, est actuellement impossible.

M. Pierre Cot, ajustant ses lunettes, sourit et esquisse un geste vague :

— Les illusions s'envolent. Et c'est tant mieux!

— La crise ministérielle a vu, en effet, bien des illusions s'envoler...

***

La physionomie et la voix sont redevenues graves :

— Serait-elle possible, la « concentration » me paraîtrait infiniment dangereuse. Elle perpétuerait et consacrerait, en effet, une politique de carence, d'équivoque, nous maintenant à la remorque des autres pays, à la merci des forces capitalistes et économiques qui sont en plein regroupement. C'en serait fini du programme d'action qui nous sollicite, des beaux et légitimes espoirs d'une entente féconde des peuples...

— A ce point! Mais quelle formule d'union et de réalisations est la vôtre?

— L'union des gauches, les réalisations démocratiques et internationales.

— Est-elle davantage *possible*, votre formule, par exemple en matière d'État héritier ou d'Impôt sur le capital, qui sont des points capitaux du programme socialiste; et est-elle moins *dangereuse*, à en juger par les expériences déjà tentées?

— La preuve qu'elle est possible, c'est qu'elle s'est traduite, quand il l'a fallu, par une opposition solide. N'est-ce pas, au fond, une manière de réaliser cette union vigilante et agissante, des idées et des cœurs? Je ne suis pas un opposant de principe, certes, et je n'ai jamais repoussé, *à priori*, une formule gouvernementale. Je pense, au contraire, qu'un grand parti démocratique doit rester tourné vers les réalisations. Mais comme je ne crois celles-ci possibles que par l'application d'un programme homogène, rationnel et avancé, je préfère une vigoureuse et tenace préparation à l'action dans une opposition constructive à l'atonie et au renoncement humiliants et coupables dans une majorité impuissante!

Notre interlocuteur s'anime et martelant ses mots, il ramasse sa pensée :

— Agir ou ne pas agir, c'est tout le dilemme de l'heure! Je suis pour l'action, modernisée et rajeunie, certes, mais non détournée de ses buts de justice et de progrès. Il faut donc opter, et jamais choix ne fut plus facile. Le voilà, peut-être, le véritable reclassement des partis dont vous parlait mon ami Champetier de Ribes. Ah! la collaboration avec des hommes comme Champetier, ce serait facile, et vous voyez que je n'ai pas le « préjugé clérical » qu'on nous reproche. Mais, une « concentration » qui ferait de nous les alliés de la Droite équivaudrait à renoncer, non seulement à notre programme de réformes, mais encore à trahir nos propres idées, les militants, le pays. Mieux vaut attendre : les circonstances nous départageront plus tôt qu'on ne croit...

Le châle rouge et or a glissé, comme un rideau qui tombe sur le dernier geste...

M. HENRY HAYE

Un autre « jeune », Henry Haye, sans parti et ennemi déclaré du jeu des partis.

— Je suis volontiers « centriote », si ce terme est pris en opposition de l'extrémisme. Et je le suis avec enthousiasme s'il doit nous unir contre la politique pure, celle-ci étant le pire de nos maux. Mais...

Avec son éloquence américaine, car Henry Haye rapporta des États-Unis où il collabora avec André Tardieu une manière de parler et de penser particulièrement nette et concise, notre ami poursuit :

— Mais si j'applaudis par avance à un « centrisme » qui grouperait les parlementaires de bonne foi et de bonne volonté, préoccupés de rechercher des solutions pratiques et modernes, fécondes et généreuses, je me méfie du marais. Or, croyez-vous tirer quelque chose de clair, de salubre, de nos Centres en décomposition? Tout est là...

Le député de Versailles est, lui aussi, pour l'action. Et c'est pourquoi il réclame l'esprit d'équipe :

— Une vraie « concentration » ne peut vivre qu'en puisant sa raison d'être, sa force et sa foi dans l'action. Elle doit donc être animée d'un véritable esprit *d'équipe*, sans lequel il n'est pas d'effort commun, ni de rendement possible. Cherchez cet esprit : vous en trouverez peut-être des traces dans certains éléments de gauche ou d'extrême-gauche, où, par contre, les sourdes divisions sévissent. Parmi les Centres, rien! Beaucoup d'hommes de valeur; presque pas de caractères. Et un individualisme forcené. Quiconque *sort* est fusillé. Petites combinaisons et grands mots. Le « centrisme », dans ces conditions, c'est tout au plus la mare stagnante...

Henry Haye, dont les courageuses interventions, à la Chambre, dans des débats difficiles comme celui sur la Ratification des dettes, n'ont pas toujours été soutenues ainsi que leur franchise l'aurait mérité sur les bancs de ce même Centre où siège le député de Seine-et-Oise, se défend de parler autrement qu'en observateur désabusé :

— Autant le terrain de ma circonscription, avec ses couches diverses où se mêlent les classes de plus en plus liées par la vie moderne, me paraît riche et propice aux réalisations, autant le milieu parlementaire, tel qu'il s'est révélé au néophyte que j'étais et tel que l'expérience me l'a fait voir chaque jour de plus près, me semble décevant et aride.

Partisan convaincu du régime parlementaire, Henry Haye n'hésite pas à en dénoncer la « crise », fort de la conviction qu'un redressement ne sera possible qu'au prix d'une refonte de l'esprit et des méthodes politiques.

— En me rendant à la Chambre, en auto, tout à l'heure, je songeais, dans le chaos de la circulation parisienne, à notre embouteillage parlementaire. Vous me pardonnerez cette image. Mais j'ai constaté qu'en politique, comme dans la rue, il y a les « fous-du-volant » qui foncent, au mépris de tout, et la multitude de conducteurs prudents et sages, se confondant avec les hésitants et les timorés... Je considérais donc cette masse qui patinait dans la boue, qui trépignait et cornait à l'envi, la place étant à celui qui pousserait sa roue en avant ou de travers, au détriment du voisin. Et je me disais : n'est-ce pas là l'image vulgaire mais frappante de la mêlée politicienne, où la « concentration » ne peut figurer, tout au plus, que le carrefour où l'on tourne en rond?

***

— Comment en sortir?

— Gros problème, qu'on ne peut résoudre qu'en le fractionnant. Avant tout, réorganiser l'activité parlementaire, comme on s'efforce de réorganiser la circulation. Un Code du travail législatif s'impose, comme s'imposait le Code de la route. Par la simplification et la modernisation de nos méthodes, nous arriverions à mettre un peu plus d'ordre dans les idées, à avancer au lieu de piétiner...

— Mais l'individualisme forcené, l'absence d'esprit d'équipe?

— L'organisation, l'ordre, la méthode sont des facteurs de rapprochement, d'unité et d'action! A leur contact les « modérés », auxquels j'ignore si j'appartiens n'étant inscrit à

aucun groupe, mais dont je sais l'atonie, y retrouveraient peut-être quelque virilité. Car vous reconnaîtrez avec moi qu'ils sont, en l'état actuel, et révérence parler, « l'élément femelle » du corps politique, les « mâles » étant à gauche, réfugiés dans une opposition stérile et violente...

— En attendant l'*ordre* et la *virilité*, pensez-vous qu'on puisse se mettre tout de suite au travail et, puisque le budget est sur le chantier, aborder la réforme fiscale sur un plan technique?

— Je le voudrais, mais je doute qu'on puisse le faire sérieusement.

» C'est une refonte totale de la fiscalité qu'il nous faut. Comment la réaliser avec une majorité sans directives, ballottée à tous les vents des partis, vouée aux influences, manœuvres et surenchères du dedans et du dehors, et en l'état du travail parlementaire qui date du temps de l'invention de la vapeur, superficiel, bavard et brouillon?...

» Le moindre projet intéressant a toutes les peines pour surmonter les barrages de la procédure et l'étouffement des cartons verts, et, s'il réussit par miracle à venir en discussion, c'est après les pires marchandages et mutilations, greffé d'amendements et de contre-projets qui le dénaturent, à tel point qu'on voit parfois des textes tellement bouleversés qu'ils vont à l'encontre des intentions mêmes de leurs auteurs. Les cas ont été fréquents, notamment en matière de loyers...

» Légiférer dans ces conditions n'est plus possible. On vote des lois plus ou moins contradictoires, inapplicables ou éphémères. Et l'appel aux techniciens tourne au formalisme administratif, sans que rien de positif sorte de la plupart des conférences économiques ou sociales, comités techniques, et autres organismes sans responsabilité et sans mandat, aussi abondants que vains...

— Faut-il alors mettre la tête sous l'aile?

— Que non! Réclamons qu'on ouvre les fenêtres, fût-ce en brisant les carreaux. Et remuons tout jusqu'à ce qu'un peu d'air et d'ordre entrent dans la maison. Organiser et assainir! Voilà le programme minimum que l'opinion intelligente et éclairée devra imposer aux candidats. Au journalisme, au livre, de faire cette éducation neuve du pays. Orga-

niser et assainir la politique, afin d'assainir et organiser ensuite efficacement l'État, les Finances, etc... En dehors de cette œuvre d'ensemble, reprise à la base, on en sera réduit à des apparences et, dans l'ordre fiscal, à une poussière d'améliorations dérisoires...

Henry Haye nous quitte, souriant et amer :

— Je tiens ce soir deux réunions. C'est pour moi la détente, le retour au peuple. Me croirez-vous? Quand je dis au public ce que je viens de vous dire, je suis applaudi également par les « bourgeois » comme moi et par les ouvriers.

— La voilà, la concentration de demain!...

— Hélas! Je n'arrive pas à m'entendre avec les contradicteurs professionnels. Nous ne parlons pas le même langage.

— Mettons un bonnet neuf au vieux dictionnaire...

— ... Oui, si nous ne voulons pas qu'un bonnet rouge le coiffe à nouveau, un jour, et pour tout de bon, au détriment du régime lui-même...

M. DELIGNE

M. Deligne, député du Nord, sous-secrétaire d'État du cabinet Tardieu, fait partie de ce groupe jeune et réaliste de la Gauche radicale dont on sait le rôle politique si important et si souvent décisif à la « charnière » de la majorité parlementaire. Venu à la politique à la suite d'une carrière administrative fort remplie et brillante, après avoir franchi les échelons de la magistrature et de l'administration jusqu'au poste de Directeur général du Ministère des Finances et de l'Enregistrement, l'ancien collaborateur de M. Briand à la Justice a apporté à la Chambre une autorité et une conscience supérieures, un esprit positif et un sens des affaires très aigus, appuyés par une formation juridique et une expérience sûres.

— Je crois, — nous dit M. Deligne — à la prédominance des Centres, dont parle si exactement M. le comte de Fels,

pour la formation des majorités parlementaires, particulièrement en France et dans l'époque actuelle.

» Il y a une majorité forcément centriste quand, dans le Parlement, aucun des grands partis ne compte un nombre suffisant de suffrages pour former des majorités assurées. Dans ce cas, c'est l'opinion moyenne qui fait l'appoint nécessaire à la majorité. Or, cette opinion moyenne n'est-elle pas celle des Centres? Ni l'extrême droite, ni l'extrême gauche ne peuvent, chez nous, en l'état politique présent, imposer leurs programmes. Les irréductibles restant sur leurs positions, il en résulte que ce sont les partis intermédiaires qui constituent, en fait, la majorité la plus stable. Et cela explique que, renonçant à certaines parties secondaires de leurs projets respectifs dans un intérêt commun de défense et d'action, les fractions de parti qui se touchent finissent par s'agréger.

» Cette règle n'est que la résultante de celle suivant laquelle l'opinion moyenne, compte tenu de la marge des idées dans un pays comme le nôtre, est l'opinion communément admise, la plus nombreuse. Bien entendu, suivant les circonstances, la majorité centriste se déplace vers la droite ou vers la gauche. Et nous assistons, en ce moment, à une crise qui en fournit une nouvelle preuve...

***

M. Deligne en arrive au problème fiscal. Il aurait beaucoup à dire, on le conçoit, sur un tel sujet qui résume ses préoccupations depuis tant d'années. Mais il veut s'en tenir aux grandes lignes :

— Étant donné la législature actuelle, la composition des partis et des groupes dans le Parlement, un programme commun, à la fois social, économique et fiscal, s'impose pour orienter une majorité centriste sur des voies solides et durables. Et il est exact, ainsi que les articles de la *Revue de Paris* l'ont souligné, que la réforme fiscale commande toutes les autres. Au surplus, elle est la plus urgente et c'est elle qu'il faut aborder en priorité, sans plus attendre.

L'ancien directeur général de l'Enregistrement nous déve-

loppe alors ses idées sur un programme financier technique et pratique, qu'il divise en deux grands compartiments, à savoir : réajustement des impôts et réorganisation fiscale; dégrèvements.

— Je suis entièrement d'accord avec l'auteur des articles de votre Revue en ce qui concerne la nécessité de rendre nos impôts plus clairs, plus lisibles. Il faut les rendre aussi plus acceptables, moins vexatoires, notamment en matière d'impôts personnels, et recourir au forfait, toutes les fois qu'on le peut. Ainsi on évitera les frictions entre le fisc et le contribuable.

» J'estime qu'on doit particulièrement s'attacher à atténuer l'antagonisme existant entre l'impôt direct et l'impôt indirect.

— Et les dégrèvements?

— Pour bien faire, il faudrait évidemment consacrer aux réductions que le pays réclame la somme la plus importante possible, la question fiscale commandant les réformes économiques et sociales, c'est-à-dire la prospérité et le bien-être du pays. Il importe donc, dans ces conditions, et c'est certainement l'opinion qui n'a cessé de régner rue de Rivoli, de ne pas chercher à faire des économies pour augmenter une trésorerie qui déborde.

» Aussi bien, — poursuit M. Deligne, — n'hésiterais-je point à proposer pour les dépenses ne devant pas se reproduire les années suivantes (grands travaux publics, acquisitions pour l'outillage national, etc.), l'utilisation judicieuse, dans une proportion mesurée, des sommes capitalisées, en dépôt soit à la Banque de France, soit à l'étranger et qui constituaient les réserves faites, en prévision d'une non ratification, pour la liquidation de notre dette commerciale envers les États-Unis. Je rendrais ainsi disponibles tous les excédents budgétaires que j'appliquerais alors aux dégrèvements, en ayant soin d'en mettre une partie de côté pour les réajustements fragmentaires d'impôts injustes ou antiéconomiques.

Et M. Deligne de conclure :

— En somme, il faut arriver à dégrever tout ce qui porte sur le travail et la production et tout ce qui empêche l'essor

commercial et industriel sans lequel il n'est pas de prospérité réelle. Et je suis pleinement d'accord avec M. de Fels pour penser qu'il appartient aux techniciens, à ceux de notre admirable administration financière principalement, dont j'ai pu apprécier, quatorze années durant, la valeur professionnelle et morale, de proposer les éléments d'une réforme fiscale rationnelle.

M. PAUL REYNAUD

Le jeune et brillant leader du Centre, considéré comme l'un des animateurs et des chefs les plus écoutés de la majorité nationale, M. Paul Reynaud, député de la Seine, leader de l'Action démocratique et sociale, nous offre le spectacle paradoxal d'un homme essentiellement centriste qui ne croit pas au... centrisme, du moins en tant que majorité encadrée par des partis extrêmes.

— Mon opinion toute franche la voici : la « concentration » c'est le passé; la formule des « deux partis », c'est l'avenir.

Et Paul Reynaud d'expliquer, avec la netteté et la concision qui lui sont familières :

— A gauche, en dépit du refus de participation des socialistes, les radicaux tendent sans cesse à se rapprocher des S. F. I. O. et à s'unir à eux. Les uns et les autres ont seulement abandonné le nom de « Cartel » qu'ils avaient inventé. Au mois de mars dernier, dans le discours prononcé par lui au Mans, M. Joseph Caillaux indiquait que ce mouvement était dû à la pression des militants radicaux. Le congrès radical-socialiste de Reims vient de se prononcer avec éclat contre la « concentration » que M. Daladier a traitée, dans son discours de « vieille défroque ».

» Et, de l'autre côté de la barricade, pour faire face au Cartel on voit s'unir, par département ou par région, les républicains-nationaux appartenant à l'Alliance Démocratique, à la Fédération Républicaine et même aux Démocrates populaires.

» Ainsi, deux camps opposés s'affirment et s'affrontent de

plus en plus. Et, à la Chambre, où l'esprit de concentration survivait, M. Daladier vient de porter à ce dernier un coup sérieux, malgré le refus final du Conseil national socialiste, en obtenant du groupe parlementaire S. F. I. O. ce que des hommes comme MM. Herriot et Aristide Briand n'avaient pu obtenir jusque-là : un avis favorable à un gouvernement d'union des gauches.

» On peut tirer de ces faits la constatation suivante : qu'en même temps que l'Angleterre semble revenir au régime des deux partis, la France tend à l'adopter.

— Pourtant, l'échec du Cabinet d'union des gauches, projeté par M. Daladier, fut, par contre-coup, un succès pour la « concentration »...

— N'empêche que nous allons vers le jeu parlementaire normal des deux positions : majorité au pouvoir appliquant son programme, et minorité formulant dans l'opposition le programme qu'elle appliquerait si elle arrivait au pouvoir.

» Il faut que cela soit car, lorsque le régime parlementaire fonctionne normalement, aucune voix ne s'élève pour réclamer un autre régime. Exemple : l'Angleterre. Tandis que si, au contraire, les partis politiques sont faibles, si leurs membres passent indifféremment d'un programme à l'autre et d'une majorité à l'autre, si les programmes et les majorités se chevauchent, si les parlementaires ne sont pas défendus par leur parti contre leurs propres faiblesses, si, enfin, au lieu du parti de la doctrine, c'est le règne du comité ou de l'individu, — on a vu récemment cette dictature des clubs illustrer la crise ministérielle, — on observe alors une désaffection pour le régime et un mépris pour ceux qui paraissent en être les profiteurs.

Paul Reynaud se plaît à évoquer une image spirituelle :

— N'était-ce pas Waldeck-Rousseau qui parlait avec hauteur des équipages bigarrés qui s'embarquaient sur le navire de la « concentration », avec le dessein, non pas d'arriver au port, mais de sombrer le plus tard possible?...

— Oui mais, en attendant que le pays se discipline lui-même et discipline ses représentants, quelle majorité voyez-vous?

— Force nous est de traiter le problème de la majorité

suivant les données qui résultent de la composition de l'actuel parlement. Or, l'attitude que mes amis et moi avons prise, dès le début de la législature, s'inspire de cette simple vérité qu'il n'y a qu'une majorité dans cette Chambre. L'accident survenu au Cabinet Briand n'infirme nullement ce fait. Il a pu séparer provisoirement quelques membres du gros de la majorité, mais ceux-ci ne sont pas allés rallier les troupes d'en face. Et M. Tardieu les a facilement ralliés.

» Et je dis que c'est cette majorité regroupée qui doit se dresser, demain, face à l'extrémisme. Le jeu des deux positions va se développer. Et la majorité se fortifiera; du moins il faut le souhaiter, car nous acceptons qu'elle soit augmentée, à la condition que les recrues travaillent, comme les anciens, à la réalisation et à l'achèvement du programme d'union nationale, dont le redressement financier et son corollaire, la réforme fiscale, constituent ensemble le chapitre essentiel.

M. FRANÇOIS PIÉTRI

Et nous voici, rue de l'Élysée, dans l'hôtel particulier de M. François Piétri, député de la Corse, ancien Directeur des Finances marocaines, qui fut ministre du Trésor dans l'éphémère cabinet Briand-Caillaux, et à qui une compétence éprouvée a valu d'être appelé à l'un des principaux ministères du gouvernement de M. André Tardieu : les Colonies.

— Je ne conçois pas tout à fait le centrisme à la façon dont en a parlé, avec tant de clarté et de talent, mon ami M. de Fels — nous dit le leader financier du groupe des Républicains de gauche.

» Pour moi, le *Centre*, en dépit de l'étymologie, n'est point un poste d'attraction ou de rayonnement. Il ne saurait être davantage une espèce d'organe de liaison entre la Gauche et la Droite. C'est peut-être là simplifier son rôle, mais c'est le fausser et le réduire.

» Historiquement et logiquement, le centre des assemblées va vers l'avant et suit l'évolution des événements et des

idées. Mais il doit agir sur cette évolution comme une mécanique de raison régulatrice et de mesure. C'est, si vous permettez la comparaison, le frein arrière d'une voiture dont la direction est définie, mais qu'il faut préserver des excès de vitesse...

— Il peut survenir, en effet, que le frein casse...

— Alors, c'est Thermidor; mais il n'en demeure pas moins que les hommes du Centre ne doivent point se considérer comme des médiateurs entre le passé et l'avenir : leur pensée est mouvante et tournée vers le même idéal que celui qui tire inlassablement à lui les sociétés modernes.

» Le mot désuet de « progressiste » me vient ainsi tout naturellement à la bouche. Les politiques subtils qui, pour caractériser le centre avaient jadis inventé ce mot symbolique, ne se sont point trompés, et je regrette qu'il ait sombré dans l'incompréhension de ceux même qui le portaient.

M. Piétri fait allusion à la « crise » :

— Voyez! Ces jours-ci nous assistons à la bataille de conscience qui se livre dans les groupes dits de centre. Se laisseront-ils simplement inspirer par le souvenir de luttes occasionnelles ou d'élections encore chaudes, ou donneront-ils la main à des expériences nécessaires?... Tel est, à mon sens, tout le problème.

— Vous n'en pensez pas moins, mon cher Ministre, que la majorité latente dépend essentiellement de l'attitude du Centre...

— Sans doute; cependant j'estime qu'il ne faut pas demander aux groupes du milieu d'en prendre l'initiative. Car le Centre, tel que je viens d'essayer de le définir, ne saurait être demandeur, mais arbitre. S'il se décidait pour une tendance de régression et de droite, il cesserait, selon moi, d'être, politiquement parlant, le Centre, et il faillirait à sa vocation traditionnelle. Mais cette conception est au-dessus des hommes, si les idées et les actes demeurent...

» Excusez toutes ces images, mais il m'apparaît un peu comme le Sénat dans la Chambre, avec tout ce que cela comporte de pondération clairvoyante et... de désintéressement.

***

— En tout cas, le regroupement d'une majorité s'appuyant sur un pareil Centre pourrait-il se faire sur la question fiscale, à l'ordre du jour?

— Oui, c'est en matière financière que ce regroupement doit agir tout de suite.

L'ancien ministre du Trésor du cabinet Briand-Caillaux aborde avec aisance ce sujet qui lui est familier :

— Nous nous trouvons en présence d'une alternative singulièrement délicate, que mon collègue César Chabrun a fort bien posée dans les déclarations qu'il vous a faites et que la *Revue de Paris* a publiées : suréquilibre ou décongestion budgétaire, cette dernière se subdivisant ainsi : dégrèvements massifs ou dépenses sociales nouvelles.

» Autrement dit, il faudra se prononcer sur une politique des excédents, comme il fallait, il y a six ans, se prononcer sur une politique de déficit.

Et voici posé le problème si actuel des réductions fiscales :

— D'une part, le maintien du suréquilibre, c'est, sans aucun doute, la solution de l'archi-prudence et de l'extrême précaution. Le ministre des Finances est tenté, comme un industriel, de forcer ses réserves. Mais, par contre, c'est la stagnation, la thésaurisation sans issue. Les finances publiques, pas plus, d'ailleurs, que celles d'une société, ne doivent être conduites avec une mentalité de caissier...

» D'autre part, la décongestion, sous la forme de dégrèvements, ou sous celle, à peine différente du point de vue technique, de grandes dépenses nouvelles d'outillage, d'assistance ou de prévoyance sociale, c'est — qu'on ne se le dissimule pas — la menace d'une circulation fiduciaire très accrue, et aussitôt les phobistes de l'inflation de s'en alarmer.

— Dilemme angoissant, qui est au fond des hésitations présentes...

— Eh oui! Qu'on rende cinq ou six milliards aux contribuables, qu'on les donne aux entrepreneurs de travaux, ou qu'on fasse à la fois l'un et l'autre, il est clair qu'il en résultera une création sensiblement équivalente de moyens de

paiement et, qu'au lieu d'une circulation de 67 milliards, nous risquerons d'en avoir une de 72 à 75...

— Il faudra prendre son parti d'une situation à laquelle, quant à moi, je me suis résigné depuis 1925 : *le sextuplement de la monnaie circulante, corollaire obligé et non cause déterminante du sextuplement des prix.*

— La vie encore plus chère?

— Nous atteignons ce taux. Et je ne pense pas qu'une circulaire fiduciaire l'augmente fatalement. Si les « quantitativistes » devaient avoir raison, il faudrait craindre, malheureusement, que, par la naissance d'une sorte de cercle vicieux, les prix, poussés par la monnaie, ne remontent à leur tour et que la fameuse volute infernale, chère au beau talent de Vincent Auriol, ne gronde à nouveau sur notre économie désaxée.

» Mais chacun sait que je ne suis pas « quantitativiste » et que j'ai même su me laisser traiter, à tort, d'inflationniste systématique...

— Donc, réforme fiscale et dégrèvements sans plus tarder...

— Les dégrèvements s'imposent, et les dépenses sociales aussi. La peur irraisonnée de quelques billets de banque de plus ne doit point nous conduire à épuiser le pays pour la joie d'enfermer cinq milliards d'impôts péniblement perçus dans un tiroir à secret.

» Ce sera là, j'en suis sûr, le point de vue des gouvernements à venir.

M. HENRY DE JOUVENEL

Enfoncé dans une chaise sculptée, sous le regard des pastels, des dessins et des photos, parmi le décor vieillot et précieux de son hôtel de la rue de Condé, le baron Henry de Jouvenel, fumant la pipe comme M. Herriot, nous parle des « gauches », des États-Unis d'Europe et de la crise ministérielle...

Le silence du quartier odéonien tombe doucement dans la petite cour humide où grimpe le lierre sur les murs patinés de la vieille maison aristocratique. Parfois, le pavé pointu résonne contre les roues d'un fiacre, et l'horloge du Sénat tout proche anime la solitude de son carillon familier.

Les jambes allongées, la carrure puissante abandonnée à un coussin de soie, le sénateur de la Corrèze, ex-grand maître de l'Université, ex-vice-roi de Syrie, humant d'une narine sensuelle l'odeur du tabac mêlée aux derniers parfums qu'exhale un bouquet de roses et de lys ornant la table, nous confie son optimisme.

— Cher ami, la crise qui vient de se dérouler n'est qu'une étape vers une politique neuve, nécessitant des majorités et des hommes nouveaux, et vers laquelle les événements nous portent avec le fatalisme du progrès. Mais oui! C'est pourquoi, malgré la résistance de certains partis, il faut enregistrer l'évolution inattendue, significative au plus haut degré, qui nous a valu la tentative que vous savez. La participation socialiste amorcée, la rapprochement tenté des groupes animés d'un même idéal de paix, de réformes sociales, d'organisation internationale, conformément aux besoins de collaboration et de solidarité des peuples, autant de faits qui nous apportent la preuve multiple d'une tendance à une compréhension plus moderne de la politique, au-dessus et au delà des vieux dogmes et des classifications désuètes. Le conseil national S. F. I. O. n'a pas osé se prononcer sur la participation, mais l'idée a fait un grand pas...

— Vers quelle formule de majorité s'oriente-t-on?

— Mon Dieu, je n'en sais rien! Je sais seulement qu'il faudra en venir à l'union des bonnes volontés actives, à la fusion des programmes dans ce qu'ils ont d'urgent et d'essentiel, en vue de résoudre les grands problèmes du moment. D'ailleurs le cartel, bien compris, n'est pas une formule si extraordinaire. Ne voit-on pas les cartels bancaires et industriels se développer et réussir? Et pourquoi un cartel politique, se réclamant d'un programme minimum, pratique et généreux, tenant compte de ces forces indéniables et montantes que sont le syndicalisme, l'internationalisme, ne pourrait-il, le moment venu, rallier ceux des partis et des groupes qui sont tournés vers l'action, et nous préparer au Parlement une combinaison à l'image de la majorité qui existe, sans nul doute, dans le pays pour les réalisations.

— Mais comment marier le radicalisme au collectivisme?

— Ce sont là des choses et des mots qui évoluent comme tout le reste. La révolution de l'après-guerre a soufflé sur les vieilles étiquettes; la masse de l'opinion se détache de plus en plus des histoires purement politiques, ce qui oblige les partis à s'adapter à leur tour, à tel point qu'on a pu envisager dès le lendemain de la crise une combinaison Paul-Boncour qui grouperait indistinctement tous les groupes réalistes dans une majorité républicaine élargie.

— N'est-ce pas une forme de concentration?

— Jusqu'à présent ce mot s'appliquait à une majorité de centre, préoccupée surtout de moyennes et de compromis, par conséquent plus soucieuse d'équilibre et de faux-semblant que de progrès. Tandis qu'une majorité Paul-Boncour-Champetier de Ribes, par exemple, pourrait être créatrice, sociale, telle que le pays la souhaite pour sortir justement de ce centrisme où l'on tourne en rond...

— Et les idées? verra-t-on les radicaux se rallier, par exemple, à la formule socialiste de l'État héritier?

— Mais c'est justement le pauvre Bokanowski qui avait inventé cette formule, comme purement technique! Il ne faut pas oublier la technique, qui change peu à peu la face de la politique et obligera les partis, s'ils ne veulent pas disparaître complètement, à se façonner aux réalités. En attendant, l'accord est possible sur un programme de paix, de réorganisation fiscale et économique, de réformes sociales; mais à la condition, justement, de laisser la barque avancer, dût-elle pencher de côté...

***

Et l'ancien délégué de la France à la Société des Nations, souriant à l'avenir et paraissant l'appeler de sa voix prenante, nous parle de la paix qui constitue, selon lui, une base infiniment solide de majorité :

— N'y a-t-il pas, — lance Jouvenel — dans l'internationalisme qui s'affirme, à la fois en matière de crédit, de cartels industriels et de collaboration du capital et du travail, une révolution formidable, dédaigneuse des impérialismes et des nationalismes encore vivaces, et qui tend de plus en plus

à remplacer les rivalités ruineuses d'hier par une solidarité des intérêts et des idéals pleins de promesses? Et comment douter que ce vaste mouvement de rapprochement des peuples ne finisse par pénétrer à l'intérieur des nations et des parlements? On reviendra donc au jeu d'une gauche et d'une droite, la première groupant ceux qui évoluent et qui marchent, la seconde ceux qui s'obstinent à regarder en arrière et à empêcher les tentatives techniques et sociales à plus de justice et de bien-être dans le monde.

» Alors, la réforme fiscale qui vous intéresse deviendra possible et ne sera plus retardée, étouffée, réduite à de timides ajustements et à une poussière de dégrèvements...

Henry de Jouvenel rallume sa pipe, et ajoute dans une moue ironique :

— Si vous préférez que les éléments avancés préparent les réformes et que la « concentration », reformée sans cesse par les inquiétudes bourgeoises, se charge ensuite de les faire accepter par le public, alors soit; il faudra rappeler Poincaré, dans trois mois, et l'on pourra donner corps aux réformes amorcées, comme on fit pour la stabilisation, en toute confiance...

Le journaliste vigoureux et mordant réapparaît derrière l'homme politique. Henry de Jouvenel a déployé sur son bureau des feuillets noircis d'une grosse écriture et copieusement raturés.

— Quand le « métier » vous reprend, mon cher Ministre, cela doit vous divertir quelque peu d'avoir été réélu au Sénat pour neuf ans...

M. MAURICE VIOLLETTE

Ancien ministre, ancien rapporteur général du budget, M. Maurice Viollette a également occupé les hautes fonctions de gouverneur général de l'Algérie. Le groupe républicain socialiste et socialiste français le compte à la Chambre parmi ses leaders. Et, élu au dernier renouvellement sénatorial, en

Eure-et-Loire, M. Viollette siégera dans la Haute-Assemblée parmi la Gauche démocratique.

Nous sommes reçu par lui dans le quiet et laborieux cabinet de la rue de Varenne, calfeutré de lourdes tentures et d'épais tapis, où des trophées du proconsulat algérien se frottent étrangement à des vitrines de librairie, de même que voisinent, autour d'un imposant bureau, les vieux fauteuils de style et les poufs orientaux...

Le maître de céans ne pêche pas par ambiguité. Il appelle un chat un chat. La pointe de ses traits, son caractère entier et l'acuité de ses jugements, ne sont peut-être pas pour rien, croyons-nous, dans les variations de sa fortune politique. Et nous allons retrouver le même esprit incisif dans les déclarations qu'il va nous faire, après une lecture complète et scrupuleuse des études de la *Revue de Paris* sur le centrisme et la réforme fiscale.

— J'ai lu, en effet, avec beaucoup d'intérêt, — nous dit-il, — les articles du comte de Fels; mais je vous dirai tout de suite que je ne comprends pas la politique des Centres qu'il préconise. Qu'on me parle d'une majorité élargie soit; qu'on me parle au contraire d'une majorité ayant son chef au centre et débordant à droite et à gauche jusqu'à ce que le compte y soit, cela ne me paraît pas une conception réalisable.

» A la vérité M. le comte de Fels, faisant fi des programmes et paraissant adopter l'opinion de M. Paul Doumer que le Parlement légifère beaucoup trop, entend limiter pour des années l'activité législatrice à la seule question fiscale; il demande qu'elle soit examinée « en dehors de toute préoccupation marxiste », l'impôt personnel étant à ses yeux une conception marxiste...

M. Viollette esquisse un sourire aigu :

— Vous me permettrez de craindre que cette préoccupation de voir du marxisme partout soit un peu excessive et trop sommaire. Il ne faudrait surtout pas en exagérer l'expression ici. Le marxisme est une doctrine qui se rattache à quatre ou cinq postulats très catégoriques et désormais, du reste, *insoutenables scientifiquement*. Rien de flou dans le marxisme. Il y a des interprétations fort diverses du positi-

visme : M. le comte de Fels, M. Maurras et des hommes de gauche peuvent également invoquer l'autorité d'Auguste Comte. Il n'y en a pas en ce qui concerne le marxisme : le corps de doctrine constitue un ensemble qui se déduit dialectiquement; et prétendre que même les doctrines du parti radical sont entachées de marxisme, alors que beaucoup de socialistes unifiés sont proud'honiens comme M. Spinasse, m'apparaît excessif. Jaurès lui-même n'était guère marxiste et notamment la thèse du matérialisme historique, contre Jules Guesde, il l'avait démolie sans pitié.

» Et si, au surplus, à côté des marxistes de doctrine, il faut distinguer les marxistes d'intention et ranger parmi ces derniers tous ceux qui ont la préoccupation de diminuer les inégalités sociales, voilà bien des marxistes avant Marx : Rousseau sera marxiste et les pères de l'Église eux-mêmes n'échapperont pas à la condamnation...

— On ne veut heureusement condamner personne.

— Je ne puis davantage suivre l'auteur dans ce qu'il dit de l'impôt personnel, qui a son origine dans les idées de la Révolution. Il a été inspiré par le régime anglais. Il a été appliqué par M. Ribot. Vouloir réaliser une majorité en posant comme principe la suppression de l'impôt personnel, c'est vouloir exclure toutes les gauches et peut-être même une partie du centre...

***

Notre interlocuteur, qui s'anime, est tout aussi catégorique en ce qui concerne les programmes :

— Est-ce si ridicule? Faut-il s'indigner parce que des hommes essayent périodiquement de systématiser leurs conceptions, de les définir et de marquer de façon précise par quels moyens ils entendent atteindre le but qu'ils se proposent. Je trouve ce souci, pour mon compte, très supérieur à l'empirisme... Réclamer, par exemple, la réforme du système fiscal sans dire comment, n'est-ce pas purement négatif et comment sur cette négation grouper une majorité?

— On propose de consulter les compétences et de discuter ensuite. Faut-il légiférer d'abord?

— Ah, oui! — s'écrie M. Viollette — la grande querelle

contre ce que les journaux à tendance rétrograde appellent la manie de légiférer! Laissez-moi vous dire toute ma pensée. Réformer, c'est redresser, c'est remplacer dans un organisme les pièces usées par des pièces neuves et cela avant qu'elles ne cassent. L'organisme social n'est pas plus que les organismes humains ou industriels à l'abri de l'usure et, dans la mesure où il y a une crise d'anti-parlementarisme, ce n'est pas parce que le parlement fait trop de réformes, c'est parce qu'il n'en fait pas assez, parce que les attributions de l'État se sont tellement multipliées que les activités économiques qui, par le temps qui court, marchent à bride abattue, se plaignent de ne pas trouver à temps la législation nécessaire pour les seconder ou les protéger; par exemple actuellement le problème du blé....

» Protestera-t-on contre cet enrichissement des attributions de l'État et en fera-t-on grief à la démocratie? Mais l'État fasciste, qui est le contraire de l'État démocratique, assume tous les jours des tâches bien autrement multiples puisqu'il prétend même être une morale :

— Vous dites : programme d'abord; et vous voulez d'abord légiférer. Mais avec quelle majorité?

— C'est justement pour dégager une majorité que je réclame un programme d'action sur lequel on se mette d'accord. Tout naturellement ceux qui admettent ce programme s'entendent pour le soutenir et ceux qui le contestent se dressent contre. Donc, union des hommes ayant des idées d'action commune, et non union des hommes qui ne s'accorderaient que pour se défier de l'action.

» M. Thiers a dit que la République serait conservatrice ou ne serait pas. La République n'a vécu que parce qu'elle a été réformatrice et elle ne vivra qu'à cette condition de permettre aux citoyens de toujours trouver dans l'activité de son parlement un incessant effort de haut arbitrage dans les conflits qui opposent les citoyens et les catégories sociales.

M. Viollette s'est dressé, un rictus aux lèvres. Sur sa tête, accrochés à une étoffe orientale, deux poignards africains ont tressailli. L'ancien gouverneur général de l'Algérie nous

tend gravement, comme un verdict, trois feuilles dactylographiées. C'est un résumé de ses déclarations. Puis, nous fixant avec des yeux candides, il ajoute :

— Telle est, monsieur, mon opinion.

M. ÉTIENNE FOUGÈRE

Président de l'Association nationale d'Expansion économique et d'autres importants groupements du Commerce et de l'Industrie, délégué de la France dans la plupart des grandes conférences économiques internationales qui se sont tenues depuis la guerre, membre du Comité des Experts, Président de la Commission des Douanes, M. Étienne Fougère occupe dans le monde économique et au parlement une place de premier plan.

Préoccupé des réalités, plus curieux de bilans et de statistiques que de dogmes, le député de la Loire siège au centre, faute de pouvoir, sans doute, siéger au plafond... Mais, s'il s'élève plus haut que les contingences politiciennes, il n'en travaille pas moins, à réaliser le rapprochement et la collaboration des groupes centristes en vue d'une majorité homogène et agissante.

— Le centrisme — nous déclare Étienne Fougère — peut et doit être une forme pratique d'action parlementaire. Mais je me défends de donner à cette affirmation la valeur d'un principe. Avant tout, c'est une question de circonstances et d'opportunité.

— Les circonstances ne semblent-elles pas particulièrement favorables à l'action prépondérante des Centres en l'état présent de la composition de la Chambre?

— Je crois qu'il est opportun d'établir cette prépondérance durant une période pendant laquelle nulle majorité parlementaire ne peut être stable sans l'appui total des 200 députés qui sont inscrits dans les six groupes qui forment le centre proprement dit : Indépendants de gauche, Gauche radicale et sociale, Républicains de gauche, Démocrates populaires, Action démocratique et sociale?

» Il convient seulement de savoir si les hommes, dont aucun n'est dogmatique, qui, tous, ont été élus en se recommandant du nom et de la politique de Raymond Poincaré, qui ont donné leur adhésion loyale à son œuvre de redressement financier et économique et qui y ont coopéré de telle sorte que le pays considère qu'ils sont de même essence, il importe de savoir, dis-je, si ces hommes sont incapables de coordonner leur action, soit en fusionnant leurs groupes respectifs, soit en les unissant par la voie d'une Commission permanente. C'est, en somme, à cette idée, à la fois claire et simple, qu'aboutit la remarquable étude du comte de Fels.

» Ceux qui cherchent dans le passé un enseignement pour le présent laissent entendre que la discipline, librement consentie mais efficace, est bien difficile à établir dans un milieu qui fut, de tout temps, imprégné d'individualisme et qui se glorifie d'avoir compté dans son sein de fortes personnalités. Peut-être pourrait-on ajouter aussi qu'une formation politique, qu'illustrèrent quelques-unes de ces personnalités, l'Alliance démocratique, a contribué, pour une large part, à entretenir cet esprit individualiste en favorisant le rapprochement superficiel d'hommes qui voulaient, par-dessus tout, garder leur liberté d'action et de décision...

— Sans doute, mais les événements ont aussi travaillé...

— Ils ont favorisé, en effet, l'adhésion spontanée de la grande majorité du pays, et des élus qu'elle a désignés, à une politique de reconstruction rendue nécessaire par une catastrophe d'une importance et d'une étendue extraordinaires. Cette œuvre est-elle terminée? Nul de ceux qui s'y sont attachés ne le croit. Tous pensent, au contraire, que les problèmes à résoudre sont d'une ampleur telle qu'on ne peut plus employer à la recherche de leurs solutions les méthodes anciennes d'une politique de partisans.

***

Notre interlocuteur ajoute, avec une conviction vigoureuse :

— Un monde nouveau se crée. Son éclosion est entravée par un déséquilibre profond dans l'ordre économique et financier. L'antagonisme rituel des classes, dogme de la vieille

Europe, est battu en brèche par l'évolution sociale des États-Unis qui a élevé le standing de vie des travailleurs bien au delà du nécessaire. La paix internationale a ses chantres inspirés, mais rencontre sur sa route d'immenses obstacles matériels et moraux. Est-ce l'heure qu'on va choisir pour revenir à des formules périmées? Quels hommes doivent être plus capables de comprendre ce nouvel état de choses et de s'y adapter pratiquement que ceux, de mesure et de sagesse, auxquels le pays a toujours fait appel dans les moments critiques, c'est-à-dire les hommes du Centre?

» Loin de moi la pensée qu'ils soient les seuls capables de le comprendre, mais je suis convaincu qu'ils doivent former le bataillon le plus résolu à une action réfléchie, laquelle, pour réussir, doit être ordonnée et cohérente. Or, jusqu'à ce jour, ces hommes se sont ignorés. Ils ont prêté leur appui sans condition ni réserve aux gouvernements eux-mêmes, qui ont également manqué de cohésion, — chaque ministre dirigeant son département sans souci d'ordonner son effort avec celui de ses collègues quand de l'action des uns et des autres pouvait cependant dépendre la vie économique du pays.

— Collaboration, coordination, réorganisation. Le triptyque sous lequel doit s'inscrire l'avenir...

— C'est bien cela : lois sociales, mise en œuvre des colonies, outillage public, moyens de transport, questions douanières, conventions commerciales, expansion intellectuelle et économique, toutes ces questions ne sont-elles pas interdépendantes et n'exigent-elles pas l'entente journalière des ministères chargés de leur trouver des solutions?

» L'entente économique de l'Europe, dont il est tant parlé à l'heure présente, se réalisera-t-elle par des discours? Songe-t-on aux entraves qui naîtront des préjugés, des antagonismes de race, du nationalisme suraigu qui sévit depuis dix ans dans l'ordre économique, de la diversité des monnaies et des productions?

» Et la fiscalité, qui s'est trouvée à la base même de votre consultation, sera-t-elle réformée en fonction des intérêts de la famille, des besoins de l'existence, de l'activité de la production, sans nuire aux intérêts du Trésor, si tout n'est point dirigé selon une volonté ordonnée?

» De quelque côté de l'horizon politique ou économique qu'on se tourne, on se rend compte de la nécessité d'employer d'autres méthodes de travail parlementaire et de gouvernement, sous peine de barrer la route au progrès social et d'être inférieur à l'œuvre de la paix internationale.

Et le député de la Loire, résumant son opinion, conclut en ces termes :

— La formation d'un Centre cohérent et discipliné qui, par tradition, demeure l'appui principal d'un gouvernement est donc, à mon avis, indispensable. Elle ne préjuge nullement d'ailleurs de l'accord nécessaire avec les autres fractions de la majorité. Mais, si elle se réalisait, elle permettrait l'espoir d'une politique active, susceptible d'être adaptée aux besoins complexes de la vie moderne et à la bonne entente internationale.

***

Cette conclusion, positive et généreuse, de l'ancien membre du Comité des Experts, nous paraît, au-dessus de toutes les considérations de tactique parlementaire, de parti ou de doctrine, satisfaire ensemble la technique et le bon sens.

A ce titre réaliste, elle mérite, croyons-nous, de clore une consultation où nous n'avons pris la parole que pour la donner aux principaux acteurs du drame politique.

Le débat, librement ouvert et largement développé, n'avait d'autre but que de permettre aux opinions les plus diverses et contradictoires, en même temps que les plus qualifiées, de s'exprimer.

Au Lecteur de juger.

MARCEL LUCAIN

LA REVUE DE PARIS EN 1829

D'APRÈS DES DOCUMENTS CONTEMPORAINS

Dans son numéro 16, du samedi 18 avril 1829, la *Bibliographie de la France, Journal de la librairie,* contenait la mention suivante :

> 2374. REVUE DE PARIS. N° I. In-8° de 4 feuilles 1/4. Imp. d'Everat, à Paris. — A Paris, rue des Filles-Saint-Thomas, n. 17.
> Quatre ou cinq livraisons formeront un volume de 300 pages. Prix de la souscription à trois volumes, pour Paris. . . . . 20—0
> Pour les départemens. . . . . 22—50

C'était l'acte de naissance, la confirmation du dépôt légal du premier numéro de la première *Revue de Paris.*

Ce nouveau périodique arrivait à son heure pour jouer parmi les publications de même ordre un rôle qu'elles avaient sinon laissé vacant, du moins fort médiocrement tenu : celui de metteur en œuvre des jeunes talents inconnus. A vrai dire la *Muse française* avait réuni momentanément les poètes et les gens du monde, autour de Soumet, Guiraud, Delphine Gay, Vigny, Victor Hugo, mais à la façon d'une petite chapelle, d'un cénacle trop restreint dont les membres furent tôt dispersés.

La *Revue encyclopédique,* « recueil honorable et cosmopolite, ne formait qu'une masse de documents plus ou moins utiles, mais indigestes » et sans grâce. *Le Mercure du XIX*e *siècle,* « tant de fois ressuscité et toujours mourant, avait été abandonné aux célébrités littéraires et à toutes les banalités

du parti. » N'était-ce pas au directeur de ce trop romantique *Mercure*, M. Gentil, qu'appartenait en propre ce jugement bref et sans appel : « Racine est un polisson »? Quant au *Globe*, « journal sérieux, fort estimé dans les rangs de la jeunesse d'alors, il produisait des talents graves, mais aspirait surtout à sortir des lieux communs du libéralisme et cherchait une philosophie nouvelle ». Enfin la *Revue française*, dirigée par les doctrinaires sous les auspices de M. Guizot, donnait mensuellement d'excellents articles non signés, très sérieux, et presque des traités sur diverses matières. En somme, de ces divers périodiques, la vraie littérature était presque complètement absente ou ne s'y rencontrait que défigurée, amoindrie par l'esprit de parti. Un homme se trouva, le docteur Véron, qui eut l'idée d'élargir le champ littéraire des périodiques déjà existants et d'ouvrir une large carrière à de jeunes talents qui ne savaient où se produire.

Cet homme n'était pas un poète, ni un grand écrivain, mais un médecin qui avait jeté sa lancette aux orties et cherchait sa voie dans le journalisme et dans les affaires, un homme de boulevard, spirituel, actif, assez cynique, tour à tour fondateur de Revue, directeur d'Opéra, directeur de journal et commanditaire enrichi d'un produit pharmaceutique, la fameuse pâte Regnault. Au physique : un homme gras au visage rouge et jovial, à la mine insolemment satisfaite, aux petits yeux clignotants sous un chapeau mis de biais, le cou enfoui dans une immense cravate blanche dont les bouts remontaient par dessus les oreilles.

En 1829 au mois de mars, il s'associa à quelques amis (Scribe, Rossini, Mazères, Amédée Pichot, Capefigue, Sainte-Beuve, Casimir Delavigne, Malitourne, et aussi le banquier Aguado) pour fonder la *Revue de Paris*. Le capital : 80 000 francs, fut divisé en actions de mille francs et le budget annuel de rédaction fut fixé à 40 000 francs.

Le dimanche 12 avril 1829, jour de l'apparition du premier numéro, le docteur Véron fit insérer à la troisième page du *Journal des Débats* l'annonce suivante :

REVUE DE PARIS.

La première livraison de la *Revue de Paris*, qui paraît aujourd'hui dimanche 12 avril, contient les articles suivans :

PRÉFACE.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

Boileau, par M. Sainte-Beuve.

LITTÉRATURE ÉTRANGERE

Du merveilleux dans le roman, par Walter Scott.

Bulletin bibliographique des littératures étrangères.

LITTÉRATURE MODERNE.

1°. Poésie. *L'Ame du Purgatoire*, ballade; par M. Casimir Delavigne. (La *Revue de Paris* s'engage envers ses souscripteurs à publier à des intervalles rapprochés la plupart de ces ballades sur l'Italie, de M. Casimir Delavigne, mises en musique par M. Rossini. La *Revue de Paris* aura seule la propriété de ces compositions nouvelles, où les mœurs et la poésie de l'Italie seront traduites tout à la fois par le musicien et par le poëte.)

2°. Portraits et Souvenirs de la Révolution française, par M. Charles Nodier. (1er Article) : **DE ROBESPIERRE LE JEUNE ET DE LA TERREUR.**

3°. Des Bals costumés de MADAME, duchesse de Berry, comparés aux diverses masearades qui ont eu lieu en cour depuis le quatorzième siècle. (1er Article.) Par M. Duponchel.

4°. Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.

La *Revue de Paris* formera par an douze volumes de 300 à 320 pages, qui seront divisés en 52 livraisons. Il paraîtra une livraison tous les dimanches

On souscrit, à Paris, rue des Filles S. Thomas, n° 17; et chez les principaux libraires en France et à l'étranger. (1593)

En tête du premier numéro on lisait, en guise de préface, ce manifeste signé du nom du directeur :

PRÉFACE

La littérature, dans le dernier siècle, sous des formes spirituelles et frivoles peut-être, travailla cependant à la conquête de la liberté politique. Dans un siècle aussi positif que le nôtre, dont la raison ne se passionne que pour des faits et des résultats, elle ne pouvait non plus mener une vie isolée, rester en dehors des intérêts sociaux, et ne pas recevoir un nouveau mouvement de toutes les ambitions si bien étendues de tous les peuples.

Elever à une telle époque une tribune littéraire, c'est donc y susciter toutes les questions d'un intérêt général, dont l'examen, partant d'un point de vue philosophique, peut conduire à des améliorations et à des progrès.

Nous pensons toutefois que, dans une carrière aussi vaste, pour tout embrasser, il faut admettre des classifications, et nous avons voulu être méthodique pour être plus complet. Les livraisons de *la Revue de Paris* offriront les divisions suivantes :

1° *Littérature ancienne.* Un nouvel examen critique de notre ancien répertoire littéraire depuis Homère jusqu'à Marmontel, etc... etc.., nous a paru devoir être d'un intérêt nouveau. Nous avons cru utile aux progrès de l'art et à l'étude des doctrines, curieux surtout pour la controverse, d'appeler tous nos hommes de talent à juger, à travers des opinions du XIXe siècle, les grands noms, les chefs-d'œuvre d'un autre âge; et puis c'est par cette critique impartiale et désintéressée de l'antiquité, qu'on arrivera peut-être à une critique plus conséquente, plus consciencieuse de la littérature de nos jours.

2° *Littérature étrangère.* Ces communications faciles et récentes de toutes les littératures, cette fraternité de tous les idiomes, de toutes les langues, rare bonheur de position pour les générations nouvelles, doivent être exploitées au profit de l'esprit humain. Nous donnerons donc une table bibliographique de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie; et nos mesures sont prises pour pouvoir souvent offrir des traductions fidèles ou des résumés de publications étrangères les plus curieuses et les plus importantes.

3° *La littérature moderne.* C'est surtout dans ce cadre que nous accomplirons toutes les promesses de notre titre, *Revue* ou *Magazine littéraire.*

La critique, science toute moderne, bien qu'elle offre aujourd'hui plus que jamais un grand mouvement d'idées, et un grand nombre d'aperçus nouveaux et philosophiques, commence peut-être cependant à perdre de son importance et de son intérêt. On comprend le règne despotique et absolu de la critique littéraire, à une époque toute de privilèges, à une époque où même l'instruction était surtout le plus rare des privilèges; mais au temps où nous vivons, un savoir assez général, assez complet, est la fortune de tous; et si l'on pouvait réclamer pour les connaissances et les idées les répartitions de la loi agraire, nous ne doutons pas que l'on trouvât assez de connaissances diffuses, assez d'idées en circulation pour constituer à chacun un fonds de science qui le rendît apte à analyser et à juger. Dans nos livraisons successives, cet heureux état des choses nous fera donc souvent préférer, aux leçons de la critique, les compositions inédites, les créations originales et les documents importants.

Nous ne prétendons point, dans ce Recueil, à l'unité de doctrines, ni de synthèses; mais, bien que nous ne cherchions pas à faire converger vers un même but les opinions individuelles que nous publierons, il est cependant impossible que les esprits distingués dont nous solliciterons la collaboration, ne nous conduisent pas, quelque chemin qu'ils prennent, à des résultats de vérité. Le public, d'ailleurs, jugerait mieux encore, au besoin, par la controverse, de l'importance et du

résultat de ces travaux particuliers, de même qu'il juge mieux des intérêts politiques par les débats animés de la tribune.

Pour que le plan de la *Revue de Paris* soit plus facile à saisir, nous comparerons ici ce *Magazine* à ces biographies universelles où chaque célébrité, chaque nom propre trouve un historien spécial, un juge compétent. La *Revue de Paris* différera seulement de ces biographies en ce sens, qu'au lieu de ne s'occuper que des hommes, elle s'occupera surtout des choses. On voit par toutes ces explications que ce n'est point un journal, mais un livre que nous publions.

Le moment d'ailleurs est peut-être favorable à l'apparition d'une nouvelle *Revue*; les opinions en littérature semblent se passionner, la controverse s'étend et s'anime, et tout semble nous faire espérer une époque littéraire après toutes nos crises politiques. L'histoire ne nous montre-t-elle pas le Dante, Pétrarque et Boccace, succédant à des révolutions en Italie; Shakespeare et Milton succédant à des révolutions en Angleterre; Corneille et Molière succédant, en France, aux comédies sanglantes de la Fronde? et quelle grande idée relative ne doit-on pas concevoir de l'ère littéraire qui se prépare, si on la mesure à l'avance sur les proportions gigantesques des grands drames politiques dont le dénouement ne date que d'hier!

La *Revue de Paris*, sans rendre compte de toutes les compositions qui se succèdent sur nos théâtres, ne laissera cependant point passer sans examen, sans critique, les ouvrages nouveaux qui soulèveront quelques questions d'art, et qui pourraient toucher aux intérêts élevés de la scène française.

Tous les articles de la *Revue de Paris* seront signés.

Nous nous engageons envers nos souscripteurs à publier, à des intervalles assez rapprochés, des tableaux de mœurs de notre ancienne et de notre nouvelle société, par M. Scribe, et plusieurs compositions inédites de M. Rossini.

Dans notre obscurité, nous ne pouvons attribuer qu'au but utile que se propose la *Revue de Paris*, l'empressement d'un grand nombre d'hommes de talent à honorer ce recueil de leur collaboration active, et c'est là déjà un premier succès dont on nous pardonnera de nous glorifier.

L. VÉRON
Directeur de la *Revue de Paris*.

Tel était le programme de la *Revue de Paris*. Il suffit de feuilleter les tables de ses livraisons pour se convaincre qu'elle y fut fidèle. Et bien des années plus tard, dans ses *Mémoires*, le docteur Véron pouvait constater avec fierté : « Dès le premier numéro, la *Revue de Paris* inventa, sous la plume pleine de savoir et d'élégance de M. de Sainte-Beuve, le portrait littéraire; les plus saisissantes nouvelles de M. Mérimée furent aussi appelées, sollicitées et publiées par la *Revue de Paris*. »

Si la réussite du nouveau périodique fut certaine auprès du public, du moins en trouvons-nous peu de trace dans la presse de 1829. A titre documentaire nous reproduisons ici le compte rendu des deux premiers volumes par la *Revue française* dans son numéro IX de mai 1829 (p. 308 à 310). Le ton en est fort divertissant, car on y perçoit la mauvaise humeur d'une revue sérieuse, trop honnête pour nier la réussite manifeste d'une rivale, mais fort mécontente de constater le succès d'une aussi frivole littérature :

REVUE SOMMAIRE OU ANALYSES D'OUVRAGES NOUVEAUX FRANCAIS ET ÉTRANGERS

Revue de Paris, tomes I et II, en huit livraisons. Au bureau du recueil, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 17. Avril et mai 1829,

Voilà bien le journal le plus *fashionable* de l'époque. Le papier, le caractère, l'impression, tout est soigné, tout est joli. On dirait un beau livre, on dirait une de ces merveilles typographiques que la société des bibliophiles fait exécuter à trente-six exemplaires. Les noms des auteurs ne sont pas les moindres des ornements; et ils brillent ailleurs que sur la couverture, car la *Revue de Paris* paraît ne point compter de ces rédacteurs d'étalage qui ne figurent qu'au titre. Personne n'y met son nom si ce n'est à l'occasion d'un article, et aucun article n'est inséré, s'il n'est signé de l'auteur.

Évidemment, le premier calcul de l'inventeur de ce recueil a été de séduire les yeux; le second, de piquer la curiosité et d'anticiper le succès à la faveur de quelques renommées brillantes. L'intention générale est de faire un journal d'esprit et de goût à l'usage du beau monde, et la prétention est qu'il soit amusant.

Calcul, intention, prétention, tout est concevable et légitime, et bien qu'on ne puisse encore affirmer que l'entreprise ait pleinement réussi, il serait fort injuste de prétendre qu'elle ait échoué. Si même elle se soutient comme elle a commencé, on doit convenir qu'elle aura réuni toutes les conditions de succès que le plan comportait et il faudra, en cas de revers, en accuser la pensée générale et non l'exécution.

Dans les huits premiers numéros que nous annonçons, nous remarquons plusieurs morceaux, soit pour leur mérite, soit pour la signature qui les suit. Deux noms nous frappent d'abord : M. Casimir Delavigne et M. de La Martine. C'est le premier cette fois qui sort vainqueur du concours; les vers du second sont harmonieux, mais monotones. Les deux *Ballades* de M. Delavigne ne manquent pas d'originalité, et celle de *la Mort du Bandit* se recommande par un effort souvent heureux d'innover dans les sujets, dans la pensée, dans les images, sans innover dans le style. C'est par là que M. Delavigne garde sur la nouvelle école un grand avantage, celui du naturel. M. Scribe a donné

deux proverbes : le premier est d'une fausseté historique qui surprend quand on le compare aux *Mémoires de Madame Dubarry*, dont évidemment la lecture en a inspiré l'idée. Le second, dont le fond est aussi leste que si le sujet était contemporain de Louis XV, nous semble plus amusant que vrai, et ne reproduit guère le ton de la Société actuelle. Les personnages y font des épigrammes sur leur propre compte. Un auteur dramatique aussi distingué que M. Scribe, ne devrait plus tomber dans ce défaut. La nouvelle intitulée *Mateo Falcone*, par M. Mérimée, est à nos yeux le chef-d'œuvre du recueil; on y retrouve ce talent naturel, soudain, frappant, que la critique ne donne pas, que le travail ne peut imiter. Vous lirez avec beaucoup d'intérêt les *Souvenirs de la Révolution et du Consulat* par M. Charles Nodier. Nous attendons curieusement l'ouvrage dont il les a détachés. Sa peinture du despotisme de Napoléon est forte et fidèle. Ses idées sont peu arrêtées, et quelquefois plus communes qu'il ne paraît; mais sa manière est à lui. Il y a toujours du talent d'écrire dans son néologisme et une grande vérité d'impression sous l'affectation de son langage. M. Sainte-Beuve a fourni sur Boileau et Madame de Sévigné deux excellents morceaux de critique; sa diction s'épure et s'assouplit, ses idées s'assurent et se précisent; qu'il continue et il sera digne de donner un historien à la littérature française. On a beaucoup loué un article de M. Abel Rémusat sur les institutions littéraires à la Chine. Il est instructif et piquant, sans doute, et l'on aime à voir mettre tant d'esprit sur tant de science; mais, qu'on nous permette de le dire, nous ne nous accommodons guère de cette indifférence ironique et moqueuse qui perce dans tout ce qu'écrit l'habile orientaliste, et qui semble interdire à sa raison la puissance de croire et de conclure. Nous goûtons peu les esprits qui ne se compromettent pas.

Au reste, ce défaut est le défaut général de la *Revue de Paris*, et elle ne pouvait l'éviter, puisqu'elle voulait réunir des opinions si disparates et des renommées si diverses. On ne pouvait obtenir la variété sans renoncer à la couleur; et par le temps qui court, les esprits sont tellement entraînés vers les questions sérieuses et les discussions d'opinions, que nous doutons que soit les écrivains, soit le public puissent longtemps se plaire à la légèreté circonspecte, à l'impartialité superficielle de la *Revue de Paris*. De part ou d'autre on se lassera et les auteurs tomberont dans les difficultés de conduite et les chances d'ennui qu'ils se flattaient d'éviter. Sans doute ce n'est point là un danger qui puisse effrayer plusieurs d'entre eux, et M. Saint-Marc Girardin, par exemple, ou M. Sainte-Beuve, sont gens à s'en jouer en maîtres. Mais cependant la forme et l'esprit du recueil auront changé, et la gageure que l'on avait voulu gagner contre l'esprit raisonneur et discuteur du siècle sera perdue. Au reste, c'est une crainte que nous exprimons, et si la *Revue de Paris* peut à la fois persister et réussir, nous ne demandons pas mieux. Il faut seulement qu'elle se montre de plus en plus sévère dans le choix des articles : fruits et fleurs, elle ne doit nous vendre que *le dessus du panier*.

En effet, ce recueil n'est nullement une *Revue*. Sous ce rapport, le titre est faux. On n'y trouve ni une question traitée, ni un ouvrage jugé. Il fallait appeler l'ouvrage un *Magazin*; c'est le nom anglais de ces collections de superfluités littéraires qui, en Angleterre, se passent très bien de talent. Il en faut pour réussir parmi nous. Jusqu'ici la *Revue de Paris* n'en a point manqué; mais n'en manquera-t-elle jamais?

En tout cas elle n'en manqua pas à sa période de débuts, la seule qui nous occupe ici. Le docteur Véron était un directeur sans pareil dans sa course aux écrivains : « Je courais, écrit-il dans ses *Mémoires*, après l'esprit, après le talent, après le savoir de nos écrivains, comme les gens d'affaires courent après le bien d'autrui. Le *portefeuille* de nos écrivains d'aujourd'hui n'est plus qu'une métaphore. La plupart des gens de lettres célèbres que j'ai connus et que je voyais souvent avaient beaucoup d'idées, de projets, mais leurs œuvres étaient pour ainsi dire *placées* avant d'être achevées et souvent même avant d'être commencées. Je ne me lassais pas; j'allais de l'Arsenal, de chez Nodier, chez M. Mérimée au Palais des Beaux-Arts[1], chez M. Saint-Marc Girardin dans le quartier Saint-Jacques; du quartier Saint-Jacques rue Bergère, chez Casimir Delavigne, ou rue Olivier, chez M. Scribe, Dans mes courses littéraires du matin tantôt je surprenais M. Victor Hugo, le cou entouré de fourrures, très chaudement empaqueté, comme un homme qui vient de passer la nuit tout entière à écrire les beaux vers des *Orientales* ou d'*Hernani*, tantôt prenant à côté de sa femme et au milieu de ses enfants un déjeuner matinal. »

Victor Hugo, très absorbé à cette époque par le théâtre, collabora peu à la *Revue de Paris*, mais lui donna son appui et lui recruta quelques rédacteurs dans son entourage, entre autres Sainte-Beuve. Dans la *Revue* les articles de Sainte-Beuve étaient placés sous le titre général de *Littérature ancienne*, ce qui fit pousser de beaux cris d'indignation aux tenants du classicisme, à MM. Étienne et Jay, et provoqua cette remarque chagrine de M. de Martignac, dès la première livraison : « Vous avez arboré un drapeau. » C'est à la *Revue*

1. L'École des Beaux-Arts où le père de Mérimée était logé comme Secrétaire perpétuel.

de Paris que Saint-Marc Girardin donna une bonne part des articles qui devaient plus tard composer les deux volumes de ses *Essais de littérature et de morale* (deuxième édition).

La rubrique de la littérature étrangère était tenue par Loève-Veimars, spécialiste de la littérature allemande et grand admirateur d'Hoffmann. S'il faut en croire le docteur Véron, ce germaniste savait fort mal la langue de ses auteurs de prédilection et répondait à la danseuse viennoise Fanny Elssler que, par une délicate attention, on avait placée à table auprès de lui : « Je ne sais pas un mot d'allemand mais mademoiselle Elssler sait le français, et je garde ma place. »

Scribe, le fécond M. Scribe, donna à la *Revue de Paris* celles de ses pièces qui ne pouvaient se prêter aux exigences de la scène, en particulier des proverbes; il lui donna aussi des nouvelles et l'on relève sous son nom aux sommaires de la *Revue* : *Un Ministre sous Louis XV, Le jeune docteur ou le moyen de parvenir, Potemkine ou un Caprice impérial*, etc.

Le docteur Véron tenta d'annexer à ses collaborateurs MM. Villemain et Cousin alors en pleine gloire, mais ces messieurs s'intéressèrent peu à un recueil purement littéraire. M. Villemain allégua « qu'il vivait tout entier avec Grégoire VII. » Véron n'insista pas.

Il eut plus de succès avec Benjamin Constant et aussi avec le duc de Choiseul et le comte de Montalivet qui ne craignirent pas de déroger en se mêlant aux écrivains de la *Revue de Paris* et en y publiant des documents historiques.

La poésie fut représentée par Lamartine, Arnault, de l'Académie française, Casimir Delavigne, Auguste Barbier. Et le docteur Véron, connaissant le goût du public, ne manqua pas de s'attacher deux des écrivains les plus populaires de son temps, Jules Janin et Charles Nodier.

Véron couronna son œuvre en fondant, cette même année 1829, le 20 octobre, un prix de deux mille francs pour le meilleur discours en prose sur cette question : *Quelle a été l'influence du gouvernement représentatif, depuis quinze années, en France, sur notre littérature et sur nos mœurs*?

Le concours, dont le sujet avait été demandé à M. Thiers, fut jugé par un jury de 22 membres, écrivains et hommes politiques amis de la Revue dont : Bertin aîné, rédacteur en

chef du *Journal des Débats*, Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, le comte Alexandre de Laborde, Benjamin Constant, Étienne Kératry, députés, le duc de Choiseul et le vicomte Laisné, pairs de France, Mérimée, Scribe, Victor Hugo, et trois académiciens : Casimir Delavigne, Michaud et Villemain.

La lecture et l'examen des 59 ouvrages présentés demanda huit séances et l'on distribua ainsi les récompenses : premier prix de 1 500 francs à M. Philarète Chasles, deux fois déjà lauréat de l'Académie Française; deuxième prix de 500 francs à M. Edouard Ternaux; mentions honorables à MM. Pommier, Anquetin, Massé et .Didron.

Ainsi débuta dans la République des Lettres la première *Revue de Paris* fondée par le docteur Véron, en mars 1829. Ce fut dans la voie qu'elle avait ouverte que, trois mois plus tard, Buloz s'engagea à son tour en fondant la *Revue des Deux Mondes*. Et ce fut dans l'imprimerie même de la *Revue de Paris* que Buloz mûrit son projet, à l'imprimerie d'Everat, 16 rue du Cadran, où il exerçait alors les fonctions de prote.

Depuis 1829 la *Revue de Paris* connut des fortunes diverses; achetée par Buloz en 1834 et dirigée par lui conjointement avec la *Revue des Deux Mondes*, elle cessa de paraître en mai 1845; elle reparut, en octobre 1851, fut supprimée en 1858, après l'attentat d'Orsini, et reprit un semblant de vie en 1864, pour renaître enfin sous la forme actuelle en 1894 sous la direction de James Darmesteter.

En jetant un coup d'œil sur un passé vieux de cent ans, la *Revue de Paris* peut constater qu'elle est restée fidèle au programme de 1829 qui était un programme de jeunesse, de renouvellement incessant et de dévouement aux lettres.

Si la première *Revue de Paris* accueillit les premières œuvres de débutants comme Sainte-Beuve, Mérimée, Balzac, Musset, la deuxième, à laquelle collaborait Théophile Gautier, publia courageusement la *Bovary* du jeune Flaubert et l'actuelle *Revue de Paris*... mais c'est à nos lecteurs qu'il appartient d'en juger.

★ ★ ★

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Éperdu, traqué, il ne passe pas de semestre que le théâtre ne perde une de ses défenses. Le cinéma s'installe sur des positions abandonnées. Humble, le théâtre tend naïvement vers des formules cinématographiques : il s'égare, manque de moyens de combat, d'argent, d'invention, d'acteurs, — et d'auteurs. Une chance lui reste : son adversaire, son vainqueur sans génie découvre au vaincu des charmes, et l'imite. Cependant le théâtre, à demi-ruiné, se veut mettre à la vive allure du cinéma, et tandis que le cinéma nasille et tonitrue, le théâtre recourt à la mimique, ou s'effrite en tableaux brefs, projetés, si j'ose écrire, sur un fond de décor unique qui ne les retarde point. Où les mène cette « hybridation », comme disent les horticulteurs? A la pièce américaine d'abord. Nous appelons pièce américaine une œuvre théâtrale qui nous vient, c'est vrai, d'Amérique, mais qui semble avoir fait un grand détour de quelque vingt ou trente années par l'ancien Théâtre-Libre. Le dernier apport américain de M. Rice, *Dans la rue*, quête auprès de l'adaptateur, Francis Carco, qui s'y connaît, un petit parfum de Ménilmuche et le chic bien Goutte-d'Or. Quatre étages de maison à loyers bas, dans une rue barrée, vivent et souffrent devant nous, sous douze heures de l'affreux été citadin. Les types cosmopolites de cet étroit univers poussiéreux m'ont paru un peu pâles. Madame Marguerite Moreno, parfaite en méchante commère, se joue comme d'habitude de toutes les insuffisances de texte. Sa hardiesse variée et pleine de mesure, l'espèce de vie maléfique dont elle est capable de doter une perruque, un chapeau, un blouson, un sac à main, enchantent son public.

Une fois de plus, Alcover tonne, rudoie, prémédite et assassine... Je voudrais un jour, à cet artiste qui peut être extraordinaire, donner un rôle de sentimentale douceur, comme au damné un bain d'eau de roses... Il y serait probablement excellent. La mise en scène de *Dans la rue*, sa figuration égale à celle des meilleurs films, font honneur à la directrice de l'Apollo.

Si le théâtre pur en est au bat-l'eau, le cinéma meurt d'influx théâtral, et rien, actuellement, ne promet la résurrection du théâtre, si ce n'est le cinéma. Vous vous souvenez que dans le *Chanteur de jazz*, Al Jolson, ayant chanté, — le chant est, au cinéma, un miracle tolérable, — se tourne vers la vieille dame et lui dit : « D'you like it, Mama? » Le public fête alors son jouet nouveau, le synchronisme du mouvement et du son, il fête encore plus l'artiste. Quel succès, si le propriétaire d'une salle de projections rivale pouvait décider Al Jolson, en personne, en chair, os et maquillage, à venir dire son tendre : « D'you like, Mama? » devant l'écran, et, mon Dieu, peut-être une petite chanson... Et jouer une scène capitale du film... Qui sait si le film tout entier, joué par Al Jolson... Je n'insiste pas. Si les *talkies* réveillent en nous l'appétit de l'acteur tangible, si les plus fortunés exploitants de films parlants (et pourquoi *parlants*, plutôt que *parlés*?) s'avisent de confronter la vedette avec son image toujours un peu nasillante, un peu enchifrenée... Mais ils sont malicieux, et s'en garderont. D'ailleurs les comédiens qui font — il le leur rend bien — la fortune du cinéma ont peut-être de la pudeur, et ne confient encore qu'à leur ombre animée la tâche de populariser d'indigents vaudevilles, et des comédies dramatiques expulsées de toutes les scènes.

Déjà le cinéma s'arroge les erreurs du mauvais théâtre. Pis encore : il dérobe à l'incognito des visages, des bouches dont le gramophone nous faisait grâce. Ces chanteurs, par exemple, dont nous ne connaissons que le parfait et acrobatique accord vocal, l'humour et l'infaillibilité rythmiques, l'écran nous impose leur réalité, leurs figures de braves types pas beaux, leurs calvities, leurs tics d'articulation... Le cinématographe porte à son passif, depuis deux ou trois ans, plus de fautes de goût que n'en commit, en quatre lustres, le théâtre.

***

Est-ce à un grand espoir de la résurrection théâtrale que nous devons le théâtre Pigalle? En choisissant, pour le construire, ces temps difficiles, le baron de Rothschild semble prendre parti, Crésus contre Crésus, et donne au théâtre, cet exproprié, un logis magnifique. Son geste de foi généreuse ne surprend aucun de ceux qui connaissent le docteur André Pascal. Son second geste, le choix de la première œuvre, est moins intransigeant. Ou bien M. Philippe de Rothschild, enfant de ce siècle, voulut marquer une intention pacifiste en élisant un spectacle qui se réclame — tableaux brefs, minimum de texte, changements de décors — de la cinématographie?...

Le théâtre Pigalle, commode, riche de perfections techniques, et confortable — ô nouveauté, audace, exception! — même pour les acteurs, brille d'une netteté industrielle, surfaces lisses, lumière en nappes, nickels sans aspérités. Le son des voix ne s'égare pas, en passant de la scène à la salle dont le seul luxe apparent consiste en revêtements de bois précieux, épais, d'un rouge sanguin. Ballets et féeries trouveront ici un plateau où s'ébattre. Louis XIV, sa cour, ses danseurs, brodés, pailletés, passementés, y font un gai petit carrousel d'essai; rien n'a retardé, à la générale, le jeu des machineries, silencieux, fondu et rapide, et qui justifie l'espoir de plus d'un revuiste.

Il faut louer la modestie d'un auteur dramatique célèbre qui a voulu n'être, au théâtre Pigalle, qu'une sorte de héraut, chargé de crier les mérites d'un si beau matériel. Cette modestie de démonstrateur, M. Sacha Guitry ne nous y avait pas habitués. L'avouerai-je? Je n'aime M. Sacha Guitry qu'irrespectueux.

La déférence, quand il ne la manifesterait qu'à la chronologie, n'est pas son affaire. Elle est pourtant, dans les *Histoires de France*, sincère. Encore que certains tableaux gardent le ton de légèreté où M. Sacha Guitry est inimitable, on sent dans ces morceaux choisis d'histoire l'enthousiasme et l'étonnement d'une religion neuve. Je fais moi-même un large emploi — pour cause — de la découverte et de l'ébahisse-

ment. Mais on ne saurait demander au public parisien la même « fraîcheur » — ni la même ignorance.

Une regrettable déférence mène l'auteur à évoquer, à incarner monarques et hommes d'État dans le plus blet de leur gloire, sur la scène de Pigalle. Louis XI meurt, Henri IV grisonne, Richelieu blanchit, Louis XVI, pleuré par un Greuze tremblotant, en est à la charrette, Napoléon s'écroule, Louis XVIII gâtifie; si M. Thiers, sous son toupet blanc, semble jeune au centre d'un sinistre aréopage de politiciens, ridés au crayon gras, c'est qu'il est joué par Louis Maurel. Pour finir, le Clemenceau de 1918 étreint Claude Monet pareil au Père éternel. Bénis soient, au passage, un Vercingétorix de bonne carrure, François Ier couvert de femmes, Louis XIV adolescent, et vivent une Gauloise à crinière, une Gabrielle d'Estrées, une Armande Béjart et une comtesse de Montebello qui toutes quatre ont les traits et la voix de mademoiselle Yvonne Printemps. Qu'elle chante, danse, mime ou parle, le public est acquis à mademoiselle Printemps. Il a bissé les couplets d'Offenbach qu'elle chante toujours avec charme et expression, avec un petit excès de charme et d'expression. Sûre d'elle dans la comédie, — l'avez-vous vue dans *l'Accroche-Cœur*, une des meilleures pièces de son auteur favori? — elle fait figure, au Pigalle, de délicieux amateur.

Quarante acteurs s'effacent devant deux vedettes. C'est pure et modeste solidarité, car les vedettes ne sont guère mieux partagées que les seconds rôles. Jean Périer, Rouyer, Georges Colin, Ninon Gilles, Louis Maurel... Ils n'attendent point de palmarès. Un curieux jeune vieux tragédien, Fainsilber, affirme des dons qui eussent fait crier au génie, il y a quarante ans. Négligence ou maladresse, presque tous les interprètes masculins sont mal maquillés. Ce Richelieu charbonneux et jaune! Ce Père Joseph qui sort d'un musée forain! Ces potentats cireux! Le maquillage, au cinéma, est un art. A la scène c'est, à tout le moins, une coquetterie, un scrupule, et une politesse.

Le plaisir rêveur, gai, admiratif, que je n'ai cessé de goûter à la pièce de M. Alfred Savoir, *Lui*, j'aurais voulu le voir partagé par le public tout entier de la Potinière. C'est un

auditoire souvent incommode qui assiste aux secondes représentations, et tourné à l'ingratitude. Celui de l'autre soir m'a semblé, çà et là, fort inférieur à ce qu'on lui montrait. Je ne sais pas si Alfred Savoir lui-même cote à son prix sa dernière pièce. Il est difficile de mettre en doute la lucidité d'un auteur qui emploie délibérément, pour le plus grand profit de ses œuvres dramatiques, la brutalité réfléchie, un mépris viril du caractère féminin, le fatalisme que ne saurait dépouiller un oriental. Il est plus difficile encore de contester le désintéressement, la curiosité, le goût du risque qui écarte Alfred Savoir du fastidieux couple à deux ou à trois. S'il y a un rouge coloris de lubricité dans certaines scènes de *Lui* il y est d'une nécessité presque mystique. *Lui* est une petite pièce fort belle, qu'il est facile de mal raconter en quelques lignes.

Un aliéné, ex-professeur de théologie, s'échappe d'une maison de santé. Il gravit un mont suisse et se réfugie à 2 500 mètres d'altitude dans un hôtel où justement un congrès international démontre — et réfute — l'existence de Dieu. « Si Dieu existe? » dit le fou, « je crois bien! c'est moi. » Si la neige et l'altitude le permettaient, on eût tôt fait de rendre à sa douche l'insensé. Mais il est doux, serein, sibyllin et même séduisant. Mais le miracle, sous sa forme courante, la coïncidence, l'accompagne, mais le mystère roucoule sur son épaule comme une ténébreuse colombe; mais il charme les simples d'esprit; mais il a reçu « le don dangereux de persuader... » Il a bientôt des fidèles, des détracteurs, il sert des factions sans le savoir, la tentation majeure s'avance vers lui sous les traits, qu'il semble reconnaître, d'une pécheresse blonde... Sa « passion » commence. Il n'y manque même pas « celui-qui-nie-sans-cesse », un *liftier* qui a deux protubérances singulières à la racine des cheveux, et qui offre la Puissance, à l'heure — les derniers seront les premiers — de la révolte du personnel dans l'hôtel bloqué par les neiges... « Dieu » se renie lui-même pour joindre, Lui, le Divin, pour étreindre la blonde bête impure qui n'aime que les hommes... Il est aussitôt arrêté, incarcéré, immergé dans la piscine de l'hôtel, chargé d'entraves en tissu-éponge, et réclamé par le directeur de l'asile qui regrette son plus beau « cas ». Pour-

tant il sait bien qu'il n'a jamais cessé d'être Dieu, et la pécheresse, touchée de la grâce et de la certitude, en témoignera sans repos à partir du moment où, par un bond d'acrobate qui ressortit aux lévitations célestes, Dieu échappe à ses tourmenteurs et franchit une lucarne...

Vous voyez ce qui reste de la pièce quand c'est moi, et non M. Savoir, qui la raconte. Mais vous verrez avec quelle légèreté de main Alfred Savoir appuie, juste assez pour nous inquiéter, sur le symbole. Aucune réplique du rôle de Dieu ne nous affirme qu'il est Dieu, aucune ne nous commande de croire qu'il n'est pas Dieu. Et quel trouble agréable naît de la scène entre Dieu et le Tentateur-liftier au front bossué : « Tu m'as déjà tenté plus d'une fois... »

Jules Berry, dans un rôle qui ne semble point, cette fois, écrit pour Jules Berry, est presque constamment à la hauteur de ce rôle. Tantôt prestigieux, tantôt livré gaîment à son amnésie familière, il ajoute à sa fantaisie une conviction neuve, que lui doit inspirer l'idée personnelle qu'il se fait de Dieu.

Mademoiselle Suzy Prim est magnifique à voir en « bête impure ». Elle joue en enfant prodigue, c'est-à-dire qu'elle gaspille de beaux dons de comédienne et cultive ceux qui lui assurent, par des procédés gymniques, la faveur et l'émoi précis du public.

Mademoiselle Andrée Méry en congressiste anglaise, Gildès, Juvenet, Frémont, sont de bons comédiens. C'est un plaisir que de revoir Palau, insidieux démon du *lift*, et Jeannine Mirande est une intelligente petite Idiote.

COLETTE

TABLEAUX DE PARIS

Maison de jeunesse. — Il pleut. Fin d'octobre. Les arbres du boulevard Haussmann se dépouillent des feuilles qui ont vécu les soirs lourds de la belle saison... — vous savez, lorsque les taxis et les tramways montent vers l'Étoile, emportant leur cargaison de Parisiens las du jour et qui attendent de la nuit le plus renouvelable et le moins renouvelé des plaisirs...

Le boulevard Haussmann évoque le baron dont il porte le nom, le grand perceur de rues et d'avenues du Second Empire, à qui nous devons rendre justice d'avoir vu plus vaste et plus large que ses contemporains.

Je pense souvent à la *Nana*, de Zola, en regardant la suite de ces immeubles réguliers du boulevard Haussmann, qui firent si longtemps, je suppose, de magnifiques chantiers. Je vois Manet les traverser pour se rendre à son atelier perdu dans les terrains vagues de la rue Legendre.

La première pluie d'automne en évoque tant d'autres, semblables à celles-ci... Comment lutter contre la tristesse de voir passer tout ce qu'on aime et l'assurance que tout ce qui est ce soir jeunesse et beauté porte le germe du décharnement et du pourrissement de l'automne?

Un ami m'emmène vers un de ces immeubles édifiés dans le même temps que l'Opéra et qui font penser à l'*élégance* Napoléon III, à des dames de Constantin Ghys, au-dessus desquelles planerait le génie de la Danse, de Carpeaux.

Dans le taxi, je n'adresse pas la parole à mon compagnon, à cause des feuilles mortes, de la pluie, du baron Haussmann, de Nana, de la Païva, que sais-je, de madame de Metternich,

de Manet, de ce génie de la Danse, qui s'envole au-dessus de l'anéantissement voulu par la nature pour refaire du nouveau.

Nous allons voir une dame très mûre, à laquelle une magicienne retour d'Amérique a commencé de rendre la jeunesse du visage. Mais pour mieux démontrer l'excellence de sa méthode, la magicienne n'a réparé que la partie gauche du masque de celle qui lui sert de *cobaye*. La partie droite est demeurée telle que les ans l'ont faite.

Que j'avais raison d'être frappé par de noirs pressentiments et noyé sous une vague de tristesse, dans mon taxi!

La magicienne paraît dans les salons rajeunis. Toutes les corniches du baron Haussmann ont été grattées... comme les rides sont effacées désormais du visage!

La magicienne aux grands yeux n'a pas eu à employer pour elle-même son procédé. Elle est jeune. Son œil est pur, son sourire ne s'en va point rider son visage comme, lancée dans un bassin, une pierre détruit la sérénité de l'eau où le ciel se reflète. Après la guerre, elle éblouit un instant les scènes de Music-hall, puis elle partit pour l'Amérique, d'où elle a rapporté ce procédé de rajeunissement.

Nous lui demandons de nous montrer son *sujet*, son *cobaye*, sa femme réparée à demi...

Avant, Après...

Comme la restauration des tableaux aux vitrines des encadreurs. L'occasion est rare, il faut l'avouer, de pouvoir contempler un visage mi-partie de jeunesse et d'âge mûr, comme le maillot des personnages gothiques sur les décorations murales si tristement à la mode jusqu'en 1914 : Luc-Olivier Merson. Le *sujet* entre. La magicienne se précipite au-devant d'elle pour soulever sur son front une boucle de cheveux gris... Les trois fenêtres du salon laissent passer la clarté sinistre du jour de pluie.

Je m'attendais à voir, sur un côté de ce visage inconnu, le printemps en fleurs, tandis que sur l'autre s'emmêleraient des sillons obscurs et des ruines. Notre imagination conçoit difficilement les limites du pouvoir de l'homme, en lutte avec la nature et le temps. La Nature, elle, subit l'esclavage, l'homme la domestique, la réduit : tous deux luttent, mais la cité bâtie, la carrière ouverte, la route tracée, l'aqueduc

construit demeurent à l'homme. Le Temps, lui, reprend chaque jour ce qu'on pensait lui avoir arraché de force ou ravi la veille par la ruse. Ce qui semble acquis ici, se trouve perdu ailleurs, irrémédiablement. C'est la plus éternelle, la plus tragique des luttes, parce que, d'avance, le vainqueur est connu.

A la mauvaise clarté du jour, je discerne mal de loin le prodige. De près, je le conçois. Autour de l'œil refait et sur la joue, l'épiderme a la fraîcheur, le satiné de la jeunesse. Autour de l'œil droit, toutes les rides sont demeurées. Le sujet ne bronche point, il ne dit mot. Je voudrais le voir sourire, entendre sa voix. Je n'ose l'interroger... La magicienne n'a pas choisi un modèle facile. Elle s'est plu à triompher dans le désordre et une décrépitude prématurée. On devine des douleurs et des luttes, plus que le seul effort du temps sur ce visage. J'aurais voulu, selon l'expression de la magicienne, un visage assez *décati*, mais derrère lequel je n'eusse pas deviné une âme en prison.

Le traitement dure trois semaines. Pendant trois semaines, la patiente en instance de jeunesse ne quittera point la maison de beauté. Dame, il faut durement labourer cet épiderme où le temps a semé l'ivraie et laissé les traces de ses revenez-y, de ses piétinements, de ses inquiétudes et de sa conviction d'être irrémédiablement vainqueur. La jeune femme qui a entrepris cette croisade contre l'invincible, montre ses belles dents, ses beaux yeux. Elle erre dans le salon aux meubles Empire, pareille à une Hébé de Prud'hon.

J'entends des vers de madame de Noailles que Berthe Bady, déjà frappée par le mal qui devait l'emporter, récitait d'une voix anxieuse et déchirée :

... Pourtant, tu t'en iras de moi, jeunesse...

Le sujet a disparu, montrant sa nuque résignée sous des cheveux gris, dans sa robe demi-longue sur les talons rouges de ses brodequins.

J'interroge sur l'existence que mènent les recluses dans la maison de Beauté, dans ce couvent de jeunesse, au troisième étage d'un immeuble du boulevard Haussmann. J'ai vu des maisons de Bernardines et de Clarisses et, partout

où j'ai pu franchir le seuil d'une chapelle dans la demeure de religieuses cloîtrées, je l'ai toujours franchi. L'espoir me portait, sans doute, d'apercevoir des ombres ou, peut-être, plus véritablement, d'être aperçu par l'une d'elles et d'aller éveiller chez ces femmes en apparence engourdies devant un ostensoir de métal, rayonnant, mais qui se peut fixer des yeux, le frémissement du vrai soleil qui, lui, ne se peut contempler en face...

— Les premiers jours, elles se fuient... Leur visage bandé les condamne à l'isolement. Mais, bientôt, on les voit se rechercher et jouer au bridge.

Je pense à la partie de cartes de *Chéri*, dans laquelle madame Colette nous montrait quelques dames mûres inoubliables... Je voudrais être invité à l'une de ces *parties*... Le plus souvent ces dames lisent et la magicienne ajoute, avec l'intonation d'une femme à qui ces plaisirs sont bien étrangers : les femmes adorent tricoter!...

Et je pense que celles qui « tricotent » ne sont pas, précisément, celles qui veulent s'arracher des mains du temps, avec quelle fureur de remâcher encore les plaisirs fugitifs de la jeunesse et se donner l'illusion d'un âge qui n'avait peut-être pas, au milieu des orages de l'été, toutes les douceurs qu'on lui prête, alors qu'il est perdu.

***

Circulation. — Aperçu derrière la cloison des verres grossissants ou au-dessus d'eux, le regard de M. Citroën est d'une grande finesse. L'oreille guette, l'œil saisit, les commissures des lèvres marquent un frémissement. Ce n'est pas uniquement le visage d'un homme d'entreprises, qui brasse les affaires devant un bureau complètement nu (selon la mode américaine : ce qui est assez agaçant pour les visiteurs de certains hommes puissants, qui éprouvent l'impression de se trouver devant une patinoire vide). D'ailleurs, je ne suis pas allé rendre visite à M. Citroën. Nous sommes en ce moment séparés par une table de déjeuner, fort originalement surchargée de plats de porcelaine de Saxe, qui

servent d'assiettes aux invités de mademoiselle Rachel Boyer, pour manger un *grape fruit.*

Des comédiennes célèbres parsèment la ligne des convives. L'œil fin de M. Citroën *écoute* autant qu'il regarde. Combien est rare cette impression d'*écouter* que donnent certains yeux! Il est vrai que si peu d'yeux regardent et que moins encore voient.

Cet homme mince et blond, pour qui son corps n'est pas une gêne, donne avant tout, la sensation de pouvoir s'adapter à tout. Rien ne le laisse indifférent. Il saisit dans la conversation un mot, un nom, un sujet, et développe une idée.

Il offre le résultat de tentatives récentes. Il élargit la discussion, car il possède une qualité qui perd ou qui a grandi nombre de fameux israélites, à la tête aujourd'hui des affaires les plus considérables du monde : il est chimérique! Se montrer chimérique, c'est être poète.... Être poète, c'est donner des ailes à un corps qui pourrait accepter de vivre en rampant. Avoir des ailes, c'est se permettre des audaces dont le résultat demeure souvent problématique. Mais le geste de s'envoler est toujours beau, et quelquefois héroïque. A maintes reprises, M. Citroën s'est envolé. Il a même, d'un jet de fumée, tracé le premier, sur Paris, son nom dans le ciel. Ce nom, nous le lisons à Madrid, à Londres, à Bruxelles, sur des façades de palais anciens, car ce constructeur d'automobiles a le goût du grand et du faste et ne veut point, lorsqu'il peut mieux atteindre, que sa *marque* soit offerte sur le front roturier d'un magasin.

On a beaucoup parlé de lui, depuis la guerre; non seulement de ses voitures, les *Citrons*, ou parce qu'il avait pris les traverses de la Tour Eiffel comme canevas pour y faire courir les lumineuses aiguilles de M. Jacoppozi, mais aussi de *lui*, personnellement. L'été pour dire qu'il venait de gagner ou de perdre en une nuit quelques millions aux tables de Deauville; l'hiver pour annoncer qu'il faisait éclairer, à ses frais, la place de la Concorde, — ce qui est vrai, — ou Notre-Dame et les Invalides, ce qui sera bientôt réalisé et nous promet des enchantements nouveaux.

Il y eut la Mission Citroën à travers le Sahara, les autos chenilles, qui suivaient Georges Haardt et Audoin-Dubreuil;

il y aura, l'an prochain, la Croisière Jaune, qui veut traverser l'Asie jusqu'à Saïgon, à travers peuplades bolchevistes et xénophobes.

Aujourd'hui, dans la grande salle à manger de Neuilly, éclairée de tant de fenêtres, à l'angle de la maison, au milieu de ce cénacle de gloires théâtrales féminines, où l'on voit madame Jeanne Granier, dont le sourire évoque ces feuilles vibrantes qui se balancent dans le jardin, au soleil, parées des larmes de la dernière pluie, — la conversation a tout de suite roulé, si l'on peut dire, sur les inextricables encombrements de Paris.

M. Citroën tient à prouver, avec le sourire, que la circulation est aisée. Comme il est précis, il donne des chiffres. Même faux, le Français, qui n'est point calculateur, demeure coi devant des nombres. M. Citroën nous dit combien de minutes il faut, pas une de plus, pour se rendre de la Bourse à la gare Saint-Lazare ou de la Porte Maillot à l'Hôtel de Ville. Pour moi, je ne saisis pas. Dès qu'il s'agit de chiffres, c'est comme si l'on se mettait à parler japonais ou tout simplement auvergnat devant moi. Mes oreilles se ferment. Je n'entends et par conséquent ne comprends rien.

Mais, habitant la rive gauche près d'un pont, j'ai quotidiennement le loisir d'envisager combien la circulation serait améliorée si la Seine possédait des ponts plus nombreux et plus larges. Du Pont-Neuf au Pont de la Concorde, nous ne comptons que le pont du Carrousel et le Pont-Royal, le premier n'est pas construit dans l'axe des guichets du Louvre, et le second ne fait face ni à la rue du Bac ni à la rue des Tuileries. Le pont du Carrousel est trop étroit et les voitures y stationnent un quart d'heure en trois étapes, avant de l'avoir franchi.

Mais le Pont des Arts, mais le Pont Solférino, direz-vous?

Le Pont des Arts n'est accessible qu'aux piétons. S'il devenait propre à la circulation des voitures, celles qui débouchent en si grand nombre de la rue Bonaparte s'y engageraient.

Pourquoi ne traverseraient-elles pas ensuite cette morte, qui ne demande qu'à connaître la vie de ce siècle, qui s'écoule autour d'elle et ne la pénètre point : la cour du Louvre? Le

ciment et le fer permettent de tout entreprendre et l'on pourrait sans doute établir là des *guichets*. Du Pont des Arts à la rue de Marengo et de là jusqu'à la Banque et la Bourse par la place des Victoires, la circulation deviendrait plus active.

Reste le pont de Solférino! Ah! celui-là, il est tout prêt, les voitures le franchissent, mais il n'aboutit sur la rive droite qu'à une grille, celle des Tuileries, au delà de laquelle on aperçoit, tout au loin, l'indescriptible agglomération des véhicules venant de la place Vendôme et suivant la rue de Rivoli.

... Traversons les Tuileries!

— Bravo! — s'écrie M. Citroën. — Voilà six ou sept ans que je travaille à ce projet. Plusieurs ingénieurs et architectes l'ont mis au point et j'ai fait exécuter un grand plan en relief, qui représente ce que serait l'avenue traversant les Tuileries...

Il n'y a que trente-sept arbres à enlever, — se hâte d'ajouter M. Citroën, — de petits sycomores, plantés là depuis peu...

M. Citroën en sait le nombre.

— ... On fait un plan incliné de la rue de Rivoli au sol des Tuileries, la différence n'est que de...

M. Citroën dit de combien de centimètres.

— ... Et nous supprimons, du même coup, le trottoir *tout le long des Tuileries*, ce qui fait gagner beaucoup de largeur à la rue de Rivoli. Nous prenons comme trottoir l'allée qui longe la grille... On m'objecte, — continue M. Citroën, — que les Tuileries seront ainsi ouverts la nuit. Mais les Champs-Élysées ne le sont-ils pas?

Des candélabres éclairent suffisamment les Tuileries. Les noctambules qui suivront la rue de Rivoli ou la nouvelle voie traversant le jardin, n'auront vraiment rien à craindre des détrousseurs... Et puis, si l'on veut garder les grilles, il n'est que de les reculer et, le long de la voie reliant le pont de Solférino à la rue de Castiglione, d'en placer une très basse qui serait fermée le soir...

D'immenses espaces seraient encore réservés aux enfants, — qui ne sont d'ailleurs pas si nombreux aux Tuileries qu'on veut bien le dire... Les apprentis et les ouvrières du quartier en sont les hôtes familiers.

— Là n'est malheureusement pas la plus grande objection, — dit M. Citroën, en regardant par-dessus la table... — L'ennemi de ce projet qui rendrait de si grands services, et auquel il faudra se résoudre un jour, bon gré mal gré, l'ennemi de ce projet, c'est M. Poincaré lui-même! Il n'en veut pas entendre parler. Peut-être n'a-t-il pas traversé les Tuileries depuis longtemps? Peut-être, surtout, n'est-il pas demeuré prisonnier des files de voitures qui embouteillent toutes les voies aux alentours de l'Opéra et jusqu'à la Seine?...

— J'enverrai à l'*Intransigeant* mon grand plan en relief! — s'écrie M. Citroën, — M. Bailby l'exposera dans son hall. Les Parisiens pourront juger de l'effet!...

Autour de la table, les comédiennes célèbres battent des mains, — et aussi les ambassadeurs, le duc, les ministres et les hommes de lettres.

Pourtant, à cause des dames qui aiment les oiseaux, des messieurs qui aiment les arbres, verrons-nous jamais la circulation s'améliorer dans Paris?

Reste le veto de M. Poincaré. Mais il est improbable que l'homme qu'il est, si conscient des réalités, ne veuille point revenir sur son impression première, devant une crise chaque jour plus aiguë, lui à qui la France doit tant, et à qui quelque jour — le plus lointain possible — les Parisiens élèveront une statue, — dans ces Tulieries même, précisément!... En bordure de la voie nouvelle, qui s'appellerait : *Avenue Raymond-Poincaré!*

***

Soirées perdues. — A la fin de certaines semaines, si nous sommes quelque peu sortis le soir, à l'aventure, dans Paris, nous nous demandons si l'on n'a tout de même pas fait la place trop grande au cinéma et si nous n'avons pas été voir inutilement beaucoup de films dont la mémoire ne veut, dès le moment même, rien garder.

Notre enthousiasme, notre bonne volonté acceptent des spectacles qui ne font que recommencer ceux de la veille ou de l'avant-veille. Que dirions-nous dans quelques années s'il nous était donné de passer en revue tant de films dont la

publicité occupe sur les boulevards une place démesurée? Sonore ou parlant, le cinéma doit atteindre sans doute à des fins que nous ne prévoyons pas encore, mais sonore ou non, l'écran ne saurait être que *le moyen*. Le scénario et le texte imprimé des drames qui défilent sur l'écran sont pareillement ineptes, avouons-le. Que de pièces tombent au théâtre qui sont tolérées à l'écran!

Si les salles de cinéma ne sont faites, comme les cafés-orchestres, que pour recevoir des gens incapables de rester chez eux tout un soir, — et je le crois, — les tenir au chaud, leur emplir les oreilles de sonorités plus ou moins ressassées ou médiocrement exécutées, leur montrer quelques jolies filles très maquillées et qui ne sont pas toutes si jolies... quelques garçons qui s'évertuent à paraître sentimentaux ou costauds, alors, tout va bien. Mais, croire que le public, — parlons du public parisien ou de celui des grandes villes, — ne se lassera pas, — quel tort ce serait!

Le public se lassera, ou bien alors il serait tombé très bas. J'ai vu, depuis quinze jours, *La Femme au Corbeau*, *Séduction*, *New Orléans*, *Gardiens de Phares*, *Weary River*, etc. Je ne suis demeuré dans mon fauteuil que par amitié pour mes voisins. J'imaginais le lit qui m'attendait, les livres que j'aurais pu commencer, la douce sensation de la chambre sans fumée de *Lucky strike*, sans les conversations stupides entendues malgré soi, des spectateurs du rang suivant le nôtre... J'évoquais le silence. Mon silence. Je me rappelais les premières pages d'*Astaroth*, le dernier volume paru de Marcel Jouhandeau, qui prend figure de Huysmans contemporain; les *Enfants Terribles* enfantés par Jean Cocteau, les existences romancées à demi, qui laissent quand même des images dignes d'occuper l'esprit, comme le *Mazarin* subtil, ardent et quasi providentiel pour son temps, de Marcel Boulenger, le *Philippe II* réhabilité de M. Louis Bertrand, ce pape royal si haut placé par la naissance et tellement humainement courroucé dans son Alcazar de Madrid et son Escorial, et l'image féminine déconcertante et quand même touchée par un doigt divin trempé dans le saint chrême de Reims, de la duchesse de Berri dont j'ai lu la vie écrite par M. Armand Praviel.

Devant moi défilaient sur l'écran des prisonniers, des nageurs, sur des fonds truqués de torrent, des femmes banalisées par la mode américaine et le metteur en scène. L'orchestre jouait cet air... où reviennent vingt fois les mots : « Votre main, Madame », et que l'on entend partout depuis six mois. Une *suite* de la *Tosca* lui succédait... Tandis que, dans une cuvette, des navires aux voiles minuscules subissaient des cyclones causés par un ventilateur, navires lilliputiens, deux mille fois grandis à l'écran, simulant des escadres, aux yeux brûlés et à l'imagination naïve des spectateurs.

Et je m'accusais de lâcheté, de bêtise, de veulerie. Et j'admirais la puissance des modes et des courants qui mènent l'humanité. Et j'aurais voulu m'endormir, mais, comme brusquement le film devenait *parlant*, et que des gens, juqu'alors muets, devenaient loquaces, s'interpellaient d'une voix nasillarde, dans un anglais-américain qui déchirait le tympan, l'assoupissement lui-même m'était refusé.

Puis, un soir, j'assistai, avenue de Clichy, aux fêtes de Lourdes, aux processions devant la grotte miraculeuse. Je vis les malades étendus sur leur brancard, l'ostensoir levé au-dessus des pèlerins, dont quelques appareils mal au point reproduisaient les appels et les chants. La photographie soulignait impitoyablement les petitesses de cette évocation et en détruisait la grandeur et la pure allégresse. Cette pseudo-actualité succédait à d'autres, de tout ordre. Alors, ce soir-là, je jugeai que je pouvais me lever sans en voir davantage. Dieu lui-même m'intimait miraculeusement l'ordre de partir, et me dispensait la force qui m'eût peut-être manqué.

... Sans plus attendre, je soulevai mon manteau, je fendis les ténèbres enfumées. Je partis, tandis que se mêlaient aux chants d'actions de grâce des pèlerins qui servaient de figurants *non prévenus* à cette fausse propagande, les protestations de voisins anonymes, de spectateurs indifférents à tout, sauf au dérangement que leur cause, en les effleurant des genoux, un homme non intoxiqué et plus clairvoyant qui ne saurait indéfiniment se contraindre.

***

Du côté de Montparnasse. — Montparnasse, dimanche soir, rue de la Gaîté.

Le long de quelques établissements de plaisir, l'entr'acte vide simultanément sur le trottoir un public qui dégage des épaules et du crâne des ondes persistantes de fumée de tabac prisonnière du drap des vestons, des casquettes et des cheveux. Le flot couvre la chaussée. Les bars se remplissent.

Bien avant d'autres et avec une maîtrise incomparable, M. J.-H. Rosny, l'aîné, a décrit cette population si particulière. Dans la fin de dimanche d'automne, déjà froid et brumeux, une autre essence d'individus se fond avec les groupes qui montent de ce Paris, si voisin, et tout de suite si bourgeois, à l'entour de Notre-Dame-des-Champs... Malgré cette fleur lumineuse et pourrie que forment, au carrefour des boulevards Raspail et Montparnasse, les établissements adoptés par un monde exotique, bolcheviste, funambulesque — et quand même si pot-au-feu!

Nous sommes entrés à la *Gaîté Montparnasse*, je crois, où le titre d'une revue nous a laissés rêveurs : *Ça frissonne*. Point de vedettes en déplacement; des noms inconnus ou que l'on croit vaguement connaître, car les artistes de music-hall adoptent des consonances qui évoquent les pseudonymes à la mode... La salle est pleine encore, malgré l'entr'acte. Il faudra nous apporter des chaises, au premier étage, derrière les avant-scènes découvertes. Les premiers occupants restent affalés sur le rebord de velours grenat, la casquette de travers sur des cheveux rebelles; ils craignent trop vivement d'être délogés pour oser sortir un instant.

Le rideau levé, le public se montre attentif à travers le voile mouvant de la fumée.

Le peuple de Paris, comme presque tous les peuples, au spectacle, partout au monde, est d'une gentillesse inexprimable et d'une bonne humeur complaisante. Je crois cependant que le peuple de Paris est plus charmant qu'un autre. C'est un fauve engourdi et vigilant qui s'amuse. Dans la fumée, il semble qu'on l'aperçoive derrière la glace épaisse d'une ménagerie de luxe. Jadis, le peintre Carrière, sous

la brume qui lui était indispensable pour situer l'homme, avec des gris argentés, célébrés par Edmond de Goncourt, Carrière a peint les combles d'un théâtre de faubourg. Il avait donné à ces spectateurs attentifs des expressions de cariatides de Puget, perdues dans le *frog* de Londres. Il y faut tout de même, aussi, l'œil aigu de Toulouse-Lautrec.

Ce soir de dimanche, tout ce que l'on peut juger indispensable à la composition du tableau se trouve réuni là. Depuis la femme enceinte qui appuie du coude sur l'épaule de son homme, jusqu'au marin dont le tricot rayé se devine comme au petit jour dans le brouillard qui pèse sur les eaux. Au-dessous de nous, la rampe dessine un vague fer à cheval d'ampoules lumineuses, blanches et même rouges. En scène, deux dames chantent, d'une maigreur que les femmes seules apprécient. Le jeu des clavicules remplit d'ombre les salières sous le menton. Les voix sont plutôt vinaigrées. Le jeune compère, est, dit le programme, de Marseille, il porte un canotier qui évoque celui de Chevalier. Un couple de danseurs adroits fait penser à ceux du *Moulin-Rouge* et du *Casino de Paris*. Six *girls* — il faut des *girls* à une Revue — lèvent la jambe, sans souci de la mesure. Décors et accessoires peuvent faire le tour de la France dans trois malles. Des couplets amusent le spectateur, les costumes le ravissent; il se donne l'illusion d'être dans un de ces établissements dont on dit, à la veille d'une revue nouvelle, que MM. Dufrène et Varna ont dépensé plusieurs millions en plumes d'autruche. Charmant peuple, à qui tout plaisir offert est presque toujours un *ersatz*. Il ne faut pas trop l'accuser, lorsqu'il a des sursauts et qu'il rêve...

Croyant lui plaire et le toucher, on lui donne, dans cette revue qui fait le tour de la prochaine banlieue et qui gagnera peut-être la province, on lui donne un sketch : *La Vie d'une Fille*. *Ersatz* François Coppée. En vers. Cinq tableaux. Les vieux parents, le bal-musette, la rafle, Saint-Lazare, la lettre avant de mourir. A l'épilogue, les parents sont devenus plus vieux que nature, la mère aveugle est presque sourde. On apporte la lettre. Le père la lit. — Que dit-elle? demande la mère. Elle va bien? — Très bien, répond le père François Coppée.

— La Providence est bonne! soupire la maman, qui ajoute : « Qu'elle revienne ici!... Dis-lui... »

A quoi le père, pour le baisser du rideau, réplique, en levant les bras :

— Qu'on lui pardonne!...

Eh bien! le public ne fait pas s'écrouler la salle sous la violence de ses applaudissements.

Il n'est pas touché, ce public. Il vient là pour voir du joli, respirer un air de printemps. La misère des filles, il sait ce que c'est... Pendant les tableaux du sketch, j'apercevais, entre les portants, les cinq danseuses dans les coulisses, allant et venant, le pompier, un machiniste, ou le régisseur, prenant à plein bras une fillette de quatre ou cinq ans et la levant en l'air au-dessus de sa tête. L'enfant souriait, pendant que les *girls* rajustaient, à la naissance de leurs cuisses nues, l'étoffe légère et tout de suite fanée de leur apparence de costume.

... Dans la baignoire du rez-de-chaussée, le marin demeurait immobile au milieu du brouillard, une main de *poule* posée sur un genou gauche.... La femme enceinte interrogeait le profil de l'homme, dont l'épaule lui servait d'accotoir, — lequel profil n'exprimait rien.

ALBERT FLAMENT

AUTOUR DE MÉRIMÉE

Théâtre de Clara Gazul. — **Lettres à Viollet le Duc.** — **Portraits historiques et littéraires.** — **Bibliographie des Œuvres de Prosper Mérimée,** 4 vol. de la collection des Œuvres complètes de Mérimée éditées par *Pierre Trahard* et *Édouard Champion* (*Champion*). — **Prosper Mérimée de 1834 à 1853,** par *Pierre Trahard* (*Champion*). — **Lettres aux Grasset,** édition établie par *Maurice Parturier* (*La Connaissance*). — **Carmen, etc...,** par **Prosper Mérimée,** avec une introduction de *Valery Larbaud* (*Payot*).

La collection des œuvres complètes de Mérimée dont MM. P. Trahard et E. Champion ont entrepris l'édition, actuellement en cours, réunit déjà d'intéressantes études et maints textes inédits, qui contribueront utilement à préciser la physionomie de l'auteur de *Carmen*.

Elle n'est plus aussi mystérieuse aujourd'hui qu'elle a pu longtemps le paraître. On sait que Mérimée ne manquait nullement de sensibilité, mais qu'il s'appliquait soigneusement à la dissimuler. Discret à l'extrême sur lui-même, on connaîtrait à peine sa vie intime, si des lettres n'avaient été publiées, qui n'étaient pas destinées à la publication. Pessimiste et sceptique, il ne se piquait pas de faire partager ses idées à autrui. Les grands gestes et l'éloquence populaire lui faisaient horreur. On ne peut dire que la gloire lui fût indifférente, mais, de tous les écrivains, il fut certainement un ce deux qu'elle préoccupa le moins.

Si l'on considère sa vie, on se persuade aisément qu'il travailla surtout pour son plaisir, pour lui-même. Une inlassable curiosité paraît le trait dominant de son caractère. Il ne se fatigue pas des voyages; l'une après l'autre, les diverses périodes de l'histoire, les littératures étrangères excitent en lui un intérêt passionné, et il apporte dans ces recherches le goût des faits rares, violents, étranges. L'attrait de l'inconnu le mène aux découvertes. En littérature, en art, il en a beaucoup à son actif, qu'un autre eût exploitées bruyamment. Lui ne s'y attarde pas, d'abord parce

que, en homme du monde véritable, il n'aime pas ce qu'on nomme aujourd'hui le « battage » (son dédain de la foule lui ferait plutôt préférer la mystification), — et surtout parce que, éternellement curieux, éternellement entraîné par le désir de connaître *autre chose*, il ne cristallise aucune de ses attitudes. Si des admirateurs s'assemblent autour de lui, il leur tire sa révérence. Son moi d'hier l'intéresse à peine. De comédienne espagnole il lui plaît de se transformer en barde illyrien. Ses propres enthousiasmes lui inspirent au reste de la défiance, il se rappelle à l'ordre, se discipline, se compose.

Il passe dans tous les groupes. Aucun ne le retient. En 1825, avec le théâtre de Clara Gazul, il est un des promoteurs du mouvement romantique. Mais les outrances de ses amis le fatiguent vite. S'il partage leur goût pour l'histoire, la couleur locale, etc..., il n'aime pas leurs effusions lyriques, leur emphase. Il apprécie le choix, la concision : il est très près des classiques. On pourrait dire aussi qu'il s'apparente aux réalistes, mais, quand leur temps viendra, il les considérera avec dédain, lui qui, cependant, les ayant précédés, n'a jamais laissé place dans ses récits qu'aux faits : faits précis, faits vécus.

Suivons-le, éternellement entraîné par son goût d'apprendre, par sa curiosité. Il voyage en Espagne et se découvre pour ce pays une inclination qui ne se démentira pas. Ses lettres sur l'Espagne au directeur de la *Revue de Paris* représentent peut-être ce qu'un Français a écrit de plus pénétrant sur Madrid ou l'Andalousie. L'art et la littérature espagnole l'intéressent tour à tour. Il donne une nouvelle forme au roman exotique en écrivant *Colomba* et *Carmen*. Il s'enflamme pour le XVIe siècle français, pour l'histoire de don Pèdre, pour Catilina et César, pour la restauration des vieux monuments de la France. C'est un inspecteur des monuments historiques zélé et heureux. Il organise les services, sauve dix églises, s'enfonce avec délice dans des discussions archéologiques. On croirait qu'il ne s'en dégagera plus. Quelle erreur! Il découvre la littérature russe, la révèle aux Français, traduit Pouchkine, Gogol.

Ce n'est pas une raison pour dédaigner le monde : il ne s'en est jamais détaché; la bonne société lui plaît par-dessus tout, ce qui ne l'empêche point de goûter la crapule espagnole. Sénateur, vieil ami de l'impératrice, il aime vivre à la cour; on le voit à Biarritz, à Saint-Cloud, à Compiègne. Il n'a pas beaucoup de goût sans doute pour la politique intérieure, mais les affaires étrangères ne l'ennuient pas et il accepte volontiers de petites missions officieuses.

Le succès ne l'enchaîne pas. Il ne suit que sa fantaisie, fantaisie d'artiste et d'érudit voluptueux. Il s'entend à administrer ses plaisirs : on le dit égoïste, ce n'est pas exact, il est follement dévoué

à ses amis (voyez l'affaire Libri) et exceptionnellement serviable. Épicurien vagabond, tel il est dans sa vie intellectuelle, tel dans sa vie amoureuse. Il a de grandes liaisons pour le cœur, des amitiés tendres, il écrit pendant trente années, sur un mode galant, à une de ses « inconnues », mais toutes les aventures de rencontre le charment, et, quand monsieur l'inspecteur étudie les inscriptions avec une érudition que tout le monde admire, il trouve moyen de lancer des regards de coin aux belles indigènes. Il est prêt à donner son cœur chaque jour, souffre vite de la continence, se complaît à des imaginations paillardes. En art comme en amour, il a la passion du nouveau; c'est un solitaire, qui s'entend à n'être jamais seul, le célibataire-type des belles-lettres et de la vie privée.

Des écrivains importants ont récemment laissé tomber sur son œuvre des condamnations dédaigneuses. Ils me paraissent bien difficiles. Trouvent-ils que *Carmen*, l'*Enlèvement de la Redoute*, *Tamango*, la *Partie de Tric-Trac*, le *Carrosse du Saint-Sacrement* soient des œuvres ennuyeuses? Ce serait une condamnation à laquelle ils rallieraient peu de suffrages. Mérimée ne cesse de trouver des lecteurs — et de tous ses contemporains semble celui qui vieillit le moins. Reprochera-t-on à ces œuvres d'une psychologie si pénétrante d'être courtes, limitées, sèches? Mais il n'eût tenu qu'à Mérimée de tirer trois volumes de Carmen. Il ne l'a pas voulu. Nous n'y avons rien perdu. Dans une remarquable étude[1], M. Valery-Larbaud — découvreur et épicurien des lettres lui aussi — observe que, les livres de Mérimée une fois fermés, les personnages vivent en nous d'une vie nouvelle et presque accrue. On dirait que leurs traits s'accusent, que leur personnalité s'enrichit. Nous constatons que ces petits récits où les descriptions tiennent si peu de lignes sont enveloppés d'une atmosphère colorée, chaude, dense. Toutes les scènes se rejouent dans notre esprit avec une précision méticuleuse, avec une étonnante abondance de détails... Et nous nous demandons avec fierté si nous-mêmes nous ne commençons pas à « recomposer » le conte, à le faire bénéficier de la fécondité de notre propre imagination. Reprenons Mérimée, avant de nous enorgueillir : hélas, notre apport fut bien maigre. Mérimée avait tout dit, suggéré, sous-entendu, mais avec une concision qui nous a abusés. Ce n'est pas en vain qu'il a réduit à un court récit des liasses de brouillons et de notes. Dans notre esprit, selon un rythme inverse, ces phrases s'épanouissent et d'une courte nouvelle il semble que, petit à petit se dégage un monde.

1. Préface d'une édition de contes choisis (*Carmen*, etc., etc.), illustrés de nombreux et excellents dessins dus à Mérimée lui-même.

***

Dans l'ouvrage fortement documenté qu'il a consacré à *Prosper Mérimée de* 1834 *à* 1853, M. Pierre Trahard a accordé une importance de premier plan aux voyages et aux travaux accomplis par Mérimée à titre d'inspecteur général des monuments historiques.

Mérimée dut cette fonction à l'amitié du comte d'Argout qu'il avait suivi, comme chef de cabinet, dans divers ministères. Il ne s'en désista qu'en 1853, lorsqu'il eut obtenu, grâce à l'appui de l'Impératrice, un siège de sénateur. Ces dix-huit années d'inspectorat furent bien employées. On doit à l'activité et à l'intelligence de Mérimée la bonne conservation de Vézelay, de la cathédrale de Laon, de Saint-Savin, des remparts d'Avignon, et de bien d'autres monuments. Chaque année, pendant des mois, Mérimée sillonna la France, étudiant et protégeant églises, vieux hôtels, abbayes. On ne compte pas les rapports et les articles archéologiques qu'il publia pendant cette période. Il était alors le collaborateur assidu du *Bulletin du Comité historique*, du *Journal de l'Instruction publique*, de la *Revue archéologique*. Son discernement et la solidité de sa documentation lui avaient valu une grande autorité. On consulte encore utilement aujourd'hui ses grandes études sur l'*architecture religieuse du moyen âge*, sur les *Monuments militaires des Gaulois*, sur les *Monuments militaires au moyen âge*. Quelques-unes des idées qu'il a lancées sur l'évolution des styles ont été définitivement adoptées par ses successeurs.

Ses quatre volumes de *Notes de voyage* (Midi-Ouest-Auvergne-Corse) rassemblent au reste la plus grande partie de ses travaux d'archéologie et l'on peut y apprécier sa science et sa méthode. Ses observations sur les monuments étudiés sont toujours fécondes et judicieuses; ses propositions de restauration opportunes et prudentes, beaucoup plus prudentes même que celles de son ami Viollet-le-Duc.

Ces recherches, ces voyages au travers des provinces, avec toutes les aventures que le voyage comporte, amusent Mérimée et contentent son goût du nomadisme. Parfois, il est vrai, il se plaint des diligences et des punaises, mais plus souvent le plaisir du dépaysement, l'amusement qu'il trouve à observer choses et gens, l'emportent à ses yeux sur les inconvénients. Et, quand il a des loisirs, ne se décidant pas à redevenir sédentaire, il poursuit à l'étranger ses travaux et ses enquêtes.

C'est donner une idée tout à fait juste de la genèse des écrits de Mérimée à cette époque que de les grouper, comme M. Trahard l'a fait, autour des voyages qui les ont inspirés. Il est logique et néces-

saire de rassembler en une même étude les voyages en Espagne, (visites aux Montijo, promenades au Prado, recherches poursuivies à la bibliothèque royale, toutes les tribulations du touriste à Séville ou à Burgos) et l'examen des sources de Carmen, de l'histoire de don Pèdre. Il n'est pas vain de suivre Mérimée dans le Roussillon pour démêler toutes les intentions de *la Vénus d'Ille*; en Italie pour expliquer les recherches sur *la Guerre sociale*, sur *Catilina*; en Grèce pour feuilleter utilement les études sur Grote; en Corse pour connaître l'authentique vendetta qui inspira *Colomba*.

Quant aux voyages en Allemagne et en Angleterre, l'archéologue seul en a tiré profit, mais il faut les rappeler comme les autres, pour suivre exactement le dessin de cette vie vagabonde d'amateur passionné, que jalonnent alternativement des mémoires savants et des œuvres d'imagination.

Pour compléter la physionomie de ces années 1834-1853, M. Trahart étudie ensuite, avec une méthode presque trop impeccable, Mérimée homme du monde, Mérimée amoureux, Mérimée candidat à l'Académie, Mérimée Académicien. Ne considérons ici que les préoccupations politiques de Mérimée. On les pourrait déduire de ces deux traits : il est bourgeois, il aime l'ordre. Les idées d'égalité sociale lui semblent chimériques; les révolutions lui font horreur. Il est témoin de celle de 1848. Il l'observe avec sang-froid et la décrit sans s'émouvoir dans ses lettres à madame de Montijo. Mais les détails choisis mettent bien en valeur l'horreur et l'absurdité ridicule de ces journées sanglantes... Avec le temps les jugements de Mérimée sur notre vie politique deviennent de plus en plus sombres. Il ne voit partout que veulerie, pourriture et gâchis — il en arrive même à regretter, lui l'anti-clérical obstiné, le frein que représentait la religion. Hugo, le poète du peuple, le fait sourire. Quant à lui, il est, en esthétique, partisan de *l'art pour l'art*, en politique, de la hiérarchie et de la discipline.

***

L'introduction au Théâtre de Clara Gazul, que M. Trahard a écrite pour l'édition Champion contient de curieux fragments inédits du journal intime de Delécluze. Ils ont trait aux lectures que Mérimée fit de ses pièces chez le critique des *Débats*. Nous y voyons les discussions passionnées que provoquèrent *l'Amour Africain* et *les Espagnols en Danemark* dans ce cercle de « jeunes », fréquenté par Courier, Rémusat, Stendhal, etc... Les réceptions de Delécluze avaient lieu au quatrième étage de l'immeuble occupé par les Viollet-le-Duc. C'était une maison où l'on recevait beaucoup :

madame Viollet-le-Duc, sœur de Delécluze, recueillait en effet aux étages inférieurs les amis de son frère, auxquels elle adjoignait des personnages plus graves et plus considérables, tels Sainte-Beuve, Victor Cousin, Duvergier de Hauranne. Ce fut là que, lors de ses premières visites, Mérimée aperçut un gamin de onze ans, sur la destinée duquel il devait avoir une sérieuse influence.

Quinze ans plus tard, sur la recommandation de Mérimée, la commission des Monuments historiques accueillait en effet le gamin devenu architecte et le jeune Viollet-le-Duc se voyait confier, comme premier travail, la restauration de l'église de la Madeleine, de Vézelay, qui menaçait de s'effondrer. On ne compte pas les restaurations entreprises par Viollet-le-Duc dans les années qui suivirent. Mérimée surveilla fréquemment les travaux. Aussi les deux hommes eurent-ils l'occasion de voyager ensemble à maintes reprises. En France ce fut par nécessité professionnelle; à l'étranger pour leur plaisir.

Les lettres qu'ils échangèrent sont publiées pour la première fois dans l'édition Champion. C'est une publication qui enchantera peut-être les spécialistes, mais le public jugera qu'elle ne s'imposait pas. Beaucoup de questions pourtant sont traitées dans ces lettres, mais rapidement et avec une certaine indifférence qui glace. La plus grande partie de cette correspondance date de l'Empire. Mérimée, alors, fait de fréquents séjours à Cannes, et c'est de là que sont datées la plupart des lettres à son ami. De quoi parle-t-il? De politique, — avec dégoût, — de son asthme, — avec une tristesse résignée, — de ses promenades dans les bois, au cours desquelles il tire à l'arc sur des pommes de pin, des « pointus » et des « ratichons », qu'il maudit, des constructions de la côte, des affaires de Danemark ou de Prusse, de tout un peu, mais trop peu, et tout cela n'ajoute pas grand'chose à la connaissance que nous pouvions avoir de Mérimée.

On a adjoint en appendice à cette correspondance les articles publiés par Mérimée sur le *Dictionnaire de l'architecture* et le *Dictionnaire du mobilier français*, œuvres maîtresses de Viollet-le-Duc. Ce sont des études pénétrantes et substantielles.

***

Signalons à ceux, s'il en est, qui surveillent avec soin la composition de leur bibliothèque que les *Portraits historiques et littéraires* de l'édition Champion préfacés par M. Jourda ne contiennent pas exactement les mêmes études que le volume publié sous ce titre par la maison Calmann-Lévy. Le XVIe siècle est plus abondamment traité, la Russie passée sous silence. Simple différence de répartition

et virements de volumes à volumes. Celui-ci comprend plusieurs articles que Mérimée avait publiés dans le *Figaro*. On ne les avait pas encore édités en librairie.

La bibliographie des œuvres de Prosper Mérimée, de MM. Trahard et Josserand est extrêmement complète. C'est un travail de bénédictins qu'apprécieront les bénédictins de demain. Le relevé des lettres de Mérimée, la liste de ses rapports déposés aux archives des monuments historiques représentent un apport particulièrement appréciable et nouveau.

***

S'il était besoin d'une confirmation à cette idée qu'il est des gens avec lesquels nous ne cessons d'avoir de la gaîté, et, dans la mesure de nos moyens, de l'esprit, tandis que nous ne quittons point avec d'autres le ton solennel et ennuyeux, on pourrait invoquer à titre de témoignage cette curieuse correspondance adressée aux Grasset que vient de publier, précédée d'une excellente introduction, M. Maurice Parturier.

Édouard et Auguste Grasset, les correspondants de Mérimée, étaient fils d'Auguste Grasset, maître de forges à la Charité-sur-Loire.

Édouard, d'après ce que l'on sait de sa vie, avait de l'audace et de la fantaisie. Philhellène convaincu, il fit deux séjours dans la Grèce insurgée, la seconde fois chargé d'une mission officieuse par le gouvernement français. On doit croire qu'il éprouvait une sympathie assez constante pour les insurgés, car on le voit, à peu de temps de là, participer à une expédition destinée à ravitailler les Polonais révoltés (1832). Nous le retrouvons par la suite consul à Janina, à Salonique, à Ancône, à Corfou... Joli garçon, il aimait les femmes et collectionnait les aventures... Quant à son esprit, le meilleur témoignage que l'on puisse donner en sa faveur, c'est la qualité des lettres que Mérimée lui adresse. Elles sont charmantes, pleines de vivacité et d'esprit, et il faut remercier M. Parturier de ne pas les avoir laissées condamnées à leur qualité d' « inédits ».

L'amitié d'Édouard Grasset et de Mérimée date de 1830. Cette année-là Édouard avait enlevé une jeune fille de la meilleure société, Mary***, en compagnie de qui il avait gagné l'Angleterre. On devine, à ce coup d'audace, que les parents de Mary ne favorisaient pas le mariage. Il ne convint pas à la jeune fille de les contrarier longtemps, car, quelques mois plus tard, elle témoigna qu'elle regrettait son coup de tête et rentra dans sa famille; après quoi, pour ne point espacer les preuves de son illogisme, elle donna les marques de l'intérêt amoureux le plus vif à Édouard Grasset.

Ce dernier trait, nous le connaissons par les lettres de Mérimée qui était devenu une sorte d'intermédiaire entre Édouard et cette étrange Mary. Manifestement le caractère de la jeune fille intéresse beaucoup l'écrivain[1]; mais cet intérêt se tient loin de la sympathie, car il ne cesse pas, au cours des années 31-33, de recommander à son ami de détacher son cœur de cette « dangereuse sirène ».

Les femmes jouent, au reste, un grand rôle dans cette correspondance, où les expressions les plus salées ne sont pas ménagées. Il est clair que l'intimité des deux amis s'affirmait dans une atmosphère passablement libertine. Grasset présente à Mérimée des actrices, et pousse même la complaisance, quand cela est nécessaire, jusqu'à lui prêter sa chambre. Comme contre-partie Mérimée donne des recommandations, prête de l'argent; on le voit même offrir à son complice — sans enthousiasme il est vrai — cette Céline Cayot, dont il deviendra lui-même l'amant quelques mois plus tard. Quand Mérimée voyage, il ne manque pas de renseigner Grasset sur les découvertes amoureuses qu'il a pu faire et l'on a des raisons de croire que Grasset, dans ses lettres, n'était pas plus réservé sur ce chapitre.

Pourtant comme Mérimée ne se laisse jamais vraiment entraîner, même quand il s'agit de plaisirs, les affaires sérieuses, fût-ce en ces frivoles années 31-33, ne sont pas oubliées. Elles occupent beaucoup plus de place encore dans les lettres des années qui suivent, et l'on y voit Mérimée interroger minutieusement son ami, alors installé à Janina, sur les antiquités d'Épire, et les mœurs des bohémiens — sans quitter d'ailleurs, en faveur de ces graves questions, le ton le plus alerte et le plus vif.

Ce n'est pas celui des lettres à Auguste Grasset, le frère d'Édouard. Celui-là est un personnage on ne peut plus grave, receveur des contributions à la Charité, inspecteur des monuments de la Nièvre, et possesseur d'un musée privé, qui contient des pièces rares. Mérimée ne l'entretient dans ses billets que d'antiquités, de chapiteaux, de haches de porphyre — et il ne paraît point qu'il y mette grande conviction. Par ailleurs, il redoute manifestement de se laisser entraîner hors de ce cadre austère. Une correspondance suivie avec le trop sérieux Auguste Grasset risquerait de manquer un peu de charme. Il est prudent de ne pas glisser vers l'intimité. Mérimée, avec lui, reste fidèle à sa devise. Il se souvient de se défier.

MARCEL THIÉBAUT

1. On croit que l'aventure de Mary retint également l'attention de Stendhal.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

Collection

LE PRISME

JEAN

MISTLER

ETHELKA

ROMAN

Un volume : **12** francs

Il a été tiré 100 ex. numérotés sur Vélin du Marais . . . **20** fr.

DU MÊME AUTEUR :

CHATEAUX EN BAVIÈRE : 12 fr.

MADAME de STAËL et Maurice O'DONNELL : 25 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.